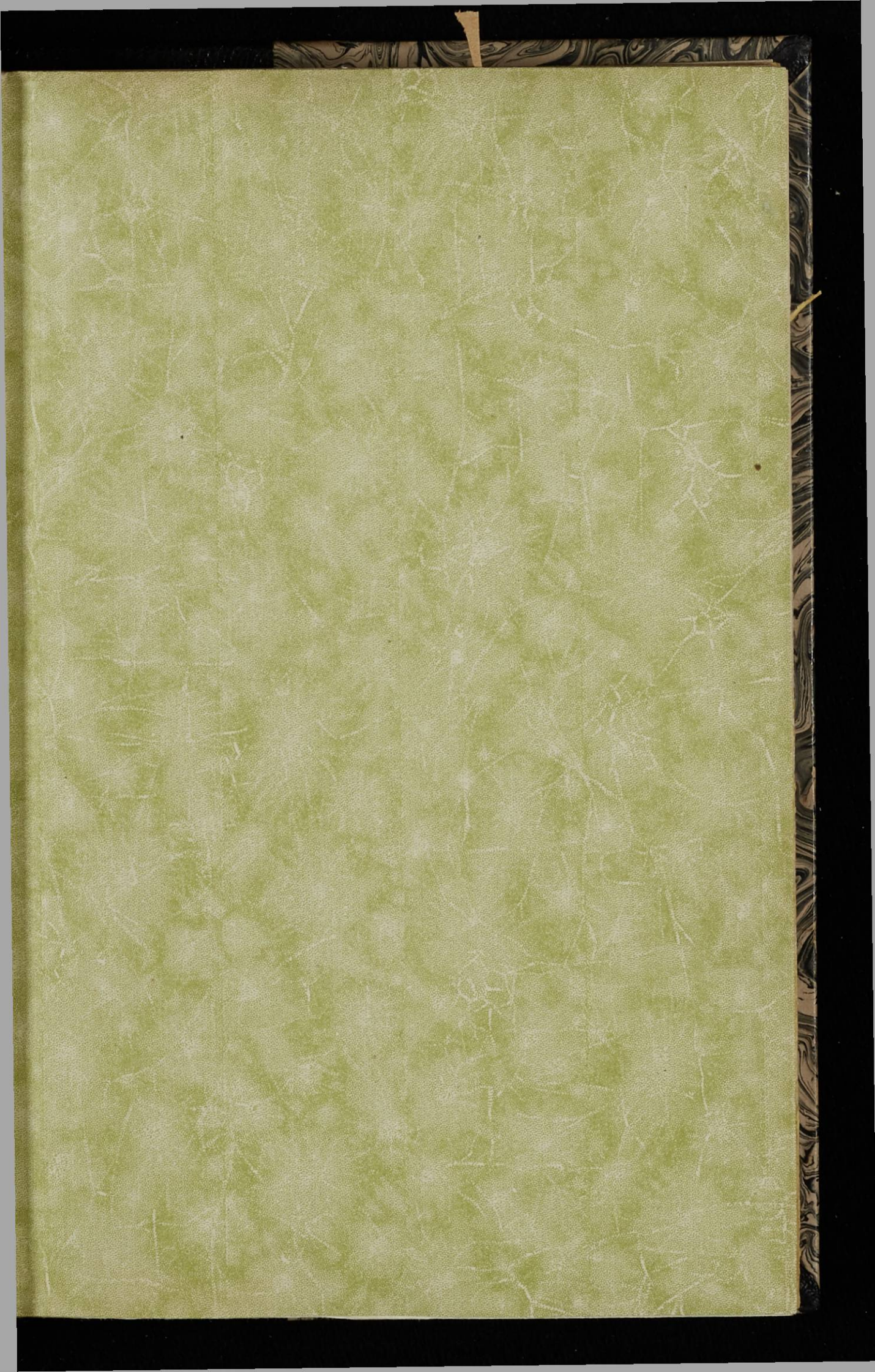


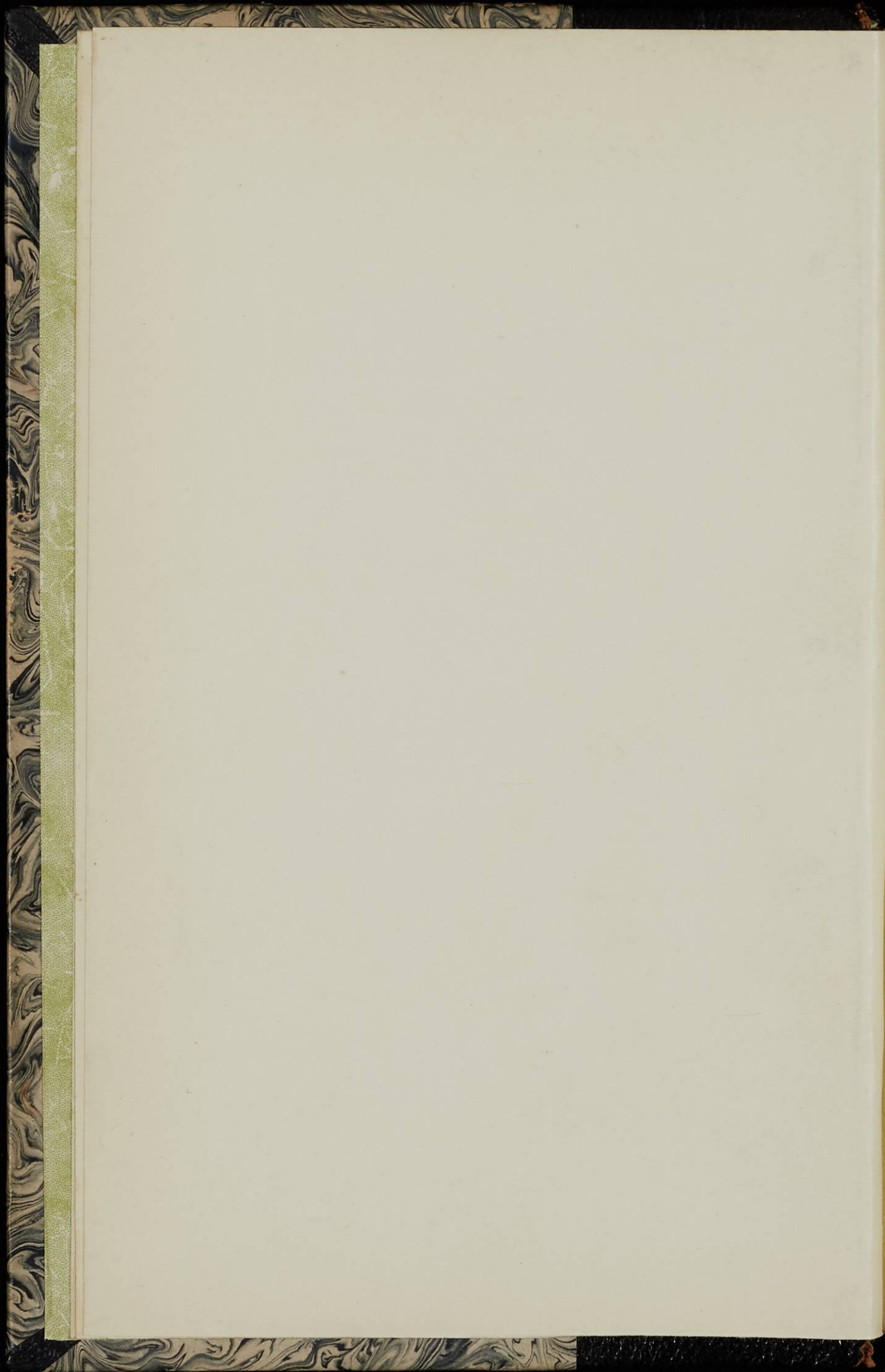


MCA
14673





MLA 14673



1894



MAURICE MAETERLINCK

L'OMBRE
DES AILES


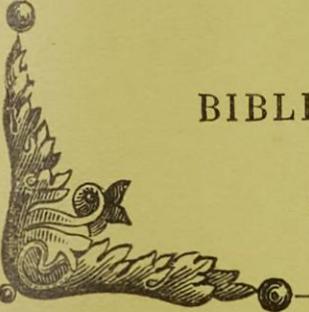
DIXIÈME MILLE

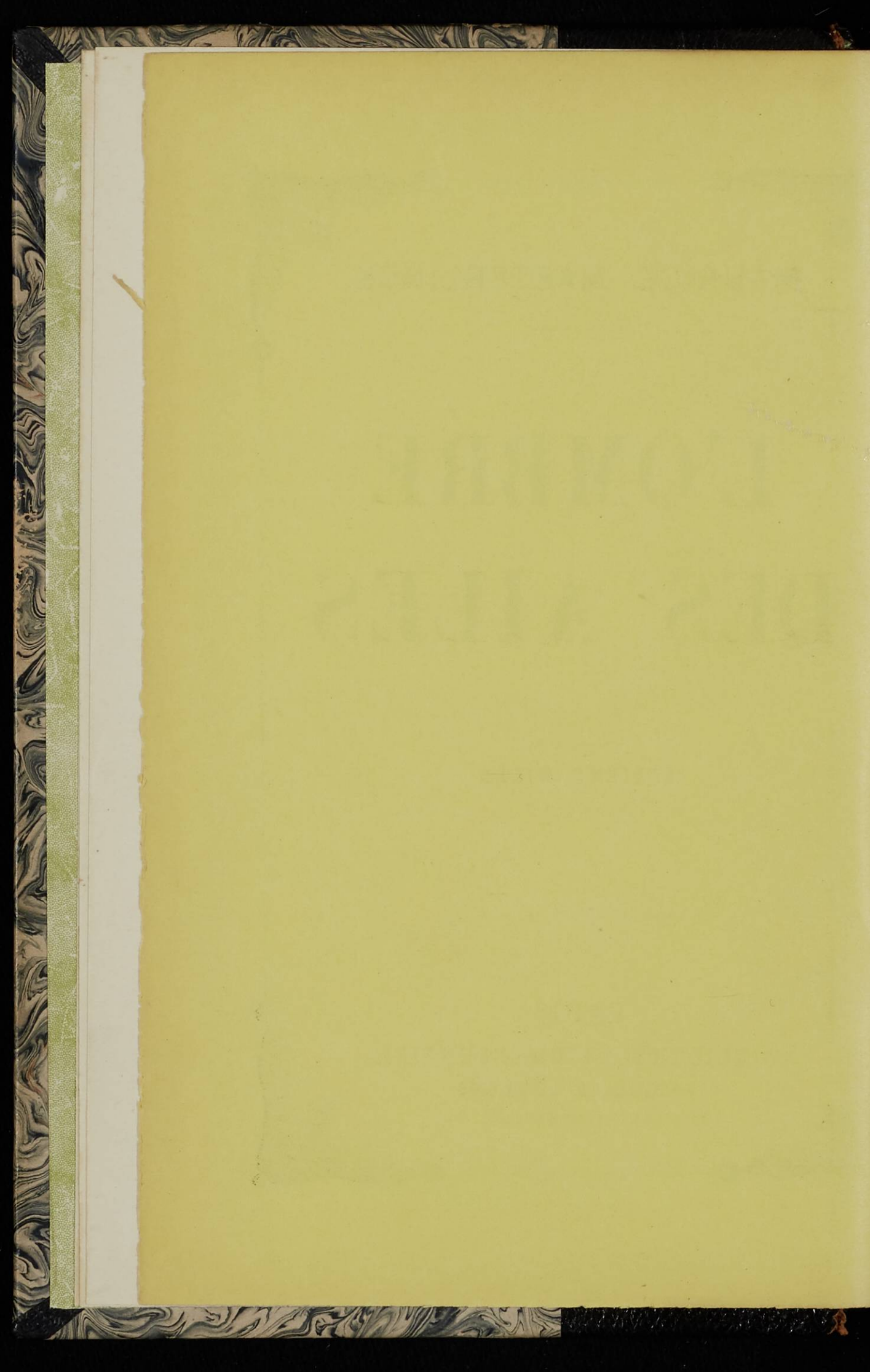
PARIS

BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER

FASQUELLE ÉDITEURS

11, RUE DE GRENELLE, 11







L'OMBRE DES AILES

OUVRAGES DE MAURICE MAETERLINCK

DANS LA BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER

La Sagesse et la Destinée (109 ^e mille)	1 vol.
La Vie des Abeilles (174 ^e mille)	1 vol.
Le Temple Enseveli (38 ^e mille)	1 vol.
Le Double Jardin (31 ^e mille)	1 vol.
L'Intelligence des Fleurs (62 ^e mille)	1 vol.
La Mort (70 ^e mille)	1 vol.
Les Débris de la Guerre (19 ^e mille)	1 vol.
L'Hôte Inconnu (36 ^e mille)	1 vol.
Les Sentiers dans la Montagne (24 ^e mille)	1 vol.
Le Grand Secret (25 ^e mille)	1 vol.
La Vie des Termites (100 ^e mille)	1 vol.
La Vie de l'Espace (50 ^e mille)	1 vol.
La Grande Féerie (30 ^e mille)	1 vol.
La Vie des Fourmis (76 ^e mille)	1 vol.
L'Araignée de verre (40 ^e mille)	1 vol.
La Grande Loi (30 ^e mille)	1 vol.
Avant le Grand Silence (25 ^e mille)	1 vol.
Le Sablier (20 ^e mille)	1 vol.

THÉÂTRE

Théâtre, Tome I. — <i>La Princesse Maleine, L'Intruse, Les Aveugles.</i>	1 vol.
Tome II. — <i>Pelléas et Mélisande</i> (1892), <i>Alladine et Palomides</i> (1894), <i>Intérieur</i> (1894), <i>La Mort de Tintagiles</i> (1894)	1 vol.
Tome III. — <i>Aglavaine et Sélysette</i> (1896), <i>Ariane et Barbe-Bleue</i> (1901), <i>Sœur Béatrice</i> (1901)	1 vol.
Joyzelle, pièce en 5 actes (15 ^e mille)	1 vol.
L'Oiseau Bleu, féerie en 6 actes et 12 tableaux (98 ^e mille)	1 vol.
La Tragédie de Macbeth, de W. Shakespeare. Traduction nouvelle avec une <i>Introduction</i> et des <i>Notes</i>	1 vol.
Marie-Magdeleine, drame en 3 actes	1 vol.
Monna Vanna, pièce en 3 actes (54 ^e mille)	1 vol.
Monna Vanna, drame lyrique en 4 actes et 5 tableaux, livret (musique de Henry Février) (14 ^e mille)	1 broch.
Pelléas et Mélisande, dramelyrique en 5 actes (31 ^e mille)	1 broch.
Intérieur, pièce en 1 acte	1 broch.
La Mort de Tintagiles, drame lyrique en 5 actes	1 broch.
Ariane et Barbe-Bleue, conte en 3 actes	1 broch.
Le Miracle de Saint-Antoine, farce en 2 actes	1 broch.
Le Bourgmestre de Stilmonde, suivi de <i>Le Sel de la Vie</i>	1 vol.
La Princesse Isabelle, pièce en 20 tableaux	1 vol.

CHEZ DIVERS ÉDITEURS

Le Trésor des Humbles (Mercure de France)	1 vol.
Serres Chaudes, poésies (Lacomblez)	1 vol.
L'Ornement des Noces spirituelles, de Ruysbroeck l'Admirable, traduit du flamand et précédé d'une Introduction (Lacomblez)	1 vol.
Les Disciples à Saïa et les Fragments de Novalis, traduits de l'allemand et précédés d'une introduction (Lacomblez)	1 vol.
Album de douze Chansons (Stock)	Épuisé.

MAURICE MAETERLINCK

L'OMBRE
DES AILES

PARIS
BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
FASQUELLE ÉDITEURS
11, RUE DE GRENELLE, 11

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

*30 exemplaires sur papier impérial du Japon
numérotés de 1 à 30*

*100 exemplaires sur papier de Hollande Van Gelder Zonen
numérotés de 31 à 130*

L'ÉDITION ORIGINALE
A ÉTÉ TIRÉE SUR « VÉLIN BIBLIOPHILE »
ET SOUS COUVERTURE ORANGE.

Tous droits réservés.
Copyright 1936, by FASQUELLE ÉDITEURS.

A mes chers amis
LE DOCTEUR ET MADAME F. DEBAT
affectueux hommage.

L'OMBRE DES AILES

Ce qu'on dit n'est que l'ombre de ce qu'on pense; ce qu'on pense n'est que l'ombre de l'esprit, et l'esprit n'est que l'ombre d'une ombre.

Mais l'ombre d'une ombre n'est-elle pas moins décevante et moins dangereuse qu'une fausse clarté ?

Il est certain que de toutes ces ombres, l'homme a su tirer quelque lumière. Il ne faut pas déprécier la région des ombres; c'est notre véritable séjour, nous y sommes chez nous, nous y demeurerons plus longtemps que dans ce que nous appelons la réalité; car nous ne sommes que l'ombre de ce que nous croyons être, l'ombre de nous-mêmes.

Nous ne voyons point nos pensées; nous n'apercevons que l'ombre de leurs ailes.

* * *

Il faut « chercher en gémissant », disait Pascal. Pourquoi en gémissant ? Il faut chercher sérieusement, loyalement et sans trêve, mais non point dans les larmes ou la crainte. On parle aussi du tourment, de l'angoisse, de l'infini. Pourquoi ? L'infini ne devrait pas nous tourmenter ou nous angoisser, mais nous rassurer. Plus on l'interroge, plus on se persuade qu'il ne peut rien nous réserver de plus inattendu que la vie. Selon le point où l'on se place, elle est pour nous le pire ou le meilleur moment.

* * *

Il n'est pas question d'enseigner ou de démontrer quoi que ce soit, mais de tâtonnements dans une nuit qui ne nous veut aucun mal. Le véritable titre de ce livre eût été : *A tâtons*, mais il a déjà servi plus d'une fois et *les Ailes* l'ont emporté.

* * *

Qu'est-ce que s'interroger ou questionner

l'inconnu ? C'est dialoguer avec son ombre, et l'ombre peut-elle savoir ce qu'ignore le malheureux qui la projette ?

* * *

Tenez pour mort celui qui vous a fait du mal. Vous ne lui en voudrez plus, vous n'aurez plus l'idée de vous venger. Faut-il le voir dans sa tombe pour être convaincu qu'il est mortel, qu'il ne vit déjà plus ?

* * *

Je remarque que dans les songes, nous ne prenons pas la mort au sérieux. Elle ne nous fait pas peur en tant que mort. Nous ne la voyons pas. En tout cas, pour ce qui me concerne, je n'ai jamais vu un mort dans mes rêves. Je n'y ai vu que des vivants qui ne vivaient plus sur la terre. Dans nos cauchemars, nous luttons frénétiquement contre des dangers absurdes et épouvantables, nous connaissons des fuites et des poursuites démentielles, mais ne voyons jamais la mort qui est au bout. Pour le dormeur qui représente la vie profonde, la vie instinctive de notre être,

elle ne semble pas exister. Si l'observation était générale, ne serait-ce pas un curieux indice ?

* * *

« Il faut que nous naissions coupables ou Dieu serait injuste », dit Pascal. Mais ne fut-il pas injuste en nous faisant naître coupables ?

* * *

Ne craignons rien. Nous irons où va tout le monde, c'est-à-dire partout ou nulle part.

* * *

Quelle est la force, physique, chimique ou mécanique, qui, dans les plantes qui n'ont pas de cœur, fait monter l'eau à raison de dix à cent cinquante centimètres (notamment dans les lianes) par heure ? La capillarité qui elle-même est inexplicquée, ne suffit pas à l'expliquer.

* * *

Le Dr Robert A. Millikan, l'un de nos plus illustres physiciens, parlant de Sir James Jeans, l'un de nos plus illustres astronomes,

dont les opinions sur les énigmes de l'univers ne sont pas conformes aux siennes, dit : « La seule chose dont nous puissions être parfaitement sûrs, c'est que tous deux, sur ce point, nous ne savons rien. »

* * *

De même Sir Arthur S. Eddington déclare : « Il y a, actuellement, quelque chose de radicalement faux dans les conceptions fondamentales de notre physique, et nous ne savons pas comment le redresser. »

* * *

Parce que nous croyons parfois comprendre quelques petites choses dans notre vie quotidienne, nous nous imaginons que nous sommes, *ipso facto*, capables de comprendre n'importe quoi, que tout est fait pour que nous le comprenions, que nous sommes faits pour comprendre tout; et que ce que nous ne comprenons point est incompréhensible en soi, négligeable, absurde, illogique et fou; ou plutôt n'existe pas, ne peut pas exister.

* * *

Notre soif de justice vient uniquement de l'idée anthropomorphe que nous nous faisons de Dieu. Si nous n'étions pas convaincus que notre Dieu est un homme (et comment serait-il autre chose, puisque c'est nous qui l'avons fait ?) nous ne lui demanderions pas plus de justice que nous n'en demandons à une locomotive qui écrase un enfant ou quelques fourmis. Mais qui ou quoi nous permet de dire que Dieu est un homme plutôt qu'un singe ou une puce ? Le singe et la puce sont aussi bien que nous des créatures de Dieu et doivent lui ressembler comme nous nous flattons de lui ressembler. Il est donc autre chose, et ce n'est pas en enfant jusqu'à l'éclatement toutes nos forces et toutes nos facultés que nous nous rapprocherons de Lui.

Nous serons débarrassés d'un grand souci, de la principale cause de nos erreurs, de nos déceptions, de nos tourments, quand nous ne chercherons plus la justice *hors de nous*.

* * *

Dans les grandes catastrophes, ce qui nous

accable bien plus que les conséquences matérielles ou les douleurs physiques, c'est l'injure à notre moi. Le point central, le seul point-sensible est atteint et l'ensemble se désagrège.

La première réaction est la stupéfaction et l'indignation. Elles sont telles qu'on oublie le principal et le reste; et lorsqu'elles sont passées, on commence déjà à s'habituer au malheur.

* * *

Ne reste-t-il aux atomes, invisibles parcelles de la matière qui firent partie de l'homme, aucun souvenir de l'extraordinaire aventure? Mais que peuvent ces parcelles noyées dans l'infini?

* * *

Demandez aux mourants, aux meilleurs, aux plus sages, à ceux qui non seulement gardent toute leur lucidité, mais dont les facultés intellectuelles se sont épurées par l'approche de la fin : « Qu'avez-vous à me dire? Quel est le grand secret que vous apprit la vie et quel est le mot d'ordre? » Ils ne répondront pas, ils ne savent pas encore.

**

L'avenir dévore le présent que le passé se met à digérer, si bien que le malheureux présent n'a jamais une minute à lui.

**

Si l'on n'avait pas élevé les agneaux pour les tuer, ils n'auraient jamais vécu. Eût-ce été préférable ? A qui le demander ? La question est la même pour tout ce qui existe. Mais comme ce qui est ne peut plus ne plus être, elle ne se pose point.

**

Était-il possible de ne pas vivre ? Non, puisque nous vivons ou avons vécu. Ne pas vivre, c'eût été rester dans le néant. Mais le néant n'est pas. S'il était possible ou imaginable, ce serait de la vie ou l'existence sous une autre forme ; et dès lors, il ne serait plus ce néant qui ne peut être qu'à condition de n'être point. *Nullissimum Nihilum*, disait Bossuet, qui aimait à chercher la grandeur dans le Néant.

* * *

Nous croyons que nous apprendrons quelque chose quand nous serons morts. Mais que pourrions-nous apprendre ? L'univers ou Dieu lui-même sait-il ce qu'il est ? Qu'est-ce que savoir ce qu'on est ? Comment voulez-vous qu'il s'explique ? Il remonterait aux causes ? Mais les causes elles-mêmes sont causées, et l'on arriverait à la cause sans cause de toutes les causes de la sagesse hindoue. Mais fussions-nous dix mille fois plus intelligents, nous ne l'atteindrions que pour trouver derrière elle une autre cause qui n'aurait plus de nom ni de forme et que nous ne dépasserions jamais si nous étions cette cause même. A moins qu'il n'y ait pas de cause, et que la notion de cause ne soit qu'une infirmité de notre cerveau.

* * *

C'est défendable. Qu'est-ce qu'une cause ? Consultons les grands dictionnaires. « Une cause, dit Littré, c'est ce qui fait qu'une chose est ou s'opère. » « C'est le principe d'un être ou d'une chose », affirme Larousse. « C'est, déclare Bescherelle, le principe qui produit

ou concourt à produire un effet, qui fait qu'une chose est, a lieu. »

C'est tout, c'est-à-dire à peu près rien. Nous restons à la surface. Il faudrait autre chose qu'un homme pour pouvoir la trouver. Cherchez les mots *Dieu, espace, temps, infini, éternité, mort, vie, électricité*, etc., vous aurez la même déception, parce que nous ignorons la signification réelle et profonde de presque tout ce qui existe.

Le dictionnaire est le cénotaphe de notre sagesse et le tombeau de notre ignorance.

* * *

Il est naturel qu'il y ait quatre, cinq, six, sept, huit ou n dimensions. Si, au lieu de croître en hauteur, nous nous étions allongés comme des êtres extra-plats, nous n'en connaîtrions que deux, serions satisfaits, et probablement aussi intelligents qu'aujourd'hui.

Connaissant deux ou trois dimensions supplémentaires, nous entrerions dans la mort et en sortirions sans nous en apercevoir, car la mort n'est qu'une dimension inconnue de notre être. L'étude, à peine commencée, de l'hyperespace, nous permettra peut-être de nous en rendre compte.

Parce que nous ne pouvons traverser un

rocher, ce n'est pas une raison pour que d'autres ne s'y promènent comme nous le ferions dans un nuage.

Un monde immatériel peut être aussi plein de réalités aussi résistantes que les nôtres.

* * *

L'univers n'a pas été créé; il est une création continue, ce qui, au demeurant, ne l'explique pas davantage.

* * *

Si j'étais Dieu, je mettrais au premier rang des élus ceux qui ne crurent pas en moi tel qu'on me présentait.

* * *

On s'accoutume au malheur plus vite qu'on ne s'y attendait. On ne s'accoutume pas au bonheur parce qu'il est bref et que, durant le peu de temps qu'on le possède, on ignore ce qu'il est.

* * *

J'ai connu une « Voyante » qui, en état de transe, avait exactement prévu tous les malheurs

qui lui arriveraient : remariage avec un homme plus jeune qu'elle, sorte de Don Juan qui buvait, scènes tragiques, ruine, misère, mort dans l'indigence totale, etc. Mais elle ne savait pas ou avait oublié qu'elle les avait prédits. N'est-ce pas en plus net, en plus gros, ce qui nous attend tous ?

Et si quelqu'un, ayant sténographié ce qu'elle disait, le lui avait mis sous les yeux au moment qu'elle allait lier son sort à l'homme fatal, aurait-elle tenu compte de ses avertissements ? Il est fort probable qu'elle n'y aurait pas cru, car on trouve des exemples analogues dans les annales métapsychiques. Nous sommes trop souvent nos propres Cassandres. Après quoi nous nous plaignons du Destin, qui, de quelque façon, nous a presque toujours avertis.

* * *

On peut remarquer que Jésus, dans les Évangiles, s'exprime souvent comme le « Contrôle », c'est-à-dire comme l'esprit désincarné qui inspire le médium et parle au nom des morts. Cet esprit désincarné doit faire passer sa pensée à travers l'épaisseur matérielle du médium, et du médium, à travers

l'obstacle charnel de celui qui consulte ce dernier. C'est pourquoi Jésus n'expose presque jamais une doctrine méthodiquement développée, mais procède par allusions, par ellipses, par paraboles ou allégories, à petites phrases détachées, fragmentaires, discontinues, souvent énigmatiques, chargées de sens cachés ou tronqués et n'ayant parfois qu'un lointain rapport avec l'objet en question. N'est-ce pas exactement ce qui se produit dans les séances spirites ? Le Christ parle presque toujours comme parlerait un mort. C'est pourquoi, sur bien des points, nous ne savons pas encore exactement ce qu'il a voulu dire.

* * *

Afin de prendre patience, disons-nous que tout ce qui nous choque, nous indigne ou nous désespère ne se passe qu'à la surface de notre terre et que nous n'avons pas le droit de juger l'univers d'après elle. Elle ne sera peut-être pas toujours ce qu'elle est aujourd'hui ; et bien des choses qui nous rendent malheureux ne dépendent que de nous et de ceux qui nous ont précédés.

Il est à présumer que d'autres mondes, invisibles à nos yeux, sont tout différents.

Dans l'espace infini qui nous enveloppe, il n'y a pas seulement des astres que nous voyons parce qu'ils sont de la même substance que notre globe, mais des mondes que nous n'apercevons point, à travers lesquels nous passons sans nous en douter, parce que nos yeux ne sont pas faits pour les voir, nos oreilles pour les entendre, nos mains pour les palper. Pourquoi nos sens seraient-ils les seuls juges de ce qui peut être ou n'être point ? Ils nous feraient un univers bien petit, bien précaire et bien indigent. Ne condamnons pas à la légère, sur des témoignages incertains et souvent puérils, ce qui remplit tout l'espace et toute l'éternité.

Et n'oublions pas que, même sur cette terre où nous sommes nés, d'où nous sommes sortis, dont nous sommes pétris, nous ne percevons pas la centième, voire la millième partie de ce qui se passe.

* * *

Sommes-nous aussi loin qu'on le croit des mystiques, des grands visionnaires de la foi ? Le retour en Dieu, la fusion, l'immersion totale dans le divin, n'est-ce pas le retour, la fusion,

l'immersion dans l'infini qui nous attend après la mort ? Qu'importe que cet infini n'ait pas de visage ? Dieu n'en a pas non plus. Nous ne savons pas ce qu'est cet infini, mais les croyants ne savent pas davantage ce qu'est leur Dieu.

*
*
*

Aimeriez-vous vivre éternellement, seul à seul, face à face, avec le Jéhovah de l'Ancien Testament ?

N'est-il pas le Dieu-le-Père du Nouveau Testament ? Son caractère s'est-il amélioré depuis qu'il nous sacrifia son Fils, afin de racheter des fautes que lui seul avait mises en nous ?

Depuis, le péché originel ne continue-t-il pas de nous induire en tentation ? Il doit pourtant savoir si, oui ou non, il nous a donné la force de vaincre cette tentation. S'il nous l'a donnée, nous ne succomberons point, et le coup sera nul. S'il ne l'a pas donnée, nous tomberons dans le péché, et l'épreuve n'aura été qu'un traquenard. Au surplus, elle était inutile puisqu'il savait d'avance où elle aboutirait. Nous est-il défendu de chercher un Dieu qui ait d'autres idées ?

L'éternelle contemplation face à face de la mystique chrétienne ? Oui. A condition que ce soit la face du Dieu que j'ai créé, et non point celle du vôtre. Ce sera ma récompense ou mon châtiment.

* * *

Pourquoi le néant est-il impossible ? Parce que, s'il était possible, il ne serait plus le néant.

* * *

Une fois pour toutes, nous devrions éliminer l'idée du néant. Il fausse la plupart de nos pensées. Il n'existe que dans l'apathie, l'aveuglement de notre intelligence. Nous appelons néant tout ce que nous ne comprenons point. Mais ce que nous ne comprenons point n'a pas le droit de peser sur notre vie.

* * *

Il semble que la lumière d'une étoile lointaine doive se répandre de tous côtés dans l'infini, s'y diffuser, s'y diluer et s'y perdre. Nullement. Quelle que soit la position toujours changeante de notre terre dans l'empyrée,

à travers l'inconcevable grouillement stellaire, elle vient directement nous chercher, comme si nous étions seuls au monde, comme si elle ne brillait que pour nous. Cette puissance, cette vertu prodigieuse serait-elle uniquement réservée à la lumière ? Proclame-t-elle, met-elle en action la communion de tout ?

* * *

Que serait un Dieu qui ne connaîtrait pas le futur ? Il faudrait croire qu'il ne l'a pas créé. Mais qui l'aurait créé ?

Sans être Dieu nous pouvons plus ou moins retrouver et connaître le passé. Il devrait en être de même pour l'avenir. Est-ce la grande barrière qui nous sépare encore de la divinité ?

* * *

Pouvons-nous imaginer que nous n'existons pas, que nous n'existions pas avant d'exister ? Comment ferions-nous, que verrions-nous ? Est-il plus facile ou plus raisonnable d'imaginer que nous n'existerons plus ?

* * *

La lumière d'une étoile qui nous parviendra

dans quelques milliers d'années, existe déjà même pour ceux qui ne la verront pas, comme existe déjà l'événement tragique qui ne nous atteindra qu'à la fin de notre vie. Donc, tout dépend de notre œil.

* * *

Savons-nous que nous mourons ? Saurons-nous jamais que nous sommes morts ? Qu'est-ce qu'un malheur qui ne nous frappera que lorsque nous ne pourrons plus le ressentir ?

Il faudrait attendre la mort comme nous attendons le sommeil dans nos nuits d'insomnie.

* * *

Ne croyons pas que la plus haute, la plus téméraire, la plus généreuse de nos pensées soit la moins raisonnable. Avant la fin de notre vie, nous constaterons que la plus basse, la plus timorée, la plus égoïste avait tort.

* * *

Supposons que dans une petite ville de quinze mille habitants, passe un Christ qui

ressuscite trois morts déjà dans les cercueils dont on se prépare à clouer les couvercles. Quelles seront les réactions des parents, des amis, de toute la ville et des morts eux-mêmes ? Quelles vérités, quels sentiments secrets émergeront de l'ombre ? Quelle humanité nouvelle naîtra du miracle ? Ce qu'un Dieu seul pourrait faire aujourd'hui, qui nous dit que l'homme ne le fera pas demain ?

* * *

Mais l'effet d'une résurrection, Jésus l'avait prévu dans la parabole du Mauvais riche. Du fond de l'enfer, celui-ci dit à Abraham : « Je vous supplie, père, d'envoyer Lazare dans la maison de mon père, où j'ai cinq frères : afin qu'il leur atteste ces choses, de peur qu'ils ne viennent aussi dans ce lieu de tourments. » Abraham lui repartit : « Ils ont Moïse et les prophètes ; qu'ils les écoutent. » « Non, dit-il, père Abraham ; mais si quelqu'un des morts va les trouver, ils feront pénitence. » Abraham lui répondit : « S'ils n'écoutent ni Moïse ni les prophètes, ils ne croiront pas non plus quand quelqu'un des morts ressusciterait. » (Luc, XVI, 27-31.)

LE VIDE

Les physiciens d'aujourd'hui s'accordent à reconnaître que dans l'air il y a deux mille fois plus de vide que de plein. Ce qui forme le plein, ce sont les molécules. Mais dans chacune de ces molécules, le vide l'emporte aussi sur le plein. Le même vide, proportionnellement plus grand, se retrouve dans l'infini sidéral où les mondes, alors même qu'ils s'entassent et s'agglomèrent, comme dans la Voie Lactée, n'occupent que des points lumineux dans l'espace sans bornes.

Qu'est-ce que le vide ? Sur notre terre, les profanes disent que c'est l'air. Mais l'air n'est qu'un mélange de gaz également formé de plus de vide que de plein. Et dans l'infini sidéral,

où il n'y a plus trace d'air, qu'est-ce que le vide ? On insinue, sans oser l'affirmer, que c'est l'éther. Ce qui revient à dire que le vide c'est l'éther ou que l'éther c'est le vide, et n'explique rien du tout.

Le seul vide que nous puissions plus ou moins nous représenter, est celui que fait dans une ampoule, dans un tube ou une cloche, la machine pneumatique ou la trompe d'Alvergniat. Ce n'est qu'un vide relatif et conventionnel qui ne répond à aucune réalité; un vide qui n'est que de l'air raréfié qui a d'autres propriétés que l'air à la pression normale. Savons-nous ce qui, dans le tube ou l'ampoule, remplace l'air que nous avons expulsé ?

Saurons-nous jamais en quoi consiste l'autre vide, le vide absolu, bien proche du néant et qui paraît être, si l'on peut dire, le tout ou la substance de l'univers ?

Si le vide de l'univers n'était rien, le rien ou le néant l'emporterait des milliers, voire des millions de fois sur ce qui existe et se rapprocherait de l'inexistence. Il est plus croyable que c'est ce rien qui est tout; et que le reste n'est qu'une façon d'exister de ce rien.

Ce que nous appelons vide, dans l'espace, n'est que ce que nous ne voyons pas. Mais il

est fort possible que ce vide le remplisse aussi profusément que ce que nous voyons. Nos yeux et nos sens ne sont pas les souverains arbitres de ce qui est ou de ce qui n'est pas.

* * *

Au surplus, le vide absolu serait encore de l'espace, au lieu que le néant, s'il était encore de l'espace, ne serait plus le néant.

* * *

Il semble impossible que cet univers continue d'exister sans que jamais quelqu'un y comprenne quelque chose.

Mais qu'est-ce que comprendre quelque chose ? Savoir ce qu'il est ? Pourquoi il est ? D'où il vient ? Où il va ? En attendant, nous savons déjà qu'il ne vient de nulle part, qu'il ne peut aller nulle part, sans rester en lui-même, puisqu'il est partout, et qu'il n'a d'autre raison d'être que d'être ce qu'il est. Qu'espérons-nous en outre ?

* * *

Peut-être n'apprendrons-nous ce que nous sommes que lorsque nous serons morts. Mais lorsque nous serons morts, serons-nous encore ?

LAZARE

Si je rencontrais Lazare le ressuscité, que lui demanderais-je d'abord ? Mais pourrait-il me répondre, me dire ce qu'il a vu ? Ne serait-il pas devant moi comme le médium devant le désincarné qui ne peut se faire entendre ?

Et s'il me disait : « J'ai vu Dieu », le croirais-je ? le comprendrais-je ? Les soi-disant messagers de l'au-delà que nous interrogeons ne nous ont jamais dit ce que nous diraient des hommes moins intelligents qu'ils n'étaient de leur vivant.

Pour nous mettre dans l'atmosphère du grand miracle, représentons-nous l'intérieur de Lazare le lendemain de sa résurrection. Les juifs qui, comme le dit l'Évangile selon

saint Jean, étaient venus en grand nombre (*multi autem ex judaeis*), voir Marthe et Marie, « pour les consoler de la perte de leur frère », ont quitté Béthanie, moins épouvantés de la mort que du retour à la vie. Il ne reste dans la cuisine rocheuse où s'est achevé le repas du soir, que quelques voisins et Marthe qui, dans un coin, lave le suaire et les bandelettes de l'ensevelissement. On y voit aussi Marie qui met sous clef « la livre d'huile de vrai nard précieux » (*libram unguenti nardi pistici pretiosi*) qui, au dire de Judas, valait trente deniers et dont cinq jours plus tard elle oindra les pieds du Seigneur. On y découvre enfin, au fond de la salle, Lazare, écroulé sur un banc et livide dans l'ombre. Il est encore hagard et hébété d'avoir passé de la vie à la mort et de la mort à la vie, comme ne l'avait fait aucun homme. Il n'a pas entièrement repris ses esprits. Quand on l'interroge sur ce qu'il a vu de l'autre côté du sépulcre, il ne sait plus, ne se rappelle pas, ne se rend pas compte. Ce n'est pas un secret qu'il veut garder, c'est un secret qu'il a perdu. Mais lorsqu'on lui parle de son jardin, de ses figuiers, de ses oliviers, du souper qu'il vient de faire, il se réveille, revient sur terre et s'intéresse aux plus petites

choses de l'existence, aussi simplement, aussi sincèrement que s'il n'avait pas séjourné durant quatre jours dans l'autre monde et commencé de se décomposer au point d'empester le tombeau (*Jam foetet*). Quand on prononce le nom de Jésus, il tressaille, s'assombrit et se tait; mais ensuite répond aux questions insignifiantes et prend part à la conversation, comme si rien d'insolite ne s'était passé. Seulement, çà et là, comme par hasard, à son insu et malgré lui, un mot qui surprend, une phrase qu'on ne comprend pas et qui inquiète, un éclair dans la nuit, perce le colloque terre à terre, répand un silence anormal et permet d'entrevoir qu'il a maintenant derrière lui quelque chose d'éternel, d'inconcevable, d'incompréhensible, un mystère inhumain ou surhumain, dont il ne se souviendra et ne reprendra conscience que lorsqu'il franchira une seconde fois les portes de la mort.

Nous ne pourrions vivre avec lui sans un frisson d'épouvante. De son côté, pourrait-il vivre s'il n'avait oublié ce qu'il vit? Cet oubli ne serait-il pas aussi naturel, aussi total que l'oubli de ce que nous vîmes, de ce que nous sûmes avant que de naître? Tout homme n'est-il pas le Lazare d'une vie anté-

rieure, un Lazare qui ne sait plus, qui a tout oublié, tout en se rappelant qu'il a vu une chose qui n'est plus mais qu'il reverra bientôt.

Bien que nous soyons depuis toujours, il ne nous reste aucun souvenir de ce que nous fûmes.

Cet oubli est bien curieux, bien inexplicable, car les expériences hypnotiques, les réminiscences du subconscient, les souvenirs indélébiles de l'hérédité, semblent prouver que rien ne se perd, que tout laisse des traces dans l'esprit et dans la matière, ou plutôt dans la matière qui fut un instant traversée ou animée par l'esprit. Mais qui nous dit que les souvenirs des Lazares que nous fûmes tous par quelques côtés ou en quelques parties, ne puissent être ravivés et qu'un jour nous ne trouvions le moyen de les faire remonter jusqu'à notre conscience ?

Et pourquoi parler d'épouvante ? Parce que nous le voulons bien, il n'y a d'épouvantable que ce qui se passe dans les tombes. Le reste n'est rien ou ne peut être qu'heureux ; sinon l'univers ne serait qu'un enfer insensé et injustifiable.

* * *

Et voici, pour clore ce chapitre, un verset de

l'Évangile de saint Jean qu'on n'a pas remarqué autant qu'il le mériterait : « Mais les princes des prêtres délibérèrent de faire mourir aussi Lazare. » (XII, 13.)

Voyez-vous le drame du grand ressuscité mis à mort à côté de Celui qui venait de le rappeler à la vie ? Avec le mystère de Judas, je ne connais pas de tragédie qui lui soit comparable.

CEUX QUI NE SONT PAS NÉS

Sur les millions de germes que dilapide l'homme, trois ou quatre accueillis par la femme arrivent à terme et deviennent des êtres humains. A chaque génération qui prend possession de la terre, des milliards de milliards d'autres germes périssent sans laisser de traces. Nul ne s'en inquiète.

Le destin de ces germes est-il différent de celui des microbes qui pullulent dans nos voies aériennes et digestives, et disparaissent pareillement par milliards de milliards ? Qui oserait l'affirmer ? Pourquoi les séparer de leurs congénères ?

Nos germes vivaient déjà comme s'ils devaient vivre toujours. Ils étaient déjà des

hommes et tout ce qu'ils seraient devenus. Ils ont perdu leur chance. Où sont-ils et qui se soucia jamais de leur sort ? Avaient-ils une vie spirituelle ? De quel droit la leur dénier si nous l'accordons à l'homme fait ? Où l'auraient-ils acquise après leur naissance s'ils n'en eussent porté le principe ?

Se mêlent-ils aux âmes dont parle Virgile au sixième chant de l'Énéide ? « *Inclusas animas, superumque ad lumen ituras.* »

* * *

Comment, dans ces gaspillages démentiels où ceux qui meurent avant de naître sont versés pêle-mêle dans l'abîme avec les mort-nés et les morts qui vécurent, pourrions-nous découvrir des lois, un but, des indices de justice ? Et si nous ne les trouvons pas là, pourquoi les trouverions-nous ailleurs ?

* * *

Chacun de nous peut se demander : si je n'étais pas né, n'existerais-je point ? Ce n'est pas certain.

Au « que serais-je si je n'étais pas né »,

répond le « que suis-je depuis que je suis né » ; et l'un n'est pas plus clair que l'autre.

Du fait que je suis né, quelque chose est-il changé dans l'univers ? Y ai-je ajouté quelque chose ? Ne m'y trouvais-je pas, n'en faisais-je point partie sans avoir besoin d'y naître ? Ma naissance est-elle un trou ou une tumeur ? Elle n'est qu'un autre aspect de ce qui était avant elle.

Tyltyl, pour compléter son périple, après avoir visité ses ancêtres et ses enfants qui ne sont pas encore nés, devrait aller chez ceux qui ont vécu sans avoir vu la lumière du jour, c'est-à-dire les mort-nés ; et ensuite dans l'inimaginable région de ceux qui n'ont pas vécu et ne naîtront jamais. Ce sont peut-être les véritables limbes.

* * *

Quand nous pensons à nos morts, n'est-ce pas nos morts qui pensent à nous ?

* * *

Pourquoi notre religion, comme du reste la plupart des autres, exige-t-elle que le Dieu

qu'on introduisit en nous durant notre enfance, nous accompagne et demeure le même jusqu'à la fin de notre vieillesse, et même, s'il fallait l'écouter, jusqu'à la fin des temps ?

Néanmoins, elle fut obligée de retoucher plus d'une fois le visage, la morale et le caractère du Dieu qu'elle trouva dans la Bible, au début de l'humanité. Il est certain que Jéhovah l'embarrasse et qu'elle en parle le moins possible. Le Fils offusque lentement le Père trop barbare.

* * *

Que l'iconographie chrétienne précède ou suive l'évolution de la foi, nous ne l'examinerons pas ici. Bornons-nous à constater qu'elle semble l'accompagner. Quand de l'art austère, rigide et pathétique du Moyen Age, après avoir traversé la Renaissance italienne et flamande, où commence l'incrédulité, mais qui est encore noble et décorative, on aboutit aux Sacrés-Cœurs, aux Immaculées Conceptions, aux saint Joseph, aux Anges gardiens, aux Bienheureux, aux Bienheureuses de Saint-Sulpice ou de Saint-Luc qui déshonorent aujourd'hui la plupart des sanctuaires, on a sous les yeux l'effroyable témoignage de l'avilissement, de

l'effondrement d'une magnifique idée que les hommes entraînent dans leur chute. L'imagerie ne fait qu'extérioriser le véritable état de la pensée chrétienne. Quel blasphème est plus impardonnable ?

* * *

Si Dieu, tel que le concevront un jour les plus hautes pensées des hommes; pensées à côté desquelles celles des plus grands d'entre nous paraîtront probablement enfantines (n'oublions pas que nous avons vraisemblablement plusieurs millions d'années devant nous) si un tel Dieu n'existait point, ne pouvait exister, qu'en faudrait-il conclure ? Que nous sommes déjà ce Dieu que nous imaginons ou que nous serons un jour ? S'il n'est pas supérieur à ce que nous atteignons, il n'est rien ou tout autre chose que ce que nous supposons.

Mais de quel droit, nous qui ne sommes encore que le néant du néant, nous arrogeons-nous le privilège d'imaginer quelque chose qui nous dépasse, qui puisse être déjà ce que nous ne sommes pas encore, ce que nous ne serons probablement jamais ?

Que serait votre Dieu si vous étiez cheval,

singe ou pourceau ? Pourquoi le seul vrai Dieu serait-il celui de l'homme ?

Si l'idée de Dieu ne dépend que de ses créatures, pourquoi, aux créatures qu'il semble avoir mises au sommet de sa création, ne donne-t-il pas de lui une idée plus parfaite et plus grande que celles que ses religions nous ont imposées ?

* * *

Si demain on trouvait sur l'existence historique du Christ des documents complets et irréfutables, confirmant tout ce que nous apprenent la Bible et les Évangiles, serions-nous satisfaits, admettrions-nous plus facilement qu'il soit Dieu ?

L'INFINI

L'infini des Grecs, hormis l'« indéfinissable infini » d'Anaximandre, n'était qu'un grand fini sphérique. Ceux de Newton et de Pascal, déjà plus vastes, ne dépassaient guère notre système solaire. Il s'est prodigieusement étendu depuis la découverte des millions d'années-lumière qui nous séparent de certaines étoiles. Mais c'est toujours la même idée, extensible et anthropomorphe. Notre seul moyen humain et pratique d'envisager l'infini, c'est de nous représenter une ligne ou une surface qui n'a ni commencement ni fin, comme si nous étions encore les êtres extra-plats, que nous fûmes, des êtres à deux dimensions,

alors que nous croyons en avoir trois et aspirons à en posséder quatre.

Quoi qu'il en soit, nous ne pouvons nous représenter un volume infini, car tout volume, sphère, cône ou cube a nécessairement des lignes qui le limitent, sans quoi nous ne saurions point qu'il est volume. Nous ne pouvons même imaginer que d'autres êtres puissent se le représenter.

* * *

On a dit d'autre part que le monde était une sphère indéfiniment croissante dans le vide infini ou non-être. Ce serait vrai si une sphère pouvait avoir des contours, c'est-à-dire être limitée par un vide infini ou un non-être qui ne peut exister. Dès qu'elle n'est plus limitée, elle n'est plus sphère.

Que serait un monde qui croîtrait indéfiniment dans le néant ? Ne l'occuperait-il pas tout entier en donnant existence à ce qui n'existait pas ? Le phénomène serait impensable, si ce que nous appelons improprement le vide ou le néant n'était autre chose que les parties du monde que nous ne voyons, que nous n'imaginons pas encore.

* * *

Pourquoi n'y aurait-il pas des êtres pour qui ce qu'à tort ou à raison nous appelons le temps serait une substance visible, solide ou malléable qu'ils pourraient palper, mesurer, modeler ? En échange, l'espace pourrait être pour eux ce qu'est pour nous le temps.

* * *

Il suffit qu'un seul fait, un seul phénomène ou une seule partie d'un fait ou d'un phénomène soit inexplicable pour que tout le reste le devienne aussi. C'est pourquoi aucun phénomène n'a reçu jusqu'ici une explication satisfaisante.

* * *

De ce que perçoivent nos sens : la terre, la mer et les astres, rien n'est éternel dans l'éternel. Il n'en reste pas moins que le non-éternel est inconcevable.

* * *

Voyez-vous notre Dieu, c'est-à-dire notre plus noble pensée, s'acharnant, durant l'éternité, sur une pincée de cendres ?

Tout ce qui n'élève et ne grandit pas notre Dieu, nous abaisse et nous diminue.

Montrez-moi votre Dieu, dirait le Dieu d'une autre planète plus près de la vérité que la nôtre; montrez-moi votre Dieu afin que je sache qui vous êtes.

ÉQUILIBRE

Nos idées, nos sentiments de justice dont nous sommes si fiers, dont nous croyons être seuls possesseurs dans l'univers, sont-ils autre chose que la traduction infidèle ou le reflet plus ou moins spirituel des grandes lois de l'équilibre qui maintiennent les mondes ?

* * *

Trempées dans l'esprit, l'âme ou le génie de l'homme, ces lois prennent couleur de justice, mais ne sont pas plus spécifiquement humaines ou divines que celles de la lumière ou de la gravitation. Notre justice n'est que de l'équilibre transposé; et l'équilibre n'est que la justice de l'infini.

Parce que ces lois et ces indices n'existent qu'en nous, faut-il y renoncer ? Loin de là ; tenons-y d'autant plus que nous n'en voyons pas trace hors de notre esprit ou de notre cœur. En attendant une confirmation qui ne viendra peut-être jamais, elles sont notre marque spécifique et notre seul titre de noblesse dans la roture universelle.

Comment se trouveraient-elles en nous si personne ne les y avait mises ?

Quand nous connaissons les lois essentielles de cet équilibre, nous serons bien près de savoir tout ce qu'il faut savoir.

On dira que cet équilibre est instable, qu'à chaque instant il se rompt, qu'il fut rompu des milliards de fois avant notre naissance. Il n'est pas instable mais sans cesse en mouvement parce qu'il vit. Il ne se rompt qu'en apparence. Ce que nous croyons une rupture n'est qu'une manifestation de son existence. Dans les pires catastrophes, il sait toujours ce qu'il faut faire, le fait immédiatement, sans se tromper. La

nature ou l'univers ne perd jamais la tête. Il n'y a pas de catastrophes, ce que nous appelons ainsi n'est que de l'équilibre qui remue, change de place et a l'air de reprendre un aplomb qu'il n'a jamais perdu, puisque ses convulsions les plus effroyables font partie de sa stabilité. Parmi les collisions, les chocs, les explosions, les tourbillons les plus insensés, il ne s'ébranle point et se conforme à ses lois éternelles.

Ces lois sont celles de ce que nous appelons le vide, celles de l'espace, du temps ou de Dieu. Le chaos, qui n'existe que dans notre imagination, ne saurait les enfreindre qu'en leur obéissant. Le néant seul pourrait les anéantir; mais nous savons qu'il n'est pas concevable puisqu'il anéantit d'abord notre pensée.

S'il pouvait exister, il ne serait plus le néant, mais peut-être l'envers de ce que nous voyons.

Le mot néant est un mot qu'on ne devrait jamais prononcer, un mot que personne ne peut comprendre. Il ne veut rien dire puisqu'il exprime ce qui n'existe point et que ce qui n'existe point est non seulement inexprimable mais impensable. C'est le mot le plus bête, le plus maléfique de notre langue. Il injurie, il blasphème dans le vide. Si c'était possible il

annulerait l'esprit, l'âme et tout ce qui existe. Mais il est impossible de détruire, d'annuler quoi que ce soit. Dieu même ne le pourrait faire qu'en s'anéantissant.

* * *

Nous voulons, nous exigeons même que Dieu ou l'univers ait conscience de soi et nous imaginons cette conscience plus ou moins semblable à celle que nous possédons puisque nous ne pouvons l'imaginer autrement. Apprenons-nous un jour que c'était insensé ?

Lui prêter une conscience de ce genre, ce serait le borner à tel point qu'il n'en resterait rien.

* * *

Supposons que Dieu consente à nous donner un jour le mot de l'énigme, à nous expliquer ce qui est. Il ne pourrait nous le faire comprendre qu'en l'opposant à ce qui n'est pas. Or, ce qui n'est pas n'a pas de nom dans la langue de Dieu, puisqu'il est tout.

* * *

Chaque organisme a fait ses propres lois qui

sont complexes et admirables. Mais d'où tira-t-il l'intelligence qui lui permet de les trouver et de les appliquer ? On renvoie à l'intelligence universelle ou à Dieu et la même question resurgit : d'où tire-t-il son intelligence ? On ne peut pas plus répondre à la seconde qu'à la première et l'on n'a fait qu'un pas inutile dans la nuit.

Que l'homme, que l'animal, fût-ce sous forme d'instinct, aient une certaine intelligence, est aussi étonnant que l'intelligence universelle que nous attribuons à Dieu.

* * *

Si nous sommes immortels, espérons qu'en d'autres mondes nous aurons d'autres sens et non plus des yeux, par exemple, qui, durant notre vie contemplèrent des milliers de fois les mêmes mers, les mêmes aurores, les mêmes étoiles, les mêmes montagnes et les mêmes forêts, ou des oreilles qui n'entendirent jamais que les mêmes sons. N'oublions pas qu'il s'agira de l'éternité, que nous n'en pourrons plus sortir et que nous y demeurerons probablement tels que nous étions en y entrant.

Et si nous n'avons plus de sens, qu'aurons-

nous ? L'imagination n'a pas encore pu répondre à cette question.

* * *

Dieu n'est que l'espace - infini et le temps - éternité auxquels nous essayons de donner une figure humaine.

* * *

Les croyants ou les convertis de la dernière heure, qui plaignent ceux qui ne croient pas, leur disent, apitoyés : « Toute science mène au pied d'un mur infranchissable. De l'autre côté de ce mur se trouve l'inconnu ou l'inexplicable qu'elle n'atteindra jamais. (Qu'en savent-ils ?) C'est le domaine de la religion, de la révélation, de la foi. Autorisons la raison à pousser ses investigations aussi loin que possible, mais ne lui permettons pas de pénétrer dans ce royaume réservé où elle n'a que faire.

Mais pourquoi, si tout le connaissable lui appartient, lui interdisez-vous l'inconnaissable dont vous ne connaissez ni le commencement ni la fin et qui n'est probablement que l'inconnu d'aujourd'hui que vous peuplez de fables ? De quel droit lui défendez-vous d'examiner, de discuter ces fables qu'elle juge

incompatibles et contraires à tout ce qu'elle sut conquérir dans sa recherche de la vérité ? Y a-t-il deux intelligences dans l'homme, l'une qui enquête, analyse, se méfie, étudie, scrute tout sans scrupules, sans relâche et sans crainte ; l'autre qui accepte tout, même ce qui la suffoque, sans contrôle ? Pourquoi est-ce la plus courageuse, la plus estimable, que vous encouragez, que vous estimez le moins ?

Coyez-vous qu'en divisant ainsi son royaume, en donnant à son double ou à son ombre des privilèges égaux aux siens, elle demeure aussi libre, aussi forte, aussi ardente, aussi désintéressée, aussi entreprenante que lorsqu'elle règne seule ?

S'ils étaient de bonne foi, ils ne parleraient plus de « certitudes », mais d'« incertitudes souveraines », comme, au fond, le faisait Pascal.

* * *

Je suis ressuscité et reviens sur la terre. En passant à travers la mort, comme l'eau passe à travers la montagne, je n'ai peut-être rien appris, mais j'ai laissé toutes mes impuretés, tous mes désirs absurdes, toutes mes petites, toutes mes idées fausses, tous mes

défauts. Que ferai-je dans ma vie nouvelle, dans un monde qui n'aura plus rien de commun avec ce que je suis devenu ? A quoi pourrai-je m'intéresser, qui pourrai-je aimer ?

Immortel, je ne suis plus qu'un mort égaré dans la vie, incompréhensible, inerte, désœuvré, désemparé, désespéré.

* * *

Supposons que demain, ce qui est fort possible et peut-être imminent, nous puissions visiter deux ou trois planètes les plus proches. Il n'est pas certain qu'un voyage dans la Lune, dans Mars ou dans Vénus, à moins d'y rencontrer des êtres plus évolués, nous apprenne quelque chose de plus qu'un voyage en avion autour de l'équateur ou des deux pôles. En quoi améliorerait-il notre caractère, notre morale, nos sentiments, notre intelligence ? Il est bien difficile de l'« anticiper ».

Pourtant, c'est cela seul qui importerait. Toute découverte, tout secret qui ne nous élèverait pas au-dessus de ce que nous sommes, ne serait pas la grande découverte, le vrai secret. Ce vrai secret, ce n'est pas la physique,

la mécanique, la mathématique, la chimie et l'astronomie qui nous le révéleront.

* * *

Serait-il bien agréable d'errer durant l'éternité, en parcourant des millions d'années-lumière, de Voies Lactées en Voies Lactées, de Galaxies en Métagalaxies ou Archipels de Shapley ? Ne chercherions-nous pas des distractions moins matérielles ? Mais lesquelles ? Nos distractions les plus spirituelles ne sont jamais qu'une interprétation de la matière. Nous n'imaginons rien qui ne soit issu d'elle. Du reste, demander des distractions ou des divertissements, c'est demander à sortir de soi. Pourquoi demanderions-nous à sortir de nous-mêmes puisque nous serons partout en même temps, à moins que nous ne soyons nulle part, ce qui n'est pas compréhensible ?

Dieu ou l'Univers ne peut avoir de divertissements. La vie des mondes ne peut être qu'un spectacle immobile dans un mouvement éternel.

* * *

L'homme est-il plus heureux depuis qu'il a des ailes ?

Si ce grand rêve préhistorique était complètement réalisé, c'est-à-dire si nous avions des ailes dans le dos comme les oiseaux ou les anges, serions-nous meilleurs et plus intelligents ? Qu'y aurait-il de changé dans notre avenir, dans notre destinée, dans les menaces de la vieillesse et de la mort ?

Ce n'est pas à notre corps, mais à notre âme qu'il faudrait des ailes. Mais qu'appelons-nous notre âme ? Nous ne le savons pas encore. Du reste, si nous le savions, nous saurions tout.

* * *

Quand on proclame que la science n'a pas à s'occuper de l'inconnaissable, tous les esprits paresseux et qui se contentent de peu se réjouissent et se congratulent : « Fermons portes et fenêtres. N'allons pas plus avant. Tenons-nous à ce que nous savons. Nous ne saurons jamais ce que nous ignorons. »

* * *

Déjà se forme en moi le crime que commettra, dans deux ou trois siècles, un de mes descendants. Il se peut que ce descendant ne

naisse pas ; il n'en porte pas moins le crime qu'il ne commettra point, et je le porte avec lui.

* * *

La mathématique, selon Goethe, est l'organe du sens intérieur le plus haut. Je ne le crois pas. Elle me semble la partie presque mécanique, presque automatique de notre raison. Elle est à peu près indirigeable. Elle nous mène où nous n'avons pas l'idée d'aller. Elle nous est presque extérieure.

D'après Novalis, elle serait la vie de Dieu, et d'après Sylvester, la musique de la raison ; et Lord Kelvin nous dit que la géométrie c'est le sens commun « éthérialisé ».

* * *

Rien n'est plus triste que la vieillesse des morts. Il en est qui s'éteignent lentement, dans notre souvenir, d'autres y sont malades, d'autres y meurent subitement.

LOTAN TUMBLERS

Un des trois couples de *Lotan Tumblers*, acrobates aériens ou pigeons culbutants de Lotan, que, du fond de la Présidence de Madras, voulut bien m'envoyer le maharajah de Pithapuram, décide de fonder une famille et, à l'aide de quelques brins de copeaux, improvise un nid dans le coin d'une caisse. La femelle pond deux œufs que le mâle couve chaque jour durant trois ou quatre heures et la femelle le reste du temps. Quand je viens les visiter et que j'avance la main afin de voir si les œufs se trouvent en bonne place, ils les défendent héroïquement à grands coups d'aile inoffensifs.

Un soir, l'un des œufs roule par-dessus bord et s'écrase sur le sol. Ils n'ont pas l'air de s'en

apercevoir et, ne sachant compter, continuent de couvrir l'autre comme s'il y en avait toujours deux. Au bout de dix-sept jours, le petit sort de sa coquille et se développe normalement durant quarante-huit heures. Mais le matin du troisième jour, s'étant maladroitement étranglé parmi des brins de copeaux emmêlés autour de son cou, je le trouve mort et déjà froid. Nulle blessure, aucun trace de décomposition; néanmoins le père et la mère ont abandonné le cadavre et le nid. Ils ont donc constaté la mort. C'étaient des primipares, à peine entrés dans l'existence, ignorant encore tout de la vie mais sachant déjà ce que c'est que la mort, qu'il n'y a rien à faire, qu'on ne lutte pas contre elle. N'est-ce pas assez curieux ?

* * *

Tout ce qu'il fallait accomplir pour perpétuer leur espèce était inscrit en eux comme sur une pellicule photographique qui se déroulait à mesure : les soins, la nourriture très spéciale à donner aux petits, la température à entretenir autour d'eux et jusqu'à leur mort, puisqu'ils savaient d'avance ce qu'elle était et comment l'accepter en passant outre.

Dès le lendemain, sans s'interroger ou s'affliger inutilement, dans un coin d'une autre caisse, ils ébauchèrent un autre nid. C'est ainsi qu'ils répondirent à la mort.

* * *

Nous cherchons sans cesse à nous représenter notre vie dans l'autre monde. A quoi bon chercher loin de nous ? D'abord, il n'y a pas d'autre monde puisqu'il n'y en a qu'un. Nous y sommes déjà et n'en pourrions jamais sortir. Ensuite, n'avons-nous pas le sommeil où nous passons un tiers de notre existence ? Y sommes-nous malheureux ? Pourquoi nous raccrocher désespérément à la misérable conscience de notre misérable moi. La perte de conscience a ceci de très particulier, qu'on ne sait pas qu'on la perd. Et pourquoi n'y aurait-il pas autre chose ? Mais peut-il exister quelque chose dont nous n'ayons pas le pressentiment ou la préfiguration ? C'est une des questions inquiétantes auxquelles il n'est pas encore possible de répondre.

* * *

N'oublions pas que tout ce que nous voyons,

tout ce que nous entendons, tout ce que nous pensons, tout ce que nous faisons, c'est pour nos morts, au nom de nos morts, au profit de nos morts. Ce sont nos yeux qui regardent, nos oreilles qui écoutent, notre intelligence qui cherche, notre cœur qui bat et qui aime à leur place, comme aussi au nom, à la place, au profit de ceux qui ne sont pas encore. Ce que nous contemplons aujourd'hui est contemplé par des yeux fermés il y a plus de mille ans et sera contemplé par des yeux qui ne s'ouvriront que dans un millier d'années. Nous ne sommes que les délégués du passé et de l'avenir, les mandataires d'hier et de demain qui trop souvent abusent de la confiance qu'on avait mise en eux. Trois fois malheur à ceux qui trahissent ainsi ce qui fut, et ce qui sera!

* * *

Si, au lieu d'ajouter misérablement foi aux fables des religions, nous savions de source certaine et scientifique pourquoi nous sommes sur cette terre, serions-nous moins malheureux ? Mais quelle science pourra jamais nous dire pourquoi nous vivons ? C'est le grand secret de l'univers que Dieu seul connaîtra quand il

cessera d'être. Car si Dieu savait pourquoi il existe, il aurait un but, une raison d'être hors de soi et ne serait plus Dieu; et s'il n'était plus Dieu, il n'y aurait plus rien du tout.

Ce que nous appelons Dieu n'est que l'impossibilité de n'être point.

* * *

Dieu ne peut se mouvoir hors de lui, bien qu'en lui tout ne soit que mouvement.

L'HÉROÏSME

Contrairement à ce que lui dictent la raison et l'amère expérience, tout homme, à certaines heures tragiques, sent monter en lui d'irrésistibles élans d'héroïsme. Les conseils, les remontrances du sens commun, la crainte du danger, l'appréhension de la douleur, l'horreur de la mort, tombent à ses pieds. Il se met tout d'un coup, spontanément, en état d'holocauste, d'oubli de soi, de dévouement total. On ne sait d'où s'élèvent ces mouvements insolites et inexplicables qui, froidement analysés, ressemblent à de brefs accès de folie. On en cherche l'origine dans notre intelligence ou nos sentiments sublimisés, dans les cieux ou dans on ne sait quel idéal, dans notre passé ou dans notre avenir.

Est-il nécessaire d'aller aussi loin; n'est-ce pas plutôt en nous que se trouve cette source méconnue? Ne sourd-elle pas de toutes nos cellules, de toutes les parties instinctives et inconscientes de notre existence? Notre sang est-il autre chose qu'un fleuve d'héroïsme que remontent et descendent sans cesse nos innombrables phagocytes, — sans parler de leurs auxiliaires que nous ne connaissons point — magnifiques soldats-citoyens qui, par milliers, s'immolent chaque jour à tous les Thermopyles de notre corps? N'ayant d'autre arme que leur vie, ils absorbent l'ennemi dont le poison les tue mais qui est tué lui-même par leur mort.

Ils ne font que suivre l'exemple que nous trouvons dans toutes les vies collectives, notamment dans le monde des insectes sociaux où il s'exteriorise. La termitière attaquée, les guerriers sortent en foule afin de donner aux ouvrières le temps de murer derrière eux les portes dont la fermeture les livre à l'ennemi mais sauve la cité. Les fourmis se jettent dans le feu qui envahit leur ville pour tenter, sous leur masse, d'en étouffer les flammes; et l'abeille, en retirant son dard, s'arrache les entrailles pour défendre sa ruche.

Toute vie est organiquement héroïque et

n'est faite que de sacrifices. Notre sang n'est qu'un réservoir d'héroïsme en ébullition. Les fumées de cet héroïsme ne montent-elles jamais à notre intelligence, ne la pénètrent-elles pas d'une sorte d'intoxication sublime qui lui fait outrepasser ses limites, et la ramène de force aux véritables devoirs envers l'espèce, aux grandes lois fondamentales, aussi profondes, aussi universelles que celle de la gravitation ?

Explication trop matérielle, dira-t-on. Pourquoi le malheureux phagocyte, parce qu'on ne le voit qu'au microscope, porterait-il un destin moins spirituel et moins beau que celui du héros ou du saint ? Pourquoi la part de l'esprit serait-elle plus petite quand la masse de matière qui l'opprime est moins grande ? Le contraire ne serait-il pas plus près de la vérité ?

* * *

A l'instant même de ma mort, je ne serai plus moi. Que m'importe dès lors ce qui se passera. Je ne serai plus où l'on me trouvera.

* * *

Le seul but de l'univers c'est de durer, de rester ce qu'il est dans l'éternel présent, et l'éternel présent n'a pas de durée. Ce que

nous appelons but, c'est l'état dans lequel il se trouve.

Tout ceci nous paraît encore incompréhensible; mais il ne faut pas confondre l'inconnaissable et l'incompréhensible. L'inconnaissable est le tout, et l'incompréhensible n'est qu'une partie du tout.

* * *

Quand je serai debout devant le trône de Dieu, me condamnera-t-il aux flammes éternelles parce que je l'ai vu trop sage, trop puissant, trop juste, trop parfait et trop grand? Je n'ai pas commis d'autre crime et n'ai pas l'intention d'en commettre.

* * *

Avant que notre globe fût habitable, avant que l'homme parût sur cette terre, il fallait bien qu'il y eût dessus, autour ou à l'intérieur de celle-ci une intelligence égale à celle qu'elle allait élaborer. Qui nous dit que le sommet de cette intelligence soit atteint dans l'homme?

Quand on a pu faire l'homme, il semble qu'il soit possible de faire mieux. Sinon, ce n'était pas la peine d'être Dieu ou l'univers qui, ne l'oublions point, existe depuis toujours.

* * *

Qui ou quoi a développé l'intelligence de l'homme ? L'évolution, nous dit-on. C'est vraisemblable. Mais comment concevoir que cette intelligence ne se trouvait pas quelque part, en puissance, et qu'elle ne préexistait pas derrière le rideau qui la voilait encore et qui allait lentement se lever ?

Ou bien ne s'agit-il que d'une erreur de notre entendement, victime de nos sens imparfaits et illusoire ?

* * *

Il est vrai qu'il n'est ici question que de la terre et qu'ailleurs l'univers fut peut-être plus ingénieux. Mais il ne sait donc pas ce qui se passe dans ses autres mondes puisqu'il ne nous fait pas profiter des expériences qu'il y fait ?

Pourquoi nous avoir mis en ce monde sans nous donner un cerveau capable de le comprendre ?

* * *

Nier l'existence de Dieu, c'est nier qu'on existe.

COMMUNICATION . D'OUTRE-TOMBE

Je suppose que je puisse communiquer avec mon père ou ma mère comme le font les spirites. Que me diraient-ils ? Probablement rien de ce que j'attends. Ils tâcheraient de se mettre à ma portée et me parleraient comme ils me parlaient durant leur vie, ainsi que le font tous les morts que l'on croit évoquer. Ils ne m'apprendraient que ce que je sais. Le reste, ils ne pourraient l'exprimer parce que, sur cette terre, il n'y a pas encore de mots pour exprimer ce qui se passe ailleurs.

C'est pourquoi je ne crois pas que les vains propos des désincarnés prouvent quelque chose contre la vie d'outre-tombe. Ils ne prouvent pas non plus qu'elle existe.

* * *

Mais je ne leur demande pas de l'ineffable. Est-il vraisemblable que l'esprit désincarné d'un biologiste, d'un astronome, d'un physicien, d'un inventeur, d'un médecin n'apprenne pas des choses que nous sommes sur le point de connaître ? Par exemple, le médecin mort d'un cancer ne découvrirait-il pas le secret du mal qui le tua ? Il ne s'agit plus d'inexprimable, quelques mots usuels suffiraient. S'ils ne les prononcent point, est-ce parce qu'ils n'existent plus ou qu'ils n'ont rien appris, bien qu'entourés de tous ceux qui surent, savent ou devraient savoir ? Et s'ils n'ont rien appris, était-ce la peine de mourir ?

La matière ne nous a pas encore dit grand-chose ; mais eux, ne pourraient-ils pas connaître la pensée de la matière, maintenant qu'ils ne sont plus dedans et la voient du dehors ?

* * *

S'ils survivaient réellement d'une survie telle que nous l'entendons vulgairement (car il y en a incontestablement une autre dont nous ne savons encore rien), ne voudraient-ils

pas, avant tout, nous sauver ? Ne feraient-ils pas des efforts surhumains pour nous affirmer que la religion dans laquelle ils sont morts est la seule véritable, que toutes ses menaces, toutes ses récompenses sont réelles ? Qu'auraient-ils de plus important, de plus urgent à nous apprendre ? Jamais aucun d'eux ne l'a fait, ne l'a tenté, même parmi les spirites ou les saints. N'est-ce pas surprenant ?

UNIVERS

L'espace ne soutient pas les astres. Ils tombent à travers et tomberont toujours. S'ils en atteignaient le fond, s'ils étaient arrêtés par le but où ils ont l'air de tendre, l'univers serait clos, ou plutôt, il n'y aurait plus, il n'y aurait jamais eu d'univers.

Il est difficile de se représenter des mondes qui tombent depuis l'éternité et tomberont durant l'éternité dans cet invisible que nous nommons espace; mais il est possible que cette chute soit l'origine de la vie ou la vie même.

Ajoutons que ce que nous appelons chute n'est que mouvement, puisqu'il n'y a ni haut ni bas.

Cette chute apparente ne peut être qu'une

immense évolution, une évolution locale dans le tout qui ne peut se déplacer, le mouvement d'une grappe de mondes, parmi des milliards de milliards d'autres que nous ne voyons pas. Les chiffres, quels qu'ils soient, n'ont plus aucune signification dans l'infini.

* * *

L'univers est-il une énergie dirigée ? Par qui ? Par lui-même ? Pour faire quoi ? Ce qu'il fait ? Pour aller où ? Nulle part, ou pour rester en soi ? Ce qu'on attribue à Dieu, n'est-il pas pareil, aussi inexplicable ?

* * *

Si le nouveau télescope américain découvrirait le plafond de l'univers, ce serait une catastrophe qui abattrait net toute espérance humaine. L'univers ne serait plus admissible, compréhensible, explicable. L'infini, s'il n'est pas inadmissible est également incompréhensible et inexplicable, mais c'est un incompréhensible, un inexplicable qui ne renverse pas la raison et non point une prison hors de quoi renaîtraient toutes les énigmes. Ce serait un

univers qui ne serait plus digne de Dieu ni de lui-même. Il nous décevrait jusqu'à la démence.

* * *

La vie a le même âge que l'univers, c'est-à-dire qu'elle n'en a point. Elle n'est pas née de lui, pas plus qu'il ne naquit d'elle ni de quoi que ce soit. Elle est avec lui, elle est en lui, comme l'espace et l'éternité, et comme eux y restera toujours.

Et c'est dans toute cette vie qu'on cherche notre mort ? Où voulez-vous qu'elle trouve place ?

* * *

Notre existence n'est que le total de petits actes insignifiants que, vingt-quatre ou quarante-huit heures après les avoir accomplis, nous sommes à peu près incapables de nous rappeler. C'est ce que nous appelons la vie et regrettons à l'heure de la mort.

* * *

Dans l'infini ou l'absolu, les chiffres sont-ils plus forts que les mots ? Ont-ils plus de chances, peuvent-ils aller plus haut ou plus loin ? Peut-être, momentanément, mais à condition

que le dernier mot reste aux mots. « Si génial que soit l'algébriste, a-t-on dit, il ne restitue que ce qu'on lui a donné. »

* * *

Je bois avec vous, je mange avec vous, je vis avec vous, mais je ne suis pas avec vous.

* * *

Ce que nous appelons conscience, avoir conscience, cultiver, développer sa conscience, etc., sont des mots qui ne disent point ce qu'ils croient dire. Impossible de limiter cette conscience à ce que nous sommes. Elle se réduirait à rien. Dès qu'elle tente de se ramasser, elle est obligée de s'étendre. Elle a besoin de l'univers pour s'expliquer ce qu'elle est, pour essayer de se comprendre. Elle baigne, elle se prolonge et se ramifie de toutes parts dans cet univers dont, à moins de n'être plus hommes, nous ne prendrons jamais conscience.

* * *

Trois équipes : Ceux de la première, les savants, les chercheurs, tentent d'explorer ce qu'on ne sait pas. Ceux de la deuxième s'efforcent d'expliquer pourquoi on ne sait

pas et ce qu'on peut tirer de ce qu'on ne sait pas. Ceux de la troisième, pourquoi on ne saura jamais et ce qu'on pourra tirer de ce qu'on ne saura jamais.

* * *

Que serais-je si je n'étais pas une partie du Dieu vivant ? Serais-je une partie d'un Dieu mort ou du néant ? Mais si le néant ou le non-être pouvait être, il serait aussi puissant que Dieu.

* * *

On incorpore le temps à l'espace pour créer une quatrième dimension, comme on incorpore le vinaigre à l'huile et à l'œuf pour faire une mayonnaise qui peut être excellente mais ne nous apprend rien.

* * *

Nous apercevons-nous mieux dans le bonheur que dans le malheur ? Dans le bonheur nous ne trouvons que nous ; dans le malheur nous découvrons les autres.

* * *

Le bonheur n'est qu'un jour qu'il n'emplit même pas tout entier. Puis la nuit tombe.

* * *

« Le monde matériel existe ou paraît exister, dit Louis de Launay dans *L'Église et la Science*. Puisque avant tout nos solutions doivent être simples, l'explication la plus simple du monde n'est-elle pas de lui supposer un auteur ? »

Assurément; mais pourquoi chercher un auteur hors de lui ? Quel avantage ? L'énigme est-elle plus simple et plus explicable parce qu'elle est dédoublée ? Le monde existe parce qu'il est son propre auteur. Cela n'explique rien, parce que, jusqu'ici, rien n'est explicable, mais empêche de perdre son temps en multipliant d'inutiles hypothèses.

* * *

Le mot « créer », comme le mot « néant », est un mot qui ne veut rien dire, un anachronisme absurde qu'on devrait jeter à la mer. « Créer, dit Littré, c'est tirer quelque chose du néant. » Mais du néant, s'il existe, on ne pourrait tirer que le néant, c'est-à-dire rien du tout. « Être » est le seul mot raisonnable, le seul qui répond à une réalité, encore qu'il n'explique rien. Tout est, et c'est tout ce qu'on peut savoir.

Si vous prétendez tirer quelque chose du néant, c'est que le quelque chose s'y trouvait déjà ou que vous l'y mettez, en supposant qu'on puisse le mettre dans rien; car le mettre dans rien serait le garder pour soi.

* * *

Ne confondons pas le vide avec le néant. Le vide suppose des parois. Le néant ne peut en avoir.

* * *

Qui créa tout ce qui existe, tout d'un coup? Je n'en sais rien. Vous m'affirmez que c'est Dieu. Est-il injurieux de vous demander qui créa Dieu? Et si Dieu ne fut pas créé, pourquoi le monde le serait-il? C'est inutilement reculer pour sauter au même point dans l'inexplicable, d'autant que, quoi que vous fassiez, votre Dieu ne vaudra jamais l'univers, à moins qu'il ne se confonde avec lui.

Ils font de même, ceux qui croient expliquer l'origine de la vie sur notre terre en la faisant venir d'une autre planète.

* * *

Si Dieu nous avait créés, s'il s'occupait de nous, il ne tâtonnerait point, il ne ferait plus

d'expériences. Il est vrai que l'univers, qui le remplace dans notre phraséologie provisoire, en fait également, et c'est également incompréhensible. Mais l'univers ne semble pas avoir les mêmes responsabilités que le Dieu que nous avons imaginé.

* * *

« On ne peut se flatter, dit Gergonne, le grand mathématicien français mort en 1859, on ne peut se flatter d'avoir le dernier mot d'une science, tant qu'on ne peut pas l'expliquer en peu de paroles, à un passant dans la rue. » Mais ce qu'on peut expliquer en peu de paroles n'explique que peu de chose.

* * *

On peut mettre dans l'espace tout ce qu'on veut : le temps, le destin, le libre arbitre, etc., à condition qu'il s'agisse de l'espace éternel et infini, et non point de l'espace géométrique.

* * *

Nous croyons que la mort existe parce que nous mourrons. Mais quand nous croyons mourir, rien ne périt que notre conscience et notre imagination qui ne furent que des formes éphémères de la vie. L'animal ou l'homme

que nous voyons mourir et dont nous retrouverons plus tard les ossements, n'aura pas perdu un millième de milligramme de ce qu'il était de son vivant. La seule mort véritable serait une perte de force ou de substance dans le néant, ce qui est naturellement impossible.

Mais il se peut fort bien que tout ce qui s'exhalera de notre corps ne soit pas éternellement retenu dans l'orbe de la terre.

* * *

L'univers peut-il être incompréhensible en soi ? Il n'est incompréhensible que pour nous. Il n'a pas jugé utile de nous donner des sens qui eussent aidé à le comprendre. Comment faire comprendre à un aveugle-né ce que représentent les tableaux du Louvre ?

Sur d'autres astres il y a vraisemblablement des êtres qui savent pourquoi ils vivent, pourquoi ils meurent. Ils sont plus heureux que nous parce qu'ils voient le même univers sous un angle différent.

* * *

Il est fort possible qu'un jour nous soyons étonnés de n'être plus homme, comme le veuf est fort étonné de n'être plus cocu.

LES TROIS GÉOMÉTRIES

Rien n'a projeté sur le mystère de l'espace, qui est le mystère fondamental de l'univers, de plus étranges lueurs que les géométries non euclidiennes ou extra-euclidiennes, imaginées dans la seconde moitié du siècle passé, par Lobachevski et Riemann.

« La naissance de la géométrie non euclidienne fut et reste un des événements les plus importants dans l'histoire de la pensée », nous dit Cassius J. Keyser, dans sa *Mathematical Philosophy*. Nul autre n'a servi à mettre en aussi claire lumière la nature du Destin logique et la nature, l'étendue et les limites de la liberté intellectuelle. Nul autre n'a mieux révélé la distinction, qui est radicale et ne peut

être oblitérée, entre le monde de la conception et le monde de la perception, entre le monde de la pensée et celui de l'expérience sensible. Nul autre n'a aussi clairement défini le grand problème qui mène à la preuve que les deux mondes sont apparentés.

Il y a trois géométries : celle d'Euclide et celles de deux mathématiciens de génie, Lobachevski (1773-1856) et Bernhard Riemann (1826-1866). Chacune d'elles étudie un espace différent et est également réelle, logique et défendable dans l'espace qu'elle a choisi. La première est parabolique, la deuxième hyperbolique et la troisième elliptique.

Dans la géométrie d'Euclide, par exemple, la somme des angles d'un triangle est constante. Elle est la même pour tous les triangles, c'est-à-dire deux angles droits. Dans l'hyperbolique et l'elliptique, la somme est variable et dépend de la dimension du triangle ; dans la première elle est toujours moindre que deux droits et décroît à mesure que l'aire du triangle augmente. Dans la seconde, la somme est toujours plus grande que deux droits et augmente avec l'aire.

Autre exemple : dans la géométrie euclidienne, si deux lignes sont perpendiculaires à une troisième, elles sont parallèles. Dans la

géométrie hyperbolique, elles ne le sont pas et ne s'intersectent point. Dans l'elliptique, elles se rencontrent en un point qui se trouve à une distance *finie* de la troisième; et toutes les parallèles à cette ligne se rencontrent sur ce point.

Troisième exemple : dans la géométrie parabolique, chaque angle sommet d'un isocèle birectangulaire quadrilatéral est droit. Dans l'hyperbolique il est aigu, et dans l'elliptique, obtus.

Chacune de ces géométries rend exactement compte de l'espace, mais dans *son* espace. Elles se contredisent sur plusieurs points, mais se justifient dans leur propre domaine qui est un espace conçu (*conceptual*, disent les mathématiciens anglais). Mais que font-elles dans l'espace perçu (*perceptual*), l'espace tel que nous le constatons par nos sens ? Laquelle rend exactement compte de cet espace ? Aucune, répondent les mathématiciens. Cet espace n'est pas « géométrisable ».

La géométrie euclidienne est-elle supérieure aux deux autres dans la pratique ? Nullement. Un édifice, un pont, un navire, construits selon les formules de la géométrie parabolique, hyperbolique ou elliptique, ne seraient pas sen-

siblement différents. Les différences n'apparaîtraient que si le pont, l'édifice ou le navire étaient beaucoup plus grands que ne peut l'admettre notre petite planète.

Pourquoi emploie-t-on de préférence les formules euclidiennes ? Parce qu'elles sont plus simples, plus maniables que les autres qui, bien que se mouvant dans l'espace infini, sont aussi exactes que les euclidiennes. Elles ne sont nullement illusoires, mais répondent à des réalités qu'on n'avait pas encore entrevues. Elles lancent dans la nuit des tentacules qui semblent nous rapporter des lambeaux d'un infini plus précis que celui qui s'étale dans le vide de notre imagination.

On voit que de tels problèmes, dont je n'ai fait qu'indiquer ici, d'après Cassius J. Keyser, trois particularités, nous mènent dans un monde fort différent de celui que hantent nos pensées habituelles. Ils ébranlent la principale, peut-être la seule certitude humaine, la certitude géométrique.

* * *

A la vérité, les certitudes scientifiques, mathématiques, géométriques, logiques et les autres ne sont que provisoires, locales et acci-

dentelles. Notre axiome le plus incontestable, à savoir que la ligne droite est le plus court chemin d'un point à un autre, cesse d'être vrai si notre esprit est réduit à deux dimensions et devient semblable à la punaise extra-plate dont parle Henri Poincaré. Posez cette punaise sur une sphère parfaite, et le plus court chemin ne sera plus pour elle la ligne droite, mais l'arc de cercle. Elle préfigurera, sans qu'elle s'en doute, la géométrie extra-euclidienne.

Nos trois dimensions sont-elles moins misérables que celles que croit posséder le monstre qu'imagina le grand mathématicien ?

« Beaucoup de sciences, comme le fait très justement remarquer Cassius J. Keyser, notamment la géométrie à n dimensions et la notion nécessaire de l'hyperespace, ont été retardées parce qu'on a trop longtemps confondu l'imaginable et le concevable. »

En effet, le concevable et l'imaginable, comme l'inconcevable et l'inimaginable, ne sont pas synonymes. Le concevable est beaucoup plus vaste que l'imaginable. Il n'est pas obligé, comme l'imaginable, de se représenter l'inconnu ou l'infini par des images. L'imagination ne peut aller au delà de ce que les sens pourraient lui montrer. Un volume à quatre

dimensions ne peut être représenté mais peut être conçu. La pensée n'a pas besoin de voir; elle dépasse ce que l'imagination aperçoit. L'imagination ne voit pas la fin de l'espace et s'arrête devant le vide. La pensée n'en connaît pas les bornes, puisqu'elle sait que l'espace n'en a point, mais l'infini ne la paralyse pas. Elle y entre. Elle se meut sans crainte dans l'abstrait sans visage. Il lui suffit de savoir que l'infini existe, qu'il est même la vérité fondamentale de l'univers et qu'il doit avoir des droits et des lois que nous cherchons encore.

C'est à cette recherche que s'adonnent les hautes mathématiques et les géométries non euclidiennes.

La logique mathématique est la simplification, l'épuration et l'exaltation de la logique humaine.

Parfois elle bouscule l'homme, comme un enfant ingrat qui ne respecte plus son père et l'écarte des sentiers où il n'a plus que faire.

* * *

Concevoir, qui est le frère aveugle de comprendre, ne voit pas les images et peut donc s'en passer.

NOTRE MOI

Il serait intéressant, pour chacun de nous, de chercher comment il se représente son moi; ce moi auquel nous tenons tant que nous voudrions le prolonger durant l'éternité. A quel moment de notre vie le fixerions-nous ? Sera-ce le moi d'aujourd'hui, celui de notre enfance, de notre jeunesse, de notre âge mûr ou de notre vieillesse ?

En ce qui me concerne, je vois surtout l'enfant que je fus et que je suis encore. Il s'y mêle quelques traits de l'adolescence et de la jeunesse. Ceux de l'âge mûr sont plus rares, moins centrés, moins caractérisés; et ceux de la vieillesse semblent déjà s'effacer dans l'ombre de la mort. On dirait que le moi, à mesure qu'il

devrait s'affermir, tend à s'effriter, à disparaître. Si l'on vivait deux ou trois siècles, au lieu d'être plus grand et plus assuré, il n'en resterait presque rien.

Et dans l'autre vie, s'il en est une, aux heures où renaissent les réminiscences d'une foi qui n'est plus, c'est encore le petit garçon que je fus durant quelques années, qu'on récompense ou qu'on punit, comme si les fautes ou les mérites d'une vie ultérieure ne le regardaient pas.

Lequel de mes cinq ou six « moi » successifs, s'il pouvait exister un bonheur ou un malheur éternel, sera éternellement heureux ou malheureux ? Serait-il juste que ce fût le dernier, plus inconsistant que les autres ? Est-il vraiment leur total ?

Nous ne savons pas ce que nous sommes, nous ne pouvons nous ramasser, nous rassembler, nous fixer. Comment voulez-vous que des récompenses ou des châtiments nous atteignent ? Ils tomberont autour de nous comme des flèches qui n'ont plus de but.

* * *

Immortels, si nous restons tels que nous sommes, aucune peine infernale ne serait plus

cruelle. Pourtant, c'est ce que nous désirons. D'autre part, si nous évoluions, nous ne serions plus nous et, devenus presque des dieux, nous aurions honte de ce que nous fûmes et ne chercherions qu'à l'oublier. De toute façon, ce qui semble aujourd'hui le tréfonds de notre être jouirait de cette immortalité beaucoup moins que nous ne l'espérons.

* * *

Le jour où nous saurons ce que nous sommes, nous serons bien près d'être Dieu.

* * *

Il ne suffit pas de se dire que nous ne savons plus à quels dieux nous vouer; il s'agit de trouver d'autres dieux. Il est certain qu'ils existent et se manifestent à notre insu. Il est également certain que nous commençons à peine de les chercher sérieusement et méthodiquement. Ils imminent, nous les sentons en nous et tout autour de nous. Ils nous mènent, mais nous ne voyons rien.

* * *

Avant de supprimer Dieu, supprimez l'inconnu.

Vous n'avez rien à mettre à sa place. Tout ce que vous y mettrez ne sera que de l'inconnu circonscrit, anthropomorphe, discutable et souvent malfaisant, qui ne vaudra jamais l'inconnu pur et simple.

Et si vous n'y mettez rien, ce sera ce rien qui deviendra votre Dieu. Il vous donnera des lois, des idées, des conseils, un courage moins bons que ceux de l'inconnu.

* * *

Si je ne cherchais plus, c'est que j'aurais trouvé; et si j'avais trouvé je ne pourrais pas vous le dire, parce que je ne serais plus.

* * *

« *To be or not to be, that is the question* », dit Hamlet. Non, Hamlet! là n'est pas la question. Vous ne pouvez pas ne plus être ou n'avoir pas été; et votre monologue ne tient pas debout.

* * *

Nous devrions, de temps en temps, comme le fit Énéas, au sixième livre de l'*Énéide*, descendre chez nos morts.

Je n'ai pas vu beaucoup de morts, mais j'ai

connu beaucoup de vivants qui ne sont plus et qui m'attendent, non point aux bois sacrés de l'Averne ou dans les Champs Élyséens, mais au fond de moi-même, où il n'y a plus ni ciel ni enfer, mais des souvenirs purifiés par la vie qui se prolonge dans la mémoire. J'y entends, moi aussi, le cri du vieil Anchise :

*« Venisti tandem, tuaque expectata parenti
Vicit iter durum pietas. Datur ora tueri,
Nate, tua, et notas audire et reddere voces... »*

« Tu viens, enfin ! ta piété filiale a vaincu l'âpre route. Je revois ton visage, j'entends ta chère voix, je lui réponds ! »

Ils me saluent, croient me voir et m'entendre, parce que je vis encore ; mais c'est moi qui les vois, c'est moi qui les écoute, parce qu'ils ne sont plus morts...

* * *

Un jour viendra — peut-être plus tôt qu'on ne croit — où les médecins et les chirurgiens pourront nous donner un estomac, des intestins, un foie, des reins, un cœur, des poumons, des glandes endocrines, de rechange, en un mot des organes neufs ou régénérés. Mais pourront-ils remplacer ou régénérer le cerveau ? Et,

dans ce cas, que deviendrait la mémoire; et, la mémoire perdue, la personnalité?

La vie nouvelle, si nous gardions la mémoire, recommencerait exactement l'ancienne, ou plutôt la continuerait dans les mêmes ornières. Mais, les souvenirs abolis, dans cette vie renouvelée, nous serions morts comme si nous étions dans la tombe. Nous y aurions perdu tout ce que nous perdons quand nous cessons de vivre. Le reste, ressuscité, ne nous serait plus rien, puisqu'il ne s'agirait plus de nous. Nous aurions disparu; et ce qui nous adviendrait, adviendrait à un autre, ce que nous souffririons ce serait un inconnu qui le souffrirait dans le temps ou l'éternité.

Comparés à ce que nous étions, nous serions semblables à ceux qui ne sont plus, comme ceux qui ne sont plus, s'ils se souvenaient, seraient semblables à ceux qui sont encore sur cette terre.

Et la mémoire anéantie, que deviendrait-elle? où irait-elle? Probablement où ira celle qu'emportera la mort; c'est-à-dire dans le même partout, dans le même nulle part.

* * *

Rien, c'est-à-dire le néant ou ce qui n'est

pas, n'est possible qu'à condition de devenir Tout, c'est-à-dire ce qui est.

* * *

Peut-on dire que Dieu se crée sans cesse, puisqu'il est sans cesse ? Se créer, ce serait s'interrompre d'être, lutter contre le non-être, ce qui n'est pas admissible.

* * *

La durée ou le temps est à l'éternité ce que la distance est à l'espace infini. Ce sont les mêmes rapports, les mêmes proportions, la même humanisation ; du reste vaine et illusoire.

* * *

On dirait qu'entre notre vie universelle ou subconsciente et notre conscience, notre intelligence élève un barrage presque infranchissable. Voyez, par exemple, en cas de maladie, de danger, de menaces, les difficultés qu'éprouve ce subconscient à transmettre à notre intelligence un ordre, un avertissement urgent dont peut dépendre notre vie. Ce sont des difficultés analogues à celles que rencontre, au dire des

spirites, l'esprit d'un désincarné qui veut faire passer un message d'outre-tombe à travers l'enveloppe charnelle du médium, et du médium jusqu'à nous.

* * *

Rien ne sera qui ne soit déjà, et rien ne fut qui ne soit encore.

T. S. F.

Sur la route de Cannes à Nice, dans une automobile munie de la T. S. F., j'écoutais l'autre jour la déclaration ministérielle lue à la Chambre par un président du Conseil. Je fuyais devant ces paroles inutiles qui me poursuivaient et me rattrapaient comme elles m'eussent rattrapé si, au lieu de cent kilomètres à l'heure, j'en avais fait mille à la minute. Il était évident que chaque mot articulé à la tribune des députés, en un septième de seconde, faisait non seulement sept fois le tour de notre globe, mais l'enveloppait d'un réseau à mailles serrées et vivantes que j'aurais également traversé si, quittant la surface du sol où je roulais, je m'étais élevé jusqu'à la stratosphère.

Nous savons à présent qu'une parole prononcée, une image projetée (car les images,

comme le son, se mettent à parcourir l'espace) et bientôt, peut-être, une pensée conçue, remplit instantanément, comme la lumière, tout l'infini imaginable. Elle nous rejoint partout où nous nous précipitons, quelle que soit la vitesse de notre fuite, à moins que cette vitesse ne dépasse celle de la lumière. Nous nous trouvons dans cette parole lointaine, dans sa présence immanente et universelle, comme nous sommes au milieu de tout ce qui se dit, se forme ou se pense. Ce n'est pas parce que nous ne nous en doutons point, parce que normalement nous sommes sourds, aveugles et insensibles, que ce qui nous échappe n'existe point. Il suffit d'un appareil moins grand qu'un coffret à bijoux pour nous ouvrir les oreilles, les yeux et la pensée.

Mais le miracle, ce n'est pas l'appareil qui nous révèle l'ubiquité, l'universalité, l'unité de tout ce qui a lieu sur la terre et sous les cieux; le grand miracle c'est cette ubiquité même, cette présence simultanée de tout ce qui est en nous et autour de nous, comme si nous étions le centre du monde, comme si tout était, partout et toujours, le centre de tout. Il n'y a pas de raison pour que le miracle s'arrête au seuil des dernières étoiles. Il nous découvre ce que Spinoza appelait « l'immensité substan-

tielle de Dieu »; et c'est la première fenêtre sérieusement ouverte sur la vie unanime, totale et indivisible à laquelle, malgré nous, nous prenons part et où, à notre insu, nous sommes tous immergés.

C'est ce qu'à leur début, les grandes religions de l'Inde avaient pressenti et professé; mais il leur manquait les commencements de preuve que nous possédons aujourd'hui.

Quel est donc le véhicule qui porte ainsi le son et portera bientôt jusqu'à nos yeux et jusqu'en notre cerveau, l'image et la pensée? Il n'y a pas de véhicule, comme il n'y en a pas pour la lumière. Il ne s'agit plus du son que propage l'air; ce son-là ne parcourt que trois cent quarante mètres à la seconde, au lieu que celui dont nous parlons fait trois cent mille kilomètres dans le même temps; et peut-être davantage, car trois cent mille kilomètres est la dernière vitesse approximativement mesurable. Ici, c'est tout autre chose. On a parlé de l'éther, sans oser affirmer qu'il existe; de l'universon, d'une substance, d'une présence, d'une vie, d'une âme inconnue, qui peut-être existe encore moins, de vibrations, d'ondes courtes ou longues qui se propagent dans un vide du reste impossible, etc.

Tout cela, sous des mots qui ne veulent rien dire, cache hypocritement qu'on ne sait absolument rien.

* * *

On pourrait aller plus loin dans ce qu'on ne sait pas. Pourquoi toutes les paroles prononcées depuis l'origine de l'homme, celles que Rabelais appelait les « paroles gelées »; pourquoi toutes les images, toutes les pensées perdues dans le temps ne subsisteraient-elles pas dans l'espace sans bornes que nous croyons vide ? Il faut bien qu'elles se tassent ou se réfugient quelque part, puisqu'elles ne peuvent sortir d'un univers qui n'a pas d'issue et où rien ne se perd. Il s'agit de trouver l'appareil qui les dépiste, les capte ou les récupère. Nous possédons déjà celui qui sélectionne et, quand nous le voulons, dirige vers notre oreille toute parole, tout bruit qui s'élève sur la terre. C'est ainsi que commencent les grandes inventions. Le développement, la mise au point de celle que nous attendons exigera peut-être des années ou des siècles; mais il est presque certain qu'elle se fera. A partir de ce moment, nous commencerons de comprendre pourquoi et comment nous sommes immortels.

LA LUMIÈRE

Les astronomes affirment que la lumière de certaines étoiles met plus d'un million d'années avant d'atteindre notre œil. Il faut croire qu'en dehors de la voie lactée qui surpeuple une partie de l'univers, les espaces sidéraux sont incroyablement déserts, puisque dans son inimaginable trajet elle ne rencontre aucun corps qui l'intercepte ou l'absorbe.

* * *

Quoi qu'il en soit, il est vraisemblable que notre pensée, étant une vibration analogue à la lumière, doit atteindre, en même temps que celle-ci, à quelque distance qu'ils se cachent, tous les mondes qui se trouvent sur sa route.

Mais y trouve-t-elle un appareil ou un cerveau qui la capte ou soit capable de l'interpréter ? La lumière même est-elle ou demande-t-elle une interprétation ? Certaines pensées qui viennent à l'homme, on ne sait d'où, ne seraient-elles pas des vibrations intercosmiques ou sidérales que nous n'avons pas encore appris à traduire, ou que nous traduisons par des contresens ?

Il n'est pas dit que la lumière d'un grand nombre d'étoiles soit uniquement due à des combustions matérielles et ne nous apporte pas des vibrations d'un autre ordre.

* * *

Scolie : On sait que le grand astronome américain Harlow Shapley, directeur de l'observatoire d'Harvard, a tout récemment déclaré au meeting annuel de l'*American Philosophical Society*, qu'on vient de trouver une lacune ou un trou dans la Voie Lactée qui, jusqu'ici, interceptait complètement la vision d'une vaste région, de la région la plus importante, de l'univers.

Cette lacune ou ce trou, qu'il appelle une « fenêtre », nous permet à présent de voir une

partie de ce qui se passe de l'autre côté de l'incommensurable nuage formé de matière cosmique et de millions d'astres qui nous séparerait du monde sidéral. A travers cette fenêtre on a déjà découvert 147 étoiles nouvelles et des galaxies extérieures à la Voie Lactée.

Il est possible que la fenêtre nous réserve d'autres révélations, mais plus probable qu'elle ne fera que prolonger indéfiniment les redites sans fin de l'infini de l'univers.

* * *

Il est entendu que la lumière de certaines étoiles met des millions d'années à venir jusqu'à nous; mais pourquoi cette perte de temps dans l'espace? Est-elle due à la lumière, au milieu traversé ou à notre œil? Pourquoi d'autres yeux, d'autres organes que ceux dont nous sommes affligés, n'apercevraient-ils pas la lumière avant nous ou dans l'instant même qu'elle sort de l'étoile? Qui sait si le chien, le chat ou l'oiseau ne voit pas déjà des étoiles que nous ne découvrirons que dans cinq ou six mille ans?

* * *

Et la photographie? Pour répondre à la

question, il faudrait, quand il s'agit, par exemple, d'une étoile éloignée de mille années-lumière, posséder un cliché pris en 936. Les clichés stellaires d'aujourd'hui révèlent-ils des astres que nos yeux ne voient pas encore ? Interrogeons les astronomes.

On peut ajouter que l'appareil photographique, construit à l'imitation de notre œil, n'étant qu'une sorte d'œil mécanique qui retient indéfiniment (*speculum memor*) l'image qu'il a vue, il n'y a pas de raison pour qu'il soit plus rapide que son modèle.

* * *

Est-il prudent de chercher dans la vitesse de la lumière, qui peut-être ne dépend que de notre œil, l'explication d'un certain nombre de phénomènes physiques et cosmiques ?

Au surplus, cette vitesse, jusqu'ici considérée comme la vitesse-limite de tout ce qui se meut dans l'univers, est sérieusement mise en question. On vient en effet de constater, à l'occasion de l'explosion d'une étoile éloignée de deux mille années-lumière, une *Nova* dans les Céphéides, une insolite activité de radiations cosmiques exactement localisée à l'endroit de l'explosion, *quatre semaines avant*

que l'arrivée de la lumière ne nous apprît cette explosion.

Si le fait se confirme (on attend l'avis de J. Clay, le grand spécialiste des radiations cosmiques), comme le dit l'astrophysicien Fritz Zwicky, de l'Institut californien de Technologie, ce serait « une découverte colossale ».

* * *

Dieu peut-il se complaire au spectacle de l'univers qu'il créa ? Spectacle toujours en mouvement mais toujours le même, qui ne lui réserve aucune surprise et ne lui apprendra rien puisqu'il voit d'avance tout ce qui se passera.

* * *

Que fait Dieu ? Rien du tout, puisqu'il est déjà ce qu'il ferait. Tout est fait, une fois pour toutes, depuis toujours et pour toujours.

Perdons l'habitude de juger Dieu ou de l'imaginer d'après ce que nous sommes. Tout cela est inimaginable mais non point inconcevable.

* * *

L'univers est impersonnel, indifférent, automatique. Il n'intervient jamais et laisse agir les causes et les effets, aussi bien dans l'ordre

matériel que dans l'ordre intellectuel et moral.

Dieu nous paraît anthropomorphe et anthropopsychique. Ainsi conçu, il serait redoutable, s'il n'était tellement absurde qu'il serait impossible.

Plus il serait parfait, plus il serait conforme à notre idéal purement humain, plus il serait inquiétant.

* * *

Qu'est-ce que les erreurs, parfois irrécusables, de la nature, et ses injustices qui ne sont que des erreurs ?

Comment les expliquer ?

Exilés, à jamais prisonniers dans notre cerveau, n'espérons plus trouver le joint.

* * *

Les astronomes ont découvert et codifié quelques-unes des grandes lois qui régissent les mondes. Mais ces lois ne rendent compte que de certains mouvements et tout est inconnu à côté et autour de ce qu'elles expliquent plus ou moins.

L'homme s'endort satisfait et croit que grâce à la constatation de ces lois il tient l'univers dans ses mains, sait tout et comprend tout.

* * *

Quel sera le Dieu de l'homme dans un millier, dans un million d'années ? Quel sera son visage, sa forme, sa psychologie ?

Ils seront conformes aux hommes de ces temps à venir.

Quand on considère les avatars des dieux durant les cinq ou six mille ans de notre histoire, on peut s'attendre à tout.

* * *

Tout s'explique par Dieu ; mais Dieu ne s'explique pas, et nous voilà bien avancés !

* * *

Le secret de l'univers ? Nous le portons en nous, peut-être à fleur de peau ou à fleur d'âme.

Mais a-t-il un secret ? Ce que nous appelons secret n'est que ce que nous ne savons pas encore. Si l'univers avait un secret qu'aucune intelligence, humaine ou surhumaine ne puisse découvrir, existerait-il ?

Il est au demeurant possible que tout soit incompréhensible, même à Dieu. Être est naturellement incompréhensible et n'a pas besoin d'être compris.

Qu'est-ce que comprendre ? (*Cumprehendere.*) « C'est, dit Littré, saisir par l'esprit, se rendre compte d'une chose, se l'expliquer. » Selon Larousse, « c'est saisir une chose dans toutes ses parties et dans son ensemble. S'expliquer la nature ou la raison d'être d'une chose ». Selon la théologie, « c'est connaître une chose autant qu'on peut la connaître ».

Il est certain qu'en ce qui concerne Dieu ou l'univers, nous n'en sommes pas là et n'y arriverons probablement jamais. Comment voulez-vous que nous comprenions quelque chose puisque nous ne savons même pas ce que c'est que comprendre ? Comprendre est égal à être et aussi mystérieux.

Du moment que nous ne comprenons pas tout, pouvons-nous dire que nous comprenons quoi que ce soit ?

* * *

N'est-il pas cruel de mourir dans le moment même qu'on commence à savoir qu'on ne sait rien ?

* * *

Fantômes, spectres, revenants, apparitions, désincarnés, doubles, corps astraux, phan-

tasmes, coques, larves, lémures, âmes, esprits, ombres, mânes... Aurions-nous tant de mots pour désigner ce qui n'existerait point ?

* * *

Tout est mouvement dans le même moment immobile.

* * *

Exemple des folles prodigalités ou inexplicables inconséquences de la nature : elle donne au termite sexué quatre ailes parfaites, en vue d'un vol qui, dans une vie de douze ou quinze ans, dure tout au plus une heure, après quoi les ailes se détachent, tombent et sont balayées par le vent.

* * *

Le passé nous a fait ce que nous sommes ; mais l'avenir nous fait déjà ce que nous serons.

LIBRE ARBITRE

Il s'agit de savoir si je suis libre aujourd'hui, bien que je fasse un choix qui était inscrit d'avance dans l'éternel présent. Ce choix qui semble fatal en cet instant, était-il libre quand, autrefois, je le fis, si tant est qu'un choix puisse être libre puisqu'il est toujours motivé par des causes qui l'imposent à notre volonté ? Le choix ne s'est-il pas incorporé à l'acte et ne fait-il pas partie de la même prévision, de la même fatalité ? En en reculant l'origine, je ne fais que porter en amont la question qui se pose aujourd'hui en aval. Étais-je libre en amont, puisque tout était fixé en aval ? En déplaçant le problème dans le passé, la solution devient-elle plus facile ?

Un acte est-il libre lorsque Dieu l'a prévu ? Le destin a-t-il simplement enregistré mon choix fait en amont ? Il y était également déterminé par des causes, car un choix sans causes ne se conçoit pas. Être libre ne veut pas dire pouvoir, à tout moment, à tort et à travers, faire un choix sans causes ou un choix insensé. A ce compte, Dieu même ne serait plus libre. Même les actes d'un fou sont déterminés par des causes erronées qui produisent leurs effets en aval, c'est-à-dire à l'embouchure ou à la fin d'une destinée humaine.

* * *

Mais les causes ou les motifs, d'où sortent-ils ? A quel point dépendent-ils de notre intelligence, de notre volonté ? A moins que Dieu-l'Univers ou l'Univers-Dieu ne connaissent pas l'avenir qu'ils sont déjà dans l'éternel présent, les causes ou les motifs doivent être aussi clairement prévus et prédéterminés que leurs effets. Il est impossible de les séparer, parce que, pour qui les voit de haut, ils sont simultanés. L'Univers-Dieu ne peut s'empêcher de voir ce qui est. Ce n'est pas plus extraordinaire que lorsque nous voyons d'un coup d'œil ce qui se trouve dans notre chambre.

* * *

Il faut s'y résigner : le libre arbitre et la prescience divine ou universelle sont inconciliables. Tous les efforts des théologiens n'ont abouti qu'à des distinctions, à des subtilités, à une logomachie qui ne satisfera jamais le bon sens inné de l'homme. L'homme peut s'agiter dans le cercle fermé de la prédestination; il n'en sortira point; et ses efforts pour en sortir, qu'il s'agisse d'actes essentiels ou futiles, y sont enregistrés en même temps que son commencement et sa fin.

« La liberté des créatures est créée par Dieu et elles dépendent de Dieu même comme libres; d'où il s'ensuit qu'elles en dépendent en même temps dans l'exercice de leur liberté », dit Bossuet dans son *Traité du Libre Arbitre*. Une liberté qui dépend de Dieu devient une fatalité. C'est donc Dieu qui nous fait faire ce que nous faisons. Nous ne disons pas autre chose.

* * *

Pour que le cercle ne fût pas inéluctablement fermé, il faudrait que Dieu ou l'Univers ne connût pas toujours le futur, n'eût pas con-

science de l'avenir qu'il est. C'est à la rigueur possible quand il s'agit de l'univers; mais bien peu vraisemblable.

En effet, dans l'incertaine psychologie de ces mystères, on peut admettre que l'univers que nous croyons, évidemment à tort, plus ou moins semblable à nous-mêmes, n'ait pas encore pris entièrement conscience de soi. Mais, dès que nous l'élevons au rang de Dieu, nous ne pouvons concevoir un Dieu qui ne sache pas tout. Il ne serait plus Dieu.

Si Dieu ne connaissait pas l'avenir, il faudrait croire que celui-ci se fait à l'insu, au-dessus ou en dehors de notre Dieu. Il y aurait donc un Dieu supérieur, lequel serait le seul Dieu qui, nécessairement, connaîtrait l'avenir puisqu'il l'est, autant qu'il est le présent et le passé; et pour qu'il le connaisse, il faut que cet avenir existe déjà et s'étale tel qu'il est depuis toujours.

* * *

Beaucoup d'hommes ont eu des prémonitions, des précognitions, rigoureusement contrôlées par les enquêtes des sociétés psychiques. Si l'homme a parfois de ces précognitions spora-

diques qui lui révèlent que l'avenir est déjà dans le présent, comment Dieu ne les aurait-il pas toutes ? Or qui dit précognition dit nécessairement prédestination, puisque rien ne peut plus modifier ce qui eut lieu dans ce qu'on pourrait appeler le passé de l'avenir, car l'avenir devient pareil au passé, du moment que quelqu'un, en ce monde ou dans l'autre, le connaît.

* * *

Est-ce à dire que nous n'ayons pas à lutter, qu'il ne nous reste qu'à nous laisser porter par les événements ? Nullement. Dans notre sort préétabli, sont inscrits nos efforts et nos combats. Si nous y renoncions, nous ne serions plus ce que nous sommes, nous ne serions peut-être plus du tout, puisque nous ne sommes que notre destinée. Jusqu'à la dernière heure nous avons le droit de penser que ces luttes prévues dans notre avenir, peuvent mener au triomphe un destin qu'elles conditionnent et auquel elles sont incorporées ; sinon la vie ne serait pas possible et nous n'existerions presque plus.

Ce qui est connu d'avance est donc inévitable ? Assurément, ce qui est connu par

quelqu'un dans l'avenir est aussi inévitable, et pour les mêmes raisons, que ce qui est connu par nous dans le passé. Ce qui est connu avant d'être arrivé, existe aussi solidement que ce qui se passe sous nos yeux.

Reste le problème de la responsabilité devant les hommes et l'éternité. N'entreprenons pas d'étudier ce qui n'existe point.

DESTIN ET DESTINÉE

Nous ne pouvons rien contre le destin, disons-nous. Il est vrai, mais ce que nous appelons le destin n'est presque jamais le destin véritable. Nous donnons ce nom à tout ce qui nous contrarie, à tout ce que nous croyons ne pouvoir vaincre. Apprenons d'abord à connaître ce que nous pouvons combattre et éviter. S'il est dans mon destin que je devienne tuberculeux, je peux lutter contre ma tuberculose et l'enrayer. Tout ce qu'acquiert mon intelligence et mon courage, est capable de le modifier. Il n'est, en fin de compte, que ce que j'ignore; et il n'y est pas inscrit que je sois obligé d'ignorer ce qui aurait pu me délivrer, me guérir et me sauver.

Le destin est dix fois plus lourd sur la nuque du paresseux, du lâche ou de l'imbécile qui ne sait même pas comment le porter, que sur les épaules de l'homme actif, courageux et intelligent.

Si nous n'y prenons garde, nous finirons par appeler destin l'effort de mettre le pain dans notre bouche. Les trois quarts des hommes succombent sous des destins de ce genre.

Dis-moi ce que tu entends par destin, et je te dirai ce que tu vaudras, ce que tu feras, ce que tu deviendras.

Ne mérite le nom de destin que le coup imprévu qui nous assomme sans nous laisser la force de réagir. Tout ce que nous pouvions prévoir, nous pouvions l'éviter. Ce n'était pas encore le destin, ce n'était que son ombre et ne devait pas entrer dans notre destinée.

« Tel, dit Joseph Le Boucher, dans son *Grand Testament*, était promis à un brillant avenir. C'était sa destinée. Il mourut à 20 ans. Ce fut son destin. »

Mais de quoi mourut-il ? Probablement de la tuberculose. Devait-il mourir parce qu'il était tuberculeux, ou était-il tuberculeux parce qu'il devait mourir ? N'aurait-il pu changer

son destin et le mettre d'accord avec sa destinée ? Ici, destinée voulait dire ses espérances ou celles de son entourage, espérances qui, réalisées, auraient été comprises dans son destin. Ce n'est pas parce que c'est arrivé que c'était fatal, c'est parce qu'il n'a pas résisté, parce qu'il ne s'est pas défendu que c'était écrit et que c'est arrivé.

Le destin est inébranlable et général, « la destinée, dit Roubaud dans ses *Nouveaux Synonymes français*, est la chaîne, la succession, la série des événements qui remplissent le destin. Le destin veut, et ce qu'il veut est notre destinée. L'un est la cause, l'autre l'effet. Le destin est contraire ou propice, la destinée heureuse ou malheureuse ».

La destinée est le destin qui se déroule. Elle semble encore et illusoirement modifiable, bien qu'elle mène au but fixé par le destin. Le destin nous encercle, la destinée est en nous. Elle est notre volonté préétablie. La nôtre ou celle de qui, et depuis quand ?

On peut évidemment considérer le problème d'autre façon. Étant insoluble, il est inépuisable. Ce qui est intéressant n'est pas le but qu'on ne peut atteindre ; mais les sentiers qui tournent autour et font voir du pays.

N'affirmons rien, ce sont des amorces jetées dans la nuit.

* * *

La fatalité ne nous pousse pas; c'est nous qui allons au-devant d'elle. Mais poussés par qui? Par nous-mêmes parce que nous ne voyons pas où nous allons. Mais pourquoi ne voyons-nous pas ce que d'autres auraient vu? Parce que tout le monde n'a pas les mêmes yeux. Mais pourquoi tout le monde n'a-t-il pas les mêmes yeux? Que chacun s'interroge.

Un malheur peut être évité, et quand on est dedans, il est possible d'en sortir. Et bien souvent nous en sortons. Ne disons donc pas, comme les Orientaux: « C'était écrit. » Rappelons-nous que les efforts que nous faisons pour l'éviter ou en sortir étaient écrits aussi. Mais il faut les faire si nous ne voulons qu'il soit également écrit que nous ne les ferons point.

* * *

On dirait que la mort de ceux que nous avons aimés nous transmet ce qu'il y eut de meilleur dans leur vie.

* * *

L'infini est moins inadmissible que le fini, bien qu'à Dieu même, il ne soit pas possible de le concevoir sans le borner, le détruire ou le nier.

* * *

Du moment que vous avouez que la foi n'est pas une question d'intelligence ou de raisonnement, mais de sentiment ou d'intuition, une grâce, un don de Dieu, nous voilà d'accord. Nous n'avons plus rien à nous dire. Nous ne sommes pas nés sur la même planète et vous n'êtes pas plus coupable que moi.

LE VIEIL ENTOMOLOGISTE

J'ai reçu ce matin la visite d'un grand entomologiste nonagénaire. Il a parcouru les Indes anglaises et une partie de l'Amérique du Sud pour y faire, sur les termites, de remarquables études. On sent qu'il est au bord de la tombe. On dirait qu'il ose à peine remuer les pieds de peur d'y glisser. Il marche à tout petits pas, mais l'œil est vif, heureux et souriant, et le teint frais comme celui d'un enfant. Il cherche un introuvable éditeur pour réunir en un gros volume illustré, les fascicules de ses nombreuses communications à diverses sociétés savantes. Il s'intéresse encore à ces projets, à ces détails, avec autant d'ardeur et de naïveté que s'il avait vingt ans, comme si tout son passé était

encore devant lui. C'est l'unique affaire, l'unique espoir de ce qui lui reste de vie. Il compte recommencer celle-ci et ne voit pas la mort qui s'impatiente derrière sa chaise, comme elle s'impatiente probablement derrière la mienne. Il n'y pense jamais et il a raison. Il fait ce que nous faisons tous; et, à son âge, c'est assez émouvant. Il ne convient de s'intéresser à la mort que si l'on veut l'interroger sérieusement en essayant de la connaître avant qu'elle paraisse; sinon, il est préférable de ne point s'en occuper et d'agir comme si elle ne nous épiait pas. On peut n'y point penser du tout, et elle est une étrangère qu'on ne reverra plus qu'à l'heure du départ. On peut y penser tout le temps et elle devient une amie qui dort tranquillement sous notre toit.

Elle n'est que ce que nous la faisons; puisqu'elle n'est que ce que nous en pensons.

Chaque pensée qu'on lui donne est une pensée qu'on ajoute à la vie.

* * *

Notre grand ennemi c'est le temps. Que nous mourions jeune ou vieux, c'est toujours lui qui nous tue, bien qu'il n'existe point. L'ombre

que nous sommes tombe sous les coups de l'ombre qu'elle crée.

* * *

Un peu plus tôt, un peu plus chaud, nous n'étions pas; un peu plus tard, un peu plus froid, nous ne sommes plus.

* * *

D'où viennent les lois qui gouvernent les mondes? Mais d'où viennent les mondes? Quand vous saurez ceci, vous saurez cela, et quand vous le saurez, vous ne serez plus.

* * *

Dans tous les mondes, tout se fait avec un ordre, une mesure inflexibles, infaillibles. De l'infiniment petit à l'infiniment grand, parmi les tourbillons du plus épouvantable désordre apparent, les causes et les effets sont dosés, pesés, équilibrés avec une rigueur, une précision, une minutie dont nos laboratoires les plus scrupuleux ne peuvent nous donner qu'une grossière image. Une seule erreur, sur un seul point, ferait que les mondes ne

seraient plus ce qu'ils sont, et de proche en proche, tomberaient dans un chaos qui serait un autre univers soumis à d'autres lois.

Mais une erreur est-elle concevable ? Il ne pourrait s'agir que d'une erreur dans le dosage ou le mélange de certaines causes ou de certains éléments qui, à l'instant même, redresseraient leurs atomes et reprendraient leur équilibre sous d'autres formes, mais sous les mêmes lois.

Sous peine de ne plus exister, il est impossible aux mondes de violer ces lois, comme il leur est également impossible de n'exister plus.

Car toutes les hypothèses sont acceptables, hormis celle de l'inexistence.

Ces lois sont-elles les meilleures possibles ?
Pouvons-nous en imaginer de plus parfaites ?
Comment le ferions-nous puisque nous ne connaissons pas celles que nous jugeons ?
Si nous constatons un petit nombre de leurs effets, nous n'aurons probablement jamais la moindre idée de leur origine, de leur but, de leur raison d'être.

*
*
*

L'univers est abstrait, sans visage et sans forme. Dieu est concret, anthropomorphe et la grande victime de l'imagination des hommes.

* * *

Bien qu'élevé par les jésuites, j'ai l'impression que je n'eus jamais qu'une foi précaire et provisoire, mais j'avais fini par croire qu'il fallait croire et que je croyais.

C'est, à l'autre bout, le cas des convertis de la dernière heure, qui croient enfin par lassitude, parce qu'il est bien fatigant de ne pas croire.

* * *

Tous les morts ne sont pas dans les cimetières. Où sont-ils ? Et ceux qui ne sont pas nés, tous les germes perdus dans les songes et la nuit, ne sont-ils pas des morts, et des morts si nombreux qu'ils peupleraient des mondes ?

« Or Dieu n'est pas le Dieu des morts, mais des vivants, car tous sont vivants devant lui. » (Luc, XX, 38.)

* * *

Disons-nous que le Dieu que nous trouverons un jour, à notre insu, règne déjà sur nous et dirige nos pas.

AU BORD DES TOMBES

J'ai vu tomber autour de moi la plupart de ceux que j'ai connus dans mon enfance et dans ma jeunesse. J'ai donc acquis, hélas ! une cruelle expérience de la mort. Je ressens trop sûrement sa présence et vois trop clairement ce qu'elle fait quand elle a choisi sa victime. Elle s'y intéresse, s'y attache, la prend sous son aile et l'entoure d'attentions funèbrement maternelles. On dirait qu'elle craint qu'elle ne lui échappe, bien qu'elle sache que l'homme qui lui échappera n'est pas encore né et ne naîtra probablement jamais. Quel que soit leur âge, ceux qu'elle a marqués ressemblent, déjà ou enfin, à ces « Avertis », encore enfants, à peine adolescents, que je

décrivais, dans le *Trésor des Humbles*, il y a près d'un demi-siècle. « Ils s'entourent d'un nuage au moment qu'ils se sentent blessés et que l'homme est sur le point de les atteindre. Il y a quelques jours, ils semblaient être au milieu de nous, et ce soir, tout d'un coup, ils sont si loin que nous n'osons plus les reconnaître ni les interroger. Ils sont là, presque de l'autre côté de la vie, et l'on sent que c'est l'heure enfin d'affirmer une chose plus grave, plus humaine, plus réelle et plus profonde que l'amitié, la pitié ou l'amour; une chose qui bat de l'aile tout au fond de la gorge, et qu'on ignore, et qu'on n'a jamais dite, et qu'il n'est plus possible de dire, car tant de vies se passent à se taire!... Et le temps presse, et qui de nous n'a attendu ainsi jusqu'au moment où l'on ne pouvait plus lui répondre ? »

*
* *

Autour de celui qu'elle couvre de son ombre, tous, même les étrangers, ont des regards inquiets. Mais lui seul ne se doute ou ne veut se douter de rien. Il lui est impossible de croire que ce qui doit arriver à tout homme lui adviendra demain. Plus l'espace qui le sépare de la fin s'accourcit, plus il lui semble grand.

Il n'en voit plus le terme. Il va, il vient, il sourit, ignorant que ce sourire qui l'encourage est plus navrant que des larmes. Il plante, il bâtit, il déménage, il emménage, il étend ses projets au fond d'un avenir qu'il n'aurait pas osé envisager lorsqu'il était encore au seuil de la jeunesse. Il s'aveugle ainsi jusqu'au bout, s'imaginant qu'en encombrant la route il empêchera la mort de passer. Même au soleil, il est dans l'ombre de sa tombe.

Il y en a qui s'abandonnent au désespoir silencieux. Ils se cachent. On ne les voit plus, on ne les entend plus. Il y en a qui se révoltent avec fureur. Ils ne résistent pas plus longtemps que les autres. Il y en a qui ne savent rien, qui ne soupçonnent rien, qui n'y croient pas jusqu'à leur dernier souffle. Ce sont les plus heureux. Et ces drames se déroulent, sous nos yeux, dans ce qu'on ne voit pas, et déjà sur un autre plan que la vie.

Ce qu'on voudrait leur dire, ce qu'on ne dit jamais, ce qu'on ne peut pas dire, c'est qu'on est avec eux dans la mort, qu'on les accompagne où ils vont, qu'il n'y a qu'une différence apparente entre eux et ceux qui les regardent du haut de leur santé précaire, qu'on leur donne rendez-vous de l'autre côté du tombeau où

nous ne savons pas ce qui attend les meilleurs et les pires d'entre nous.

* * *

Mais après le passage, que restera-t-il de nous ? Serons-nous encore quelque chose qu'on puisse punir ou récompenser ? Le corps ne sera-t-il pas suffisamment puni d'avoir vécu, par ce qu'il deviendra dans la tombe ? Et le reste, si reste il y a, ne pourra plus souffrir, car sur cette terre nous n'avons jamais souffert que dans le corps, par le corps ou à cause du corps. On ne saurait torturer un esprit qui n'est plus dans la chair.

Si vous dites à ceux qui s'en vont, que rien ne les attend, ils ne vous croiront point. Ils aimeraient mieux être attendus par tous les démons de l'enfer que par ce qu'ils appellent rien ou personne ; comme si rien ou personne pouvait être autre chose que le dieu dans lequel ils vont à la fin s'immerger.

* * *

Seigneur, j'ai fait ce que j'ai pu !... Est-ce ma faute si vous ne m'avez pas parlé plus clairement ? Je n'ai cherché qu'à vous comprendre.

DOUTES DE PASCAL

« Croyez donc, dit Pascal. Si vous ne croyez pas, que perdez-vous en croyant ? » Assurément fort peu de chose ; mais si je ne peux croire sincèrement, si peu que je perde, j'aime mieux ne pas me mentir à moi-même ou tromper les autres.

* * *

Du reste, Pascal ne croyait pas. Relisez à ce propos, dans les *Pensées*, le numéro 229 de l'édition Brunschvicg.

« Voilà ce que je vois et ce qui me trouble. Je regarde de toutes parts, et je ne vois partout qu'obscurité. La nature ne m'offre rien qui ne soit matière de doute et d'inquiétude. Si je n'y

voyais rien qui marquât une divinité, je me déterminerais à la négative. Si je voyais partout les marques d'un Créateur, je reposerais en paix dans la foi. Mais, voyant trop pour nier, et trop peu pour m'assurer, je suis en un état à plaindre, et où j'ai souhaité cent fois que, si un Dieu la soutient, elle le marquât sans équivoque; et que, si les marques qu'elle en donne sont trompeuses, elle les supprimât tout à fait; qu'elle dît tout ou rien, afin que je visse quel parti je dois suivre. Au lieu qu'en l'état où je suis, ignorant ce que je suis et ce que je dois faire, je ne connais ni ma condition ni mon devoir. Mon cœur tend tout entier à connaître où est le vrai bien, pour le suivre. Rien ne me serait trop cher pour l'éternité.

« Je porte envie à ceux que je vois dans la foi vivre avec tant de négligence, et qui usent si mal d'un don duquel il me semble que je ferais un usage si différent. »

Ce don, il ne l'avait donc point ? Les croyants d'aujourd'hui oseraient-ils penser ce qu'il dit; et les incrédules diraient-ils autre chose ?

Je sais bien que certains commentateurs soutiennent que Pascal met ces propos dans la bouche d'un « libertin ». Le contexte ne l'indique point; ce n'est qu'une hypothèse plus

ou moins défendable; et pour si bien dire ce qu'il dit, Pascal devait le penser.

Voilà comment croyait le plus grand, le plus génial défenseur des croyants. Si c'est là ce qu'ils appellent croire, leur Dieu pourrait-il justement punir ceux qui ne croient pas ?

Et si, comme ils disent, c'est une question de grâce, l'injustice commence et nous ne sommes plus responsables.

Ils font état du cas récent du grand biologiste Charles Nicolle. Au terme d'une longue et magnifique vie incroyante, ayant constaté que « la dernière démarche de la raison, comme le dit Pascal, est de connaître qu'il y a une infinité de choses qui la surpassent », il contraignit cette raison à admettre ce qu'elle n'avait jamais accepté. C'est ce qu'on pourrait appeler la lassitude, la capitulation ou le désespoir de l'intelligence. C'est un somnifère, mais ce n'est pas un argument.

Du reste il ne faut ni blâmer ni railler ceux qui prennent le somnifère. Nous le prendrons peut-être aussi. L'exemple peut maintenir ceux qu'il impressionne, dans une foi plus humaine et plus salutaire qu'un athéisme stupide qui bassement nie tout sans avoir rien examiné.

* *

Croyez-vous que Dieu ait besoin de parler pour se faire entendre ? qu'il écoute nos justifications et qu'il nous juge dans notre langue ?

Ne l'imaginons pas, ne le jugeons pas d'après ce que nous sommes.

* *

Si j'avais vécu neuf cent cinquante ans comme Noé, j'aurais été témoin de tout ce qui s'est passé depuis l'an Mille. Est-il probable que j'eusse appris ce que je ne sais pas aujourd'hui ? J'ai vécu plus longtemps que le patriarche, puisque je remonte aux origines des mondes et ne sais pas encore ce qu'ils sont, car mes ancêtres ne m'ont rien appris.

* *

Pourquoi la nature, chez tous les animaux, sans en excepter l'homme, se complaît-elle dans la crasse, l'excrément et la pourriture ? Est-ce une indication inquiétante ou une maliaçon ?

* *

Si nous n'étions pas fous avant que de naître, nous ne sortirions pas du ventre de notre mère.

* * *

Il est absurde de craindre les revenants, les larves et les spectres. Les morts n'ont pas besoin de revenir parmi nous, ils y sont déjà. Ils sont tous en nous. C'est nous qui sommes les seuls et véritables fantômes. Nos morts ne peuvent pas créer de phantasmes plus redoutables que nous. C'est sur nous et par nous qu'ils se vengent ou qu'ils récompensent.

* * *

Est-ce nous qui, en naissant ou bien avant notre naissance, avons choisi, dans l'innombrable foule de l'infini, les atomes ancestraux qui nous composeront ? Si ce n'est nous, qui est-ce ; et d'après quelles lois ou quelles coutumes, furent-ils choisis ? Est-ce le hasard ou la justice ? Mais avons-nous le droit de choisir ?

* * *

La vie universelle ne peut être infinie que parce qu'elle n'a pas de but.

* * *

Ce que captent nos appareils radiophoniques, à côté de ce qu'ils ne captent pas, sons, images, émotions, pensées, événements, bruissements des mondes, ordres, transformations, volontés de l'univers, etc., n'est qu'un verre d'eau pris dans la mer. Mais où va ce qui n'est pas capté, que devient-il, où se perd-il ? Rien ne peut se perdre ? A quoi sert ce qui ne se perd point ?

* * *

Nous ne verrons pas Dieu. Nous serons dedans. Il est du reste probable que Dieu ne se voit pas lui-même. Comment verrait-il le tout qu'il est sans en séparer une partie, et comment séparer ce qui remplit tout ? Pour voir il faut un certain recul. Voir, au sens humain du mot, la plus belle faculté de l'homme, n'est qu'une infirmité de son intelligence. Voir, pour nous, c'est regarder ce qui est hors de nous. Voir, pour Dieu, c'est regarder tout en dedans de soi.

Grâce à nos microscopes et à nos télescopes, nous commençons à voir l'invisible ; mais c'est uniquement un invisible matériel. Un instru-

ment, un appareil spirituel nous permettra-t-il de découvrir l'univers immatériel, les forces et les formes incorporelles qui assurément nous environnent ? A quand le microscope qui découvrira les pensées, même celles qui ne sont pas encore écloses ? Mais la pensée, même inclose, n'est-elle pas déjà incrustée de matière ?

* * *

La révélation de l'univers ? Nous l'attendons encore. Nous n'avons pas encore eu son Messie. A-t-il eu, aura-t-il des précurseurs ? Mais a-t-il à révéler autre chose que son existence ? Son grand secret n'est-il pas dans cette existence même ?

* * *

Une absence de notre père, un malaise, une imprudence de notre mère, et nous ne naissons point. Un autre aurait pris notre place et nous n'aurions jamais existé, c'est-à-dire que nous n'aurions point paru sur cette terre. Pourtant, nous étions déjà. Quelle différence entre les deux vies ? Comment voulez-vous que l'homme y comprenne quelque chose ?

*
* *

Dieu est souverainement bon, dit notre religion. Mais il a créé le monde qui est mauvais. Comment ? Pourquoi ? Voilà ce que rien n'expliquera, ce qu'aucune intelligence humaine ne comprendra jamais.

*
* *

Quittons l'enfantine illusion qui nous fait croire que dans l'instant que nous serons morts, nous saurons tout. Quand nous sortons du sommeil, nous nous frottons les yeux et ne retrouvons pas immédiatement notre conscience. Qui sait si les morts du déluge ont déjà repris leurs esprits ?

Quand nous sortirons du sommeil de la vie, combien de siècles nous faudra-t-il pour sortir du sommeil de la mort ? Nous oublions trop aisément qu'après la mort, qu'après le corps, le temps n'existe plus. Notre corps n'est que la mesure de ce qui n'existe pas.

Si nous vivons encore après notre mort, pourquoi cette survie serait-elle éternelle ; et pourquoi n'y aurait-il pas une autre mort pour nous en délivrer ? La mort ou les morts ne sont peut-être que des étapes de la vie.

* * *

A moins de n'être plus, qui de nous pourrait supporter l'éternité ? Il est vrai que nous ne savons pas ce qu'elle est.

Par quelles images vous représentez-vous l'éternité ? Et si vous ne pouvez vous la représenter, est-ce à dire qu'elle n'existe point ? Ce serait une erreur capitale, car elle seule existe. Elle est l'univers même. Sans elle rien ne serait ; et si elle n'était plus, il n'y aurait plus rien.

* * *

On pourrait du reste poser la même question au sujet de l'espace : à l'aide de quelles images vous en donnez-vous une idée ? Voilà, comme l'infini qui les contient tous deux, les fondements de l'univers qui se dérobent à toute prise humaine.

* * *

Rien ne finit, puisque tout recommence après avoir semblé finir.

* * *

Même au milieu du plus grand bonheur,

l'homme attend autre chose. Le malheur vient; et il accueille en grommelant, mais presque avec soulagement, la sinistre diversion; libéré du bonheur il n'a plus rien à craindre.

* *

Rien ne nous dit que la vie, notre vie telle que nous la concevons puisque nous ne pouvons en imaginer d'autre, puisse être éternelle; mais que toute vie le soit, c'est inévitable, sinon tout aboutirait à la mort qui est impossible, étant le non-être.

* *

Nous ne sommes que les songes, les projets, les désirs de nos morts. Tout ce qu'ils attendaient, tout ce qu'ils rêvaient, tout ce qu'ils espéraient, tout ce qu'ils voulaient quand nous étions encore en eux, ils nous forcent aujourd'hui de le réaliser. Ils veulent qu'ils prennent corps comme nous avons pris corps.

Supprimez tout ce qu'ils font en nous, nous ne ferons plus rien.

* *

Par delà ce qu'on peut dire, ce qu'on peut

penser, ce qu'on peut imaginer, ce qu'on peut concevoir, commence la vérité et la vie à quoi il faut nous préparer.

Nous préparer, comment ? Si nous le savions, nous n'aurions plus rien à apprendre.

* * *

Est-ce un malheur si grand que de voir notre personnalité disparaître pour se mêler à plus haut, à plus grand, à meilleur que nous ? Parce que nous ne pouvons pas encore imaginer ce que c'est, est-ce une raison pour nier que ce soit possible ou pour le redouter ?

Ne serait-ce pas un soulagement et une délivrance que de ne plus retrouver notre moi ?

Ne finirions-nous pas par trouver ce que Swinburne appelle : « La conscience de l'impersonnalité » ?

* * *

Est-ce la vie ou la mort qui est un mensonge ? Il n'est pas possible qu'elles mentent toutes deux.

* * *

Les morts que j'ai aimés se sont tellement

embellis dans les souvenirs qu'ils m'ont laissés, que je ne désire plus les revoir. Je ne les reconnaîtrais plus. C'est parce que je les connais mieux et plus profondément qu'autrefois. Ils sont devenus immortels.

* * *

Le principal obstacle à acquérir ce que nous ne savons pas, c'est que nous croyons déjà savoir quelque chose.

* * *

La mort même mourra quand nous l'aurons dépassée.

* * *

Nous passons des bras de la naissance dans les bras de la mort. Dans les uns nous ne savons plus; dans les autres nous ne savons pas encore.

* * *

La mort est le fruit du temps.

« *Peace, rest and sleep are all we know of death.* » Paix, repos et sommeil, c'est tout ce que nous savons de la mort, dit Swinburne.

*
* *

Si Dieu n'était pas l'Univers, que serait-il ?

*
* *

Plus nous avons vécu dans l'esprit, par l'esprit, plus nous avons de chances de survivre. L'homme meurt, mais la vie ne meurt point.

*
* *

Quand la mort nous laissera sur l'autre rive, tout ce que nous aurons acquis durant notre existence tiendra dans un mouchoir, comme le bagage d'un mendiant.

*
* *

Au fond de tous nos actes il y a je ne sais quelle hâte fébrile, comme si nous étions pressés d'en finir ou d'en avoir fini; pour aller où ?

*
* *

Peut-être saurons-nous un jour ce qu'est la lumière en soi; cette lumière qui pour nous, tant que nous sommes sous le voile de la chair, n'est qu'une manifestation matérielle. Ce

n'est pas la lumière, c'est nous qui sommes de la matière qui ne peut voir que la matière. Elle n'existe pas telle que nous la voyons. Elle pourrait être un goût, un son, une odeur. Ce sont nos yeux qui la font.

* * *

Le jour où les hommes auront acquis la certitude que leur vie n'est pas inutile, ils connaîtront enfin la paix et le bonheur. En attendant, qu'ils se rassurent en se disant que l'univers est également inutile, qu'il n'a, qu'il ne saurait avoir de but, qu'il ne peut aller nulle part, étant partout, qu'il est déjà où il sera et ce qu'il sera et ne peut devenir autre chose sans cesser d'être tout.

Etre utile, à qui ? A quoi ? Que serait-ce ?

Tout finalisme n'est qu'une maladie d'enfance de notre cerveau qui ne s'est pas encore solidifié. Il ne s'explique que parce que nous ne nous sommes pas encore rendu compte de ce qu'est, de ce que doit être l'univers.

* * *

Chercher Dieu, c'est se chercher sur les hauteurs.

POLITIQUE

A peu près tous les peuples furent et sont encore menés par des intelligences de second ordre. Je ne parle pas des rois ou des dictateurs toujours supérieurs aux parlements. Les esprits plus clairvoyants s'efforcent de réagir et s'évertuent à crier dans le désert, mais, accablés sous le nombre, subissent avec les autres les malheurs qu'ils ont prévus et prédits. Il en fut, il en est et probablement en sera toujours ainsi.

Ne dites pas que l'instinct d'un peuple ne se trompe pas. Il se trompe toujours parce qu'on le trompe toujours. Il ne va, naturellement, qu'à ce qui le trompe. Cet instinct n'est fait que d'ignorance et non point, comme celui des

bêtes, de l'intelligence de la nature qui agit à la place de l'animal et s'égare rarement.

* * *

Pensons à ce qui peut arriver à n'importe qui durant les jours ou les années de guerre et de folie qui se préparent. On vous arrête. Vous comparez devant un tribunal révolutionnaire ou ennemi. Vous savez d'avance que vous êtes condamné à mort. Cette conjoncture, qui ne peut se présenter qu'une fois dans une vie, vous révélera-t-elle quelque chose ? Vous ouvrira-t-elle complètement les yeux ? Soulèvera-t-elle dans votre conscience une lame de fond qui montera plus haut qu'aucune autre ? L'épreuve vaudra-t-elle le prix que vous la paierez ?

On n'a pas constaté qu'au cours de révolutions ou de guerres analogues, se soient produites des révélations, des illuminations extraordinaires. L'humanité n'en a tiré aucun profit notable. Est-ce la peine d'affronter de pareils moments s'ils ne nous apprennent rien ?

* * *

Rien de plus facile, ils le savent, que de

faire croire à la masse qu'elle hait ce qu'elle adore ou qu'elle adore ce qu'elle hait. C'est une question de mots et de véhémence qu'un imbécile effronté fera naître quand il aura l'ignorante audace indispensable aux tribuns. La stupidité prend le masque carnavalesque de la fatalité; et les foules, hurlant de joie, pour vaincre la mort, se ruent aux abattoirs.

* * *

Il faut les combattre par acquit de conscience et pour être sûr d'avoir fait son devoir. Mais l'histoire nous apprend que les avertissements ne servent de rien et que c'est toujours par leur stupidité qu'elles périssent.

* * *

Imaginez une constitution politique idéale. Les meilleurs, les plus intelligents, auraient dix, vingt, trente ou cent voix au lieu d'une. Ce serait ce qu'en certains pays on appelle le vote plural. Les génies (mais qui les désignerait ?) en auraient mille. Tâchez de réunir, anachroniquement, dans le même bureau électoral, Shakespeare, Pascal, Spinoza et Newton.

Shakespeare votera contre le candidat de Pascal, trop croyant, Pascal contre celui de Shakespeare, trop incrédule; et Newton contre les deux qui ne lui semblent pas sérieux. Quant à Spinoza, il restera à la maison.

* *

Celui qui verrait les âmes comme les voyait le Christ, choisirait-il, aimerait-il les hommes ou les femmes qu'il choisit et aime aujourd'hui ?

* *

Les apôtres, les disciples du Christ ne semblent pas pressentir ou reconnaître qu'il est Dieu. Quoi d'étonnant ? Pressentons-nous, connaissons-nous le Dieu qui est en nous ? Sa mère même n'était pas rassurée. Pourquoi Dieu sous une forme humaine ne serait-il point pareil à nous ?

* *

Les deux disciples qu'il aborda sur le chemin d'Emmaüs ne savaient pas qui les interpellait, parce que, dit l'Évangile : « leurs yeux étaient retenus afin qu'ils ne pussent le reconnaître ». (*Oculi tenebantur.*) (Luc, XXIV, 16.) Qui donc retient nos yeux ?

* * *

L'importance, la honte du péché, ne sont-elles pas exagérées ? Quels péchés commettent la plupart des hommes ? Ils ne sont pas très propres, c'est entendu, mais enfin, est-ce bien sérieux, et quel Dieu ne sourirait point ? Même le sodomite ou l'onaniste, les moins reluisants des coupables, méritent-ils les flammes éternelles ? Passe encore pour l'assassin, le parricide, le tortionnaire, le bourreau d'enfants, mais presque tous les autres ? La mort qui les attend, puisqu'ils sont hommes, ne suffit-elle pas à payer leur rançon ? Que le mal fait en cette vie soit puni en cette vie, rien de plus juste et la mort punit tout. Mais pourquoi engager l'éternité à propos de jeux puérils ?

* * *

Est-il décourageant de constater que nous ne savons à peu près rien et que nous ne saurons jamais tout ?

Si nous savions tout, l'univers serait à notre taille et comment pourrions-nous y vivre éternellement ? Réjouissons-nous de notre ignorance, c'est la porte ouverte, et la preuve que nous vivons en Dieu.

Le jour où nous découvrirons le grand secret, nous serons pulvérisés dans l'explosion et l'on ne retrouvera plus trace de ce que nous croyions avoir été.

* * *

L'univers est et sera toujours, nous ne saurons jamais pourquoi. Le sait-il lui-même ? Il n'y a pas de raison pour qu'il existe. Il ne peut rien savoir hormis qu'il est. S'il apprenait pourquoi, il ne serait plus, parce qu'il y aurait à son existence une raison qui ne se trouverait pas en lui.

S'il pouvait disparaître, rien ne le remplacerait, car ce qui le remplacerait serait encore et toujours lui.

Il s'agit, avant tout, d'apprendre à se figurer l'impossibilité du néant.

* * *

L'univers existant depuis toujours et étant infini dans l'espace et le temps, il est inévitable que des milliers de mondes peuplés de créatures analogues ou supérieures à ce que nous sommes ont dû s'y former. Leurs corps décomposés ont rendu leurs atomes à l'espace ; mais,

puisqu'il ne peut se perdre, que sont devenus leurs esprits ? Où se sont-ils amassés, que font-ils, à quoi ont-ils servi, à quoi servent-ils et pourquoi n'en savons-nous rien ? Ne sont-ils que des atomes égarés comme les autres ?

* * *

« La nuit ne peut frapper que les fils de la nuit », dit je ne sais plus qui.

* * *

Nous vivons dans le souvenir des autres, et les autres ne vivent que dans notre souvenir ; c'est-à-dire qu'une grande partie de l'existence se passe parmi des fantômes.

Quand nous les rencontrons au bout de quelques années, nous ne reconnaissons, ils ne reconnaissent que ce qui n'est plus. Ils sont déjà semblables aux morts, mais peuvent encore nous décevoir.

* * *

Fussions-nous mille fois plus grands, plus forts, plus beaux, plus intelligents qu'aujourd'hui, nous ne pourrions supporter un bonheur

éternellement immobile. Il nous faut autre chose, qui est probablement la vie dans le dieu que nous cherchons en vain.

* * *

De même, fussions-nous mille fois plus intelligents, etc., aurions-nous quelque chance de trouver le mot de l'énigme ? Ce n'est pas certain, pour la raison qu'il n'y a peut-être pas d'énigme. L'énigme n'est qu'une illusion humaine. *Ce qui est* ne cache rien ; mais nous ne voyons pas *ce qui est*. Notre ignorance crée le secret ; et quelque ampleur, quelque force que prenne notre intelligence, nous ignorerons toujours quelque chose ; à moins de devenir infinis ; mais peut-on devenir ce qu'on n'est pas d'emblée ?

* * *

Le *Deus absconditus* d'Isaïe et de Pascal ne serait-il pas le nôtre s'il était demeuré caché ? Mais Dieu peut-il se révéler et se faire comprendre sans cesser d'être Dieu ?

* * *

Si la mort n'existait point, si quelque autre

fin était imaginable, la plupart des hommes supporteraient-ils la vie ?

* * *

Transportons-nous par la pensée dans une étoile ou dans une des planètes de notre système solaire, et supposons que nous y trouvions des mégalocéphales plus évolués que nous. Que répondrons-nous s'ils nous interrogent sur notre Dieu, sur ce que nous savons au sujet de l'univers, de la vie, de la mort ? Nous serons fort gênés de n'avoir à leur offrir que des fables dont la puérilité nous consternerait, des hypothèses qui se contredisent et ne tiennent pas debout et finalement un aveu d'ignorance totale, foncière et sans issue.

En revanche, nous serons très fiers de leur montrer nos petites et nos grandes inventions mécaniques, qui vont de la cuiller à pot à la fourchette, au couteau, et de la roue à la brouette, à la locomotive, au paquebot, aux W. C., au moteur à explosions, à la dynamo, au télégraphe, au téléphone, au phonographe, à la photographie, à la T. S. F., à la mathématique, etc., etc. « Qu'est-ce que tout ceci, nous diront-ils ; à quoi bon ? Nos cloportes même n'en vou-

draient plus. Depuis combien de temps vivez-vous ? — Nos souvenirs historiques remontent à sept ou huit mille ans. — Et c'est tout ce que vous avez appris, tout ce que vous avez trouvé ? » Haussant les épaules, ils diront entre eux : « Croyez-vous qu'ils puissent comprendre quelque chose ? »

* * *

Ce que nous appelons les règles, les lois de la nature, ne sont que des habitudes que nous constatons et classons. C'est tout ce que nous savons d'elle. Nous ne voyons que le dehors et ignorons le dedans ; or c'est dedans que tout se passe.

* * *

Autrefois, sur dix navires qui sortaient du port pour faire le tour du monde, trois ou quatre n'y revenaient pas. Aujourd'hui, tous y rentrent. Ce qu'on appelait leur destin, ce qui semblait alors le destin par excellence, le destin des destins, n'est plus le même, n'a plus la même force, manifestant ainsi que près de la moitié de sa puissance et de son secret ne se trouvait qu'en l'homme. Qui sait si l'autre moitié ne s'y cache pas aussi ?

*
* *

Dans l'éternité nous ne sentirons plus l'écoulement du temps. Comment en jouirons-nous, comment nous sentirons-nous vivre ? L'écoulement des heures et des années n'est-il pas le grand bonheur comme le grand malheur, la principale jouissance comme la peine la plus constante de notre vie ?

*
* *

Les événements d'une existence sont à peu près pareils pour tous les hommes. Ce qui diffère, c'est leur mise en valeur et surtout leur interprétation... C'est pourquoi ils nous ressemblent comme notre reflet dans des milliers de miroirs.

*
* *

« Pour aller à la foi, dit Pascal, suivez la manière par où ont commencé ceux qui la possèdent : c'est en faisant tout comme s'ils croyaient, en prenant de l'eau bénite, en faisant dire des messes, etc. Naturellement même cela vous fera croire et vous abêtira. Mais c'est ce que je crains. — Et pourquoi ? Qu'avez-vous à perdre ? »

N'est-ce pas le grand péché contre l'esprit, celui qui ne sera pas pardonné ?

* * *

La vie et la mort sont mêlées dans le corps de l'homme comme le vin et l'eau. Mais il y a toujours plus de mort que de vie.

* * *

« Ce que fait Dieu, dit Swinburne, il le fait jusqu'au bout. » Et c'est ce que nous ne pouvons pas comprendre.

* * *

Le grand néant serait l'inexistence de l'univers. Mais, avant d'être possible, il serait déjà l'univers.

* * *

Puisqu'Il sut créer les anges, pourquoi créa-t-il les hommes ?

* * *

Le bien ou le mal que font les hommes, c'est toujours leur Dieu qui le veut et qui le fait.

*
* *

N'attendons pas un second Messie. Dieu ne reviendra pas sur terre. Il y est déjà, il y fut, il y sera toujours, il ne l'a jamais quittée.

*
* *

Il faut tout pardonner aux morts, et leur demander pardon de leur survivre.

LE SURNATUREL

Le surnaturel est « ce qui est au-dessus de la nature, au-dessus des forces de la nature », disent les dictionnaires. Mais, comme nous ne connaissons pas la nature ni ses forces, ce que nous appelons le surnaturel n'est que le naturel arbitrairement différencié par notre ignorance. Il est le naturel encore inexpliqué. En soi il n'existe point et ne devrait pas plus nous effrayer qu'une manifestation de la nature que nous croyons connaître parce que nous la constatons fréquemment. Le tonnerre, par exemple, paraîtrait le plus épouvantable des événements surnaturels s'il ne retentissait qu'une fois tous les mille ans, et si nous n'étions pas convaincus, à tort ou à raison, que nous savons comment il se forme. Le revenant

répandrait une panique sans nom, parce qu'on n'en voit jamais, mais n'éveillerait plus l'attention s'il revenait régulièrement les jeudis et les dimanches.

Le surnaturel n'est pas plus redoutable que le naturel, et jusqu'ici on n'a rien constaté qui justifie l'épouvante que sème le mot mal compris. Un spectre authentique et irrécusable entrerait dans ma chambre, je le craindrais beaucoup moins qu'un cambrioleur armé d'un browning. Je me dirais simplement qu'il s'agit d'un phénomène qu'on n'a pas encore scientifiquement reconnu et classé, et qu'il faut étudier de plus près. Quel mal pourrait-il me faire ? Viendrait-il, comme on le croit communément, m'annoncer ma mort prochaine ? Ce ne serait pas une surprise ; depuis des années, tout m'en avertit. S'il ne m'adressait pas la parole, je l'interpellerais : « Qui êtes-vous ? Que voulez-vous ? » S'il s'obstinait à ne pas répondre, il perdrait tout intérêt et je ne m'en occuperais plus. Et s'il répondait, que dirait-il ? Naguère il eût fait allusion à l'enfer, au purgatoire, au remords, à un trésor caché, à une injustice à réparer, à une sépulture négligée, etc. ; mais aujourd'hui il n'aurait aucun sujet de conversation.

Remarquons en effet que, même dans les discutables communications avec les morts, aussi bien dans les pays ou les milieux incrédules que dans ceux où la foi est encore vivace, il n'est plus jamais question de damnés, de démons, de flammes infernales. Le surnaturel a définitivement renoncé aux squelettes, aux hurlements, aux bruits de chaînes, aux supplices médiévaux et romantiques. Il est à présent presque inoffensif, bon enfant, cancanier, assez bourgeois, un peu loufoque, et prolonge simplement dans la brume qui enveloppe les tombeaux, la petite existence de ceux qu'on ne voit plus. Le dogme des peines éternelles, en régression, n'ose plus se montrer, est à peu près mort et se cache parmi les ossements des cimetières où il cherchait sa vie.

*
* *
*

Nous avons tous connu des prophètes négatifs, des prophètes à rebours. Ils prédisent n'importe quoi, et c'est toujours le contraire qui arrive. Les plus doués ne se trompent jamais. C'est Isaïe, Tirisias ou Cassandre, la tête en bas et les pieds en l'air. Ils voient l'avenir à l'envers, ou en creux, mais le voient,

comme le voient, à l'endroit ou en relief, d'authentiques devins. Pour on ne sait quelles raisons, ils sont moins rares que ceux-ci. Il faut les écouter. Il n'y a qu'à prendre le contre-pied de leurs prophéties. Sagement interprétés, quand on a constaté leurs dons incontestables, ils peuvent rendre autant de services qu'un prophète positif et sont moins onéreux.

*
* *
*

« *Tunc autem cognoscam sicut et cognitus sum.* » Je connaîtrai Dieu comme je suis moi-même connu de lui, dit saint Paul, au chapitre XIII de la première Épître aux Corinthiens.

N'est-ce pas dire que nous serons Dieu en sachant que nous le sommes, comme nous le sommes déjà sans nous en douter ? Absorbés en Dieu, nous rentrerons dans la vie universelle, dont notre état d'homme semblait, temporairement, nous séparer.

LES ANGES

Un autre texte de cette même épître (VI, 3) est assez curieux : « *Nescitis quoniam angelos judicabimus ?* » Ne savez-vous pas que nous serons les juges des anges mêmes ?

Pour le croyant, l'ange est une vérité imposée; pour l'incrédule, c'est une hypothèse acceptable. De purs esprits peuvent parfaitement exister, bien que nous ne nous en fassions pas facilement une idée. Mais devenus nous-mêmes de purs esprits après notre mort, à condition d'avoir été des saints, nous aurions le droit de juger les anges ? Ils nous seraient donc inférieurs et nous serions plus près de Dieu ?

Rien n'est plus mystérieux que ces anges qui

passent dans l'*Ancien* et dans le *Nouveau Testament*. Rappelez-vous les deux anges de Sodome frappant d'aveuglement les sodomites qui, affolés par leur beauté, voulaient forcer la maison de Lot, où ils s'étaient réfugiés, l'ange qui arrête le bras d'Abraham dans l'instant qu'il va immoler Isaac, celui qui lutte avec Jacob, l'ange de Tobie, l'ange de Galgala, « au lieu des pleurans », celui de l'Annonciation, etc.

Ils revêtent un corps humain pour être vus des hommes, parce que nos yeux ne sont pas faits pour voir autre chose, mais cela prouve-t-il que l'autre chose n'existe pas ? Ils descendent sur terre à certains moments de l'histoire sacrée ; mais comment se fait-il qu'hormis l'ange de l'agonie au Jardin des oliviers, ils semblent abandonner la croix et ne reparassent qu'après la mort de leur Dieu ?

Ils sont, paraît-il, innombrables. Daniel en vit un million qui exécutaient les ordres du Seigneur, et mille millions qui demeuraient en sa présence. (Daniel, VII, 10.)

Nous en connaissons quelques-uns, notamment Gabriel qui veut dire « Force du bien » ; Raphaël ou « guérison de Dieu » et Michel ou « Qui est comme Dieu ? »

Les Séraphins, au dire de Bossuet, sont les plus sublimes. Ils ont six ailes : deux qui voilent la face divine, deux qui couvrent l'éclat des pieds divins et les deux dernières qui, selon Bossuet, servent à « voltiger ».

Nous ne sommes qu'un peu au-dessous des anges, dit le Psalmiste. (VIII, 5.) C'est pourquoi ils nous intéressent. Peut-être sont-ils déjà ce que nous devenons, ce que nous serons quand nous serons morts. Peut-être, comme l'insinue Bossuet, prendrons-nous la place de ceux qui furent chassés du ciel.

Car il y eut une révolte dans les cieux, et, comme le dit Job, Dieu a trouvé de la dépravation même dans ses anges. (Job, IV, 18.) Mais, sorti directement des mains de Dieu, qui donc pouvait avoir mis en eux cette dépravation ?

Comment un pur esprit peut-il se révolter contre celui qui le créa ? Comment Dieu peut-il le punir sans se punir soi-même ? Un pur esprit, n'étant plus limité par la chair, n'est-il pas absolu et n'est-il pas divin ? En le créant, Dieu commit-il une erreur plus grande qu'en créant l'homme ?

* * *

Quoi qu'il en soit, le grand Bossuet trans-

porte hardiment dans les cieux les terribles problèmes du libre arbitre. « Ils sont, dit-il, tombés par leur libre arbitre. Et quand on demandera : « Pourquoi Satan s'est-il soulevé contre Dieu ? » la réponse est prête : « C'est parce qu'il l'a voulu. Car il n'avait pas comme nous à combattre une mauvaise concupiscence qui l'entraînât au mal comme par force : ainsi sa volonté était parfaitement libre, et sa désertion est le pur ouvrage de son libre arbitre. Et les saints anges, comment ont-ils persévéré dans le bien ? Par leur libre arbitre sans doute, et parce qu'ils l'ont voulu. Car, n'ayant pas cette maladie de la concupiscence, ni cette inclination indélébile vers le mal dont nous sommes tyrannisés, ils n'avaient pas besoin de la prévention de cet attrait indélébile qui nous incline vers le bien, et qui est, dans les hommes enclins à mal faire, le secours médicinal du Sauveur. Au contraire, dans un parfait équilibre, la volonté des saints anges donnait seule, pour ainsi parler, le coup de l'élection, et leur choix que la grâce aidait, mais qu'elle ne déterminait pas, sortait comme de lui-même par sa propre et seule détermination. Il est ainsi, mon Dieu, et il me semble que vous me faites voir cette liberté dans la

notion que vous me donnez du libre arbitre lorsqu'il est parfaitement sain. »

« Il était tel dans tous les anges; mais cependant ce bon usage de leur libre arbitre, qui est un grand bien, et en attire un plus grand encore, qui est la félicité éternelle, peut-il ne pas venir de Dieu? Je ne le puis croire, et je crois, si j'ose le dire, faire plaisir aux saints anges, en reconnaissant que celui qui leur a donné l'être comme à nous, la vie comme à nous, la première grâce comme à nous, la liberté comme à nous, par une action particulière de sa puissance et de sa bonté, leur a donné comme à nous encore, par une action de sa bonté particulière, le bon usage du bien, c'est-à-dire le bon usage de leur libre arbitre, qui était un bien, mais ambigu, dont on pouvait bien ou mal user, que Dieu néanmoins leur avait donné : et combien plus leur a-t-il donné le bien dont on ne peut pas mal user, puisque ce bien n'est autre que le bon usage? Tout vient de Dieu, et l'ange, non plus que l'homme, n'a à se glorifier en lui-même par quelque endroit que ce soit; mais toute sa gloire est en Dieu. Il lui a donné la justice commencée, et à plus forte raison la justice persévérante, qui est plus parfaite

comme plus heureuse, puisqu'elle a comme récompense cet immuable affermissement de la volonté dans le bien, qui fait la félicité éternelle. » (*Élévations sur les Mystères*, IV, 3.)

* * *

N'est-il pas curieux de voir l'un des plus vastes esprits du XVII^e siècle se débattre ainsi dans les flots de la théologie ? Il parle de ces mystères comme s'il avait des textes authentiques, des faits incontestables et des anges vivants sous les yeux. Il parle comme parleraient nos savants et nos penseurs parmi leurs certitudes ou leurs incertitudes scientifiques. Ses efforts répondent à leurs efforts dans une autre région, et qui sait si les nôtres nous portent plus près des suprêmes vérités ?

* * *

Somme toute, les anges personnifient et probablement préfigurent les puissances spirituelles qui nous entourent et se mêlent à notre existence, et l'homme qui a perdu la foi peut aussi sincèrement les saluer que celui qui la possède encore. Ils sont les messagers du même *Deus absconditus*.

Sachons-leur gré d'avoir introduit et maintenu, dans l'humanité, l'image et l'idéal d'une beauté, d'une pureté suprêmes. Reflets de Dieu, leur sourire et leur grâce androgynes, leurs ailes chatoyantes, leurs ailes diaprées, leurs ailes trempées dans l'autre monde, ont répandu sur notre terre je ne sais quelle rosée, quelle espérance transparente que n'avait pas connue le paganisme.

Ils sont immortels comme nous, mais le paraissent davantage. Un ange qui nous suivrait des yeux, de notre naissance à notre mort, n'aurait pas le temps de ciller qu'il ne nous verrait plus, que nous ne serions plus.

Si nous étions des anges, que ferions-nous ? Essayons parfois de l'imaginer.

N'y a-t-il pas d'anges sur la terre ? Il semble qu'ils y passent ; mais personne ne les reconnaît, parce qu'on ne voit pas leurs ailes.

Chacun de nous a réellement son ange gardien, c'est-à-dire l'ombre en larmes de ce qu'il n'a pu devenir.

* * *

Si nous savions déjà ce que nous saurons un jour et ce que nous savons déjà en d'autres domaines, il ne nous serait pas plus difficile

de prévoir ce qui nous adviendra dans trois mois ou trente ans, que de prédire, comme le font les astronomes, à une seconde près, une éclipse de soleil ou de lune.

* * *

Pensons, agissons, continuons de vivre parmi les bouleversements, les catastrophes et les menaces, comme si rien ne devait cesser, comme si rien ne devait périr, comme si tout était naturellement éternel.

* * *

Une journée complètement belle et heureuse devrait nous suffire. Elle peut réunir tous les bonheurs, et le reste ne serait que redites et recommencements. Nous l'emporterions avec nous dans l'ombre ou l'éternelle lumière de la mort.

ASTROLOGIE

Afin de la rapprocher des autres sciences, on essaye aujourd'hui de diminuer autant que possible le rôle prépondérant qu'y tenaient des traditions respectables mais sans fondements sérieux, l'imagination, l'interprétation et l'intuition trop souvent incertaines. Parviendra-t-on à consolider les douze maisons lézardées du vieux palais zodiacal ? Il n'est pas encore possible de l'affirmer.

Il est dit fort justement dans l'astrologie nouvelle qu'on n'a pas seulement tel caractère parce qu'on naît sous tel ciel, mais qu'on naît sous tel ciel parce qu'on a déjà tel caractère ébauché dans la gestation, et j'ajouterai, dans tout ce qui précède la conception. C'est

ce que les astrologues appellent l'hérédité ou la prédestination astrale, en d'autres termes, la ressemblance des thèmes astraux ou aspects sidéraux plus ou moins héréditaires, qui se superposent à l'hérédité proprement dite.

Ils affirment encore, non sans raison, que l'avenir est un futur présent et peut devenir un futur passé, c'est-à-dire analogue au futur antérieur de nos grammairiens qui, pataugeant dans l'avenir instable et incertain, ont en outre imaginé le futur actif et le futur passif, le futur prochain, le futur périphrastique, le paulo-post-futur, et s'efforcent de mettre un peu d'ordre dans les mystères du temps qui ne se laissent pas aisément codifier.

* * *

Pourquoi serait-il impossible de découvrir ce futur présent dans les astres ? Il nous semble être partout, puisqu'il se trouve en nous, et l'homme fut toujours poussé à le lire dans les planètes ou dans les étoiles qui sont les signes les plus manifestes et les plus éclatants de l'espace et du temps. De là à s'imaginer qu'elles ne brillent que pour nous, qu'elles ne s'intéressent qu'à nous, qu'elles

sont exclusivement nos témoins, nos conseillers et nos juges, il n'y a qu'un pas que la mégalomanie humaine franchit dès les premiers âges.

Il est excusable qu'on y ait cherché des avis, des encouragements, des explications, notre sort et notre destinée. Il n'est pas prouvé qu'on les y ait trouvés. L'astrologie occultiste ésotérique ou cabalistique n'a rien laissé et, telle qu'on la pratique encore aujourd'hui, n'apporte rien de péremptoire. Ses fondements sont arbitraires et précaires, et elle fut toujours, elle est encore le pays de cocagne des charlatans. Mais il n'est pas dit qu'elle ne cache pas certaines lueurs, certains pressentiments de vérité. « A voir, dit Paul Flambart dans sa judicieuse étude : *L'Astrologie et la Logique*, à voir la façon dont les plus lointaines étoiles ont une influence réelle sur la plaque photographique, il serait téméraire d'affirmer dogmatiquement qu'elles ne peuvent en avoir aucune sur notre organisme qui est sans doute d'une sensibilité bien autrement délicate et complexe. »

L'astrologie modernisée, l'astrologie scientifique, expérimentale ou statistique, essaye de relier plus sérieusement l'homme au reste

de l'univers. Ainsi comprise et pratiquée, elle devient une sorte de graphologie ou de chiromancie céleste.

Sans entrer dans des détails qui nous mèneraient trop loin, elle cherche à établir, sur des données sûres, puisées soit dans l'histoire, soit dans la vie d'aujourd'hui, des centaines, voire des milliers de thèmes de natiuités humaines, de les confronter à la réalité et de changer ainsi une science purement conjecturale en science positive.

Paul Flambart, parmi ces néo-astrologues, a atteint, sur certains points, des résultats curieux. Il constate, par exemple, que dans l'aspect des constellations à la naissance, la fréquence d'un élément astronomique est généralement de 5 0/0, alors que dans les thèmes de natiuités familiales, remontant à plusieurs générations, cette fréquence peut être trois fois supérieure, ce qui permet d'entrevoir une sorte d'hérédité astrale qui, si elle était définitivement établie, jetterait une lueur intéressante sur les énigmes toujours en suspens de la prédestination et de la fatalité. Il n'y a aucune raison pour que ces fréquences anormales soient simplement humaines. Il y aurait donc une hérédité astrale qui confirmerait ce qui

est dit plus haut, à savoir qu'on n'a pas seulement tel caractère parce qu'on naît sous tel ciel, mais qu'on naît sous tel ciel parce qu'on a déjà tel caractère ébauché dans la gestation et même antérieurement à celle-ci. L'horoscope du fils, du petit-fils, de l'arrière-petit-fils serait conditionné par ceux du père, de l'aïeul, du bisaïeul, du trisaïeul, et peut-être ainsi, indéfiniment, dans la nuit des siècles.

Cette hérédité astrale serait-elle plus ou moins fatale que l'hérédité proprement dite ? Il est admis en astrologie que les astres inclinent ou influencent, mais ne commandent pas. Ils aident à constater ce qui se prépare. Ils marquent les points faibles, ils avertissent, signalent et conseillent. Ils ne savent pas, ne voient pas l'avenir comme le sait et le voit le destin. Le destin ou l'éternel présent est plus loin, on ne sait où. Il se peut qu'en le cherchant, on trouve sa trace au fond de nous où il ne serait que le reflet ou l'ombre portée de ce qui est fixé plus haut.

*
* *
*

Ce qui montre que l'hérédité astrale n'est pas nécessairement fatale, c'est, par exemple,

le cas des deux sœurs hindoues, Radica et Dodica. On les sépare chirurgicalement. L'une meurt, l'autre survit, bien que nées dans le même moment, sous le même ciel ou le même horoscope.

Notons encore, relevé par Flambart, le cas des deux sœurs siamoises, Rosa et Josepha Blazek, mortes à Chicago en 1922, à l'âge de quarante-cinq ans, et soudées l'une à l'autre depuis leur naissance. L'une fut mère, l'autre demeura vierge. L'enfant avait douze ans au décès des deux sœurs qui moururent à quelques heures d'intervalle. Voilà deux destinées qui, malgré l'horoscope identique, ne se ressemblent point.

On cite également les deux sœurs Violet et Daisy Hilton, à Saint-Antoine (Texas), et on pourrait y joindre tous les jumeaux dont le *curriculum vitæ* est rarement identique. J'ai pu suivre l'histoire de deux de ces enfants nés du même accouchement, dont la destinée fut aussi disparate que s'ils avaient été mis au monde par deux mères, dans des villes qu'auraient séparées des milliers de kilomètres.

La fréquence de l'aspect du ciel, dans les mêmes familles, n'en demeure pas moins assez inexplicable.

Il sera intéressant de suivre les destinées des « quadruplées » et des « quintuplées » récemment nées aux États-Unis.

Il est du reste à remarquer que la destinée que nous considérons presque exclusivement comme le chemin qui conduit au tombeau, peut avoir d'autres buts, et qu'il y a souvent dans une vie des événements plus mémorables que la mort.

*
* *

Il est presque incontestable que nous naissons avec un caractère préétabli, qui nous est donné par nos ascendants. Il est notre caractère prénatal que développera la vie. Celle-ci semblera parfois le dérouter. Les passions, les réactions, les résolutions violentes, les événements, les accidents, les maladies, l'évolution de la conscience et de l'intelligence, les volontés extérieures traceront des pointillés, des crochets, des îlots blancs ou noirs; mais la grande ligne les absorbera et on la retrouvera qui se prolongera toujours, malgré les méandres, dans la même direction qui est la mort.

Le bonheur ou le malheur qui nous atteindra sur cette ligne deviendra ce qu'en fera le terrain où il tombe, c'est-à-dire tout nous-

même. C'est ce que nous appelons la fatalité ou notre destin.

Est-ce notre caractère qui détermine notre destin, ou le destin qui détermine notre caractère ? Les astrologues ont répondu plus haut. Nous ne répondrons pas encore, et peut-être ne pourrons-nous jamais répondre.

Il s'agit de savoir s'il est possible de préparer, de modifier, de féconder, d'améliorer le terrain où s'abat l'événement. Il semble qu'on puisse l'espérer ; mais peut-être ne le peut-on espérer que parce que ce qu'on espère était fixé d'avance ?

Les astrologues soutiennent que notre caractère, source et cause de tous les heurs et malheurs qui nous attendent, est prénatalement déterminé par le signe sous lequel nous naissons. Est-il vrai, comme ils le prétendent, que celui qui vient au monde dans la Maison du *Lion*, la plus belle de toutes, a devant lui un magnifique avenir, au lieu que l'innocent qui ouvre les yeux dans ce qu'ils appellent « l'enfer du Zodiaque », la Maison des *Poissons*, sera nécessairement le plus infortuné des hommes ?

C'est peu vraisemblable, mais non point impossible, puisque nous ignorons encore ce qui se passe sur la terre, et, avec plus de raison,

dans les cieux. Aux néo-astrologues d'établir la vérité par leurs recherches et leurs statistiques. Ces statistiques ne devraient pas se borner aux thèmes de la nativité, qui ne donnent que des aspects fonciers et généraux. Il y a l'horoscope natal et l'horoscope progressé. S'il s'agissait, par exemple, de Napoléon, il conviendrait de refaire son horoscope à la veille de chacun des événements capitaux de son existence, car l'horoscope est vivant, et il faudrait entreprendre les mêmes recherches au sujet de tous les grands hommes qu'on voudrait astralement étudier. C'est faisable, mais c'est un long travail qu'on n'a pas encore sérieusement commencé.

* * *

Peut-on échapper à son destin ? Ce serait sortir de soi, échapper à soi. On ne peut modifier ce qui est inscrit dans l'éternel présent, car tous les efforts qu'on a faits, qu'on fait ou qu'on fera, y sont inscrits aussi. D'avance quelqu'un, n'importe qui, le temps ou l'éternité, savait ce qui se passerait, sachant aussi que nous n'étions pas libres. Y eut-il un moment où nous fûmes vraiment libres ? Qui le sait ? Qui le dira ? Qui pourra remonter

aux commencements de l'éternité qui n'en a point ?

* * *

Ce que nous appelons notre destin n'est que l'histoire des efforts que nous sommes obligés de faire pour conformer notre existence à ce qui est écrit dans le futur aussi inaltérablement que ce qui sera bientôt écrit dans le passé.

* * *

Mais qui veut, qui ordonne, qui combine longtemps d'avance tous ces événements, toutes ces aventures, presque toujours pénibles, qui nous attendent, nous happent au passage, ne nous lâchent plus, et que rien ne peut modifier puisqu'ils ne sont que le reflet de ce qui est gravé dans l'esprit éternel ? A quoi sert de les vivre et de les subir puisqu'ils furent déjà vécus et subis dans un avenir d'où ils sortent ? Peuvent-ils produire d'autres fruits que ceux qu'ils produisirent avant qu'ils fussent terrestres ? Peuvent-ils développer une conscience qui s'était déjà développée dans l'attente de ce qui la menaçait ? Peuvent-ils améliorer une âme déjà améliorée durant l'inéluctable prédestination ?

* * *

Mais qu'est-ce qu'améliorer une âme qui ne peut être que ce qu'elle est depuis toujours ?

* * *

La vie nous apprend-elle quelque chose, et la mort nous dira-t-elle autre chose que la vie ?

Quitterons-nous la vie et la mort, c'est-à-dire nos seules raisons d'être, sans rien savoir ? Mais qui donc sait ce que nous ne saurons jamais, et que faut-il savoir ?

JUDAS ET LAZARE

Judas savait que Jésus avait ressuscité Lazare. Il est même fort probable qu'il avait assisté au drame sépulcral. Doutait-il encore de la divinité de son maître, ou sentait-il qu'il ne pouvait lutter contre ce qui était écrit ?

Durant les allées et venues du Christ entre Jérusalem et Béthanie, il voyait journellement Lazare. Ne lui demanda-t-il jamais la vérité sur l'autre monde qu'il avait visité ? Et si Lazare avait réellement vécu dans le monde de la mort, s'il avait dit ce qu'il y avait vu, l'histoire de notre monde n'eût-elle pas été changée ? Ou plutôt, n'eût-ce pas été le destin qui eût été différent, puisqu'il aurait prévu et inscrit cette histoire différente ?

Mais Lazare avait-il vu quelque chose ? Aurait-il pu sortir de la mort et revenir sur la terre, s'il avait vu ce que voient ceux qui nous précèdent dans la tombe ? Ou bien, rentré dans la chair, n'a-t-il pu dire ce qu'il avait vu dans l'esprit ? A moins qu'on ne sorte des ténèbres que pour trouver d'autres ténèbres ?

* * *

Si je revenais sur cette terre, — et peut-être y reviendrons-nous tous, — qu'est-ce que je reviendrais voir ?

Mais, à considérer les désillusions que nous apporte ce que nous revoyons après une longue absence, que sera-ce quand nous le reverrons avec des yeux qui ne seront plus les yeux de notre corps ?

Est-ce pourquoi les morts ne reviennent jamais ?

* * *

Si Dieu voulait créer notre enfer sur la terre, il n'aurait qu'à y supprimer les fleurs, l'eau, les oiseaux, les enfants et les femmes. On dirait qu'en certains pays, il commence de le faire.

*
* *

Supposons que le temps soit mortellement malade. Toutes les horloges, toutes les montres de la ville se sont subitement arrêtées. Les cadrans solaires n'ont plus d'ombre, les sabliers cessent de couler. Anxieusement questionnées, les agglomérations voisines répondent qu'elles n'y comprennent rien. Une stupeur sans nom se répand de proche en proche. L'inimaginable fléau a immobilisé d'un seul coup la terre, l'empyrée et les astres. Le temps, ou plutôt la mesure du temps, n'existe plus, donnant ainsi à l'homme plus affolé qu'à la vue de la mort, une préfiguration de son éternité, une image exacte de l'effarante réalité où nous vivons tous, sans nous en douter, sous la puérile, sous l'éphémère apparence des heures, des jours, des mois, des années et des siècles.

Imaginons ensuite que la petite fille féerique d'un horloger retrouve enfin la clef qui remonte les horloges, et voyez l'immense délivrance, l'immense miracle du temps ressuscité, du temps qui n'existe point, du temps qui n'est qu'un leurre, du temps le grand mensonge, le grand bonheur et la substance de notre vie...

* * *

Nous cherchons instinctivement à localiser le mystère, à l'attaquer sur un point qui nous semble plus obscur, plus vulnérable ou plus près de nous. Illusions. Tous les points sont également noirs. Le mystère est partout, et dans ses parties les plus claires — car les mystères de la clarté sont aussi profonds que ceux des ténèbres — il est également dense, permanent, universel, insondable et toujours pareil à lui-même.

* * *

Satan, que nous voyons passer dans la Bible et qui ose même y tenter Jésus, n'est-il pas le néant qui s'oppose à ce qui est, c'est-à-dire à Dieu ? Néanmoins Dieu paraît l'admettre, et Jésus discute avec lui et lui donne corps ; comme si le néant pouvait croire qu'il existe et oublier qu'il ne peut être.

* * *

Nous n'existons qu'en fonction de l'espace et du temps, bien qu'ils n'existent pas en soi, car tout ce que nous croyons savoir est défiguré par des mots qui masquent notre ignorance.

L'espace a l'aspect d'une durée immobile, et le temps celui d'une durée qui coule.

* * *

Nous pleurons nos morts sans nous dire que nous sommes morts aussi, tant il y a peu de différence entre ceux qui ne vivent plus et ceux qui ne sont pas encore trépassés. Cette différence est si petite qu'elle s'efface dans le moment que nous allons nous en rendre compte.

* * *

Après la mort nous serons toujours là; seulement nous ne saurons plus que c'est nous qui sommes n'importe où.

Est-il indispensable de savoir que c'est nous ? Serait-ce supportable durant l'éternité ?

* * *

Si notre âme ou notre esprit reste à peu près ce qu'il est, ou bien nous saurons que nous vivons et vivrons éternellement en comptant les moments, les siècles et les millénaires; ou bien nous ne le saurons point, nous ne nous en rendrons pas compte, et dès lors à quoi bon l'éternité qu'une minute peut représenter ?

Mais si notre âme ou notre esprit ne reste pas ce qu'il est ? Ici, toute hypothèse devient impossible. Nous ne sommes plus dans l'homme ; nous touchons à Dieu.

* *

Dieu eut tort de nous parler d'éternité, parce que dans les premiers temps qu'il nous en parla nous étions des enfants et il ne pouvait pas encore nous faire comprendre ce qu'est cette éternité que nous nous efforçons de nous expliquer aujourd'hui. Le mot subsiste, mais son sens n'est plus le même.

* *

Tout ce que nous entreprenons, tout ce que nous faisons, tout ce que nous pensons, c'est afin de tuer le temps, c'est-à-dire afin de ne pas sentir qu'il s'écoule. Toute notre vie ne tend qu'à oublier la vie. Dès que nous sommes seuls, tête à tête avec elle, nous regardons du côté de la mort.

* *

Être heureux c'est oublier ou ne pas savoir qu'on est à plaindre, et quand on le sait on s'efforce d'oublier qu'on le sait.

* * *

L'univers n'a pas de but, n'a pas de cause, ou plutôt il est son propre but, sa propre cause; sinon ce serait son but et sa cause qui le remplaceraient et deviendraient ce qu'il ne serait plus.

Étant les fils de l'univers, non plus que lui nous ne pouvons avoir de but ni de cause.

* * *

Nous ignorons presque tout de la mort, parce que notre pensée la fuit toujours.

A quoi pensons-nous dans un cimetière? A en sortir le plus promptement possible.

Il faut que chacun de nous se fasse sa mort. Il la verra et la possédera telle qu'il l'aura méritée.

* * *

Le jour que nous aurons compris que la mort c'est la vie, nous aurons compris tout ce qu'il faut pour vivre.

* * *

Nos songes sont des nuées qui passent dans le sommeil de notre cerveau; c'est pourquoi ils s'effacent comme elles, sans laisser de traces.

RADIESTHÉSIE

J'ai vu travailler des radiesthésistes ou des rabadomanciens que nous appellerons plus convenablement des sourciers. Je les ai notamment vus à l'œuvre dans ma propriété de Médan, en Seine-et-Oise, où coulent les eaux cachées d'une source pétrifiante déjà connue du temps que Ronsard séjournait au château, et que célébrèrent, en français et en latin, ses amis de la Pléiade.

Ayant été obligé de la faire remettre en état, je connais exactement les méandres de la canalisation souterraine qui, de la source éloignée de deux kilomètres, amène l'eau aux réservoirs. Leurs baguettes et leurs pendules rectifièrent deux ou trois fois de légères erreurs de

ma mémoire. Ils découvrirent même, dans un coin de la cour d'honneur, l'emplacement d'un puits depuis longtemps comblé, dont j'ignorais l'existence. Bref, qu'il y ait ou qu'il n'y ait pas de bases physiques à la radiesthésie, que ce soient des ondes émanées du sol ou le radiesthésiste lui-même qui, à son insu, fasse mouvoir sa baguette ou son pendule (hypothèse la plus vraisemblable), il s'agit ici d'un phénomène plausible, bien qu'il ne soit pas encore scientifiquement établi.

Le doute et les discussions sont plus graves lorsqu'il est question de la découverte sur plans, d'une source située dans un pays que ne connaît pas le prospecteur. On enregistra, paraît-il, nombre de résultats d'une précision impressionnante. Il convient d'ajouter que, pour mettre à l'épreuve l'un de ces radiesthésistes, le Dr E. Pascal lui soumit le croquis d'une propriété imaginaire sur lequel le penduliste trouva deux points d'eau dont il donna le débit et la profondeur.

D'autres radiesthésistes prétendent diagnostiquer les maladies latentes à l'aide de leur pendule. Un pharmacien, par exemple, sur un échantillon d'urine, dépiste la tuberculose et le cancer. Dans le cas que cite le Dr Pascal,

un médecin en parfaite santé lui envoie, dans dix tubes différents, un échantillon de son urine. Le pharmacien répond que ces échantillons révèlent quatre tuberculeux, trois cancéreux et trois personnes saines.

L'on pourrait encore citer, parmi les plus notoires déconvenues de la radiesthésie, l'histoire de l'épée de Jeanne d'Arc récemment découverte à Orléans. On consulta de nombreux opérateurs qui déclarèrent unanimement que cette épée avait, en effet, appartenu à l'héroïne. Après quoi on s'adressa aux archéologues qui découvrirent la marque du fabricant qui l'avait forgée *deux siècles après la mort* de la Pucelle.

* * *

En revanche, des expériences, conduites de façon à exclure toute ingérence télépathique et concernant la recherche sur plans, d'objets cachés ou inconnus, n'ont donné entre les coordonnées du point trouvé et du point vrai que des erreurs négligeables qui sont, comme le dit Mme Anne de la Motte-Carrel, en relatant les faits dans la *Revue métapsychique*, « de l'ordre de grandeur des erreurs commises dans la plupart des expériences biologiques ».

Tout ceci montre qu'il ne faut pas précipiter son jugement. C'est encore l'ombre d'une aile que nous ne voyons pas.

* * *

Notre situation sur cette terre est bizarre. Durant le clin d'œil que dure notre vie, nous voyons des spectacles fantastiques : le ciel, le soleil, les astres, la mer, les eaux, les paysages, etc. ; puis, tout d'un coup, tout est fini, nous n'apercevons plus rien, bien que tout continue d'exister. Pourquoi nous a-t-on montré ce que nous ne reverrons jamais plus ?

Le plus déconcertant c'est que, si magnifiques que soient ces spectacles, nous en imaginons de plus parfaits, de plus intelligents. Il nous semble que tant qu'à faire beau, on aurait pu faire beaucoup mieux, et que l'univers doit nous cacher d'autres merveilles. Faut-il croire que nous les ayons vues avant de voir celles que nous connaissons ?

PRÉCOGNITION

Que ferions-nous si nous savions d'avance tout ce qui doit nous advenir, comme paraît déjà le savoir notre subconscient ? Les malheurs et les traverses d'une vie qui ne peut mener qu'à la tombe l'emportant inévitablement sur les grands bonheurs ou les petites joies, si nous étions libres de nous abstenir, nous n'oserions plus rien entreprendre et notre existence se passerait dans une immobilité bien proche de la mort. D'autre part, s'il nous était interdit de nous abstenir, s'il fallait malgré nous, malgré tout, accomplir l'acte dont nous connaîtrions les conséquences le plus souvent désastreuses et presque toujours regrettables, nous souffririons de ces conséquences bien plus longtemps, et de façon bien plus harcelante qu'au moment qu'elles fondront sur nous dans

le présent ou qu'elles continueront, sous forme de regrets ou de remords, de nous tourmenter dans le passé. Chaque acte nous apporterait ainsi une triple épreuve, et des trois, celle de l'avenir serait la moins supportable.

La Fontaine l'a dit mieux que moi dans la fable de *L'Astrologue qui se laisse tomber dans un puits* :

« Quant aux volontés souveraines
De celui qui fait tout, et rien qu'avec dessein,
Qui le sait que lui seul? Comment lire en son sein?
Aurait-il imprimé sur le front des étoiles
Ce que la nuit des temps enferme dans ses voiles?
A quelle utilité? Pour exercer l'esprit
De ceux qui de la sphère et du globe ont écrit?
Pour nous faire éviter des maux inévitables?
Nous rendre, dans les biens, de plaisirs inca-
[pables?
Et, causant du dégoût pour ces biens prévenus,
Les convertir en maux devant qu'ils soient venus? »

* * *

Notre séjour sur la terre deviendrait difficile parce que nous nous sentirions irrévocablement les esclaves du destin. Ne perdons pas de vue que telle sera peut-être l'existence de

ceux qui viendront après nous, car il est à peu près certain qu'ils réussiront quelque jour à faire passer dans le conscient une partie de ce subconscient qui, jusqu'ici, ne parvient que fort rarement et fort obscurément à nous apprendre ce qu'il sait depuis toujours, puisqu'il baigne dans les secrets de Dieu.

Ne verrons-nous pas autre chose que nous ne pouvons prévoir ? N'est-il pas possible que le destin connu d'avance ne soit plus le destin ? Dès lors, qui régnera sur nous, de qui serons-nous les enfants ?

Y a-t-il quelque chose derrière le destin ? Pourquoi pas ? Ce que nous appelons le destin n'est que l'extrême de notre ignorance et non point la loi suprême de l'univers.

Est-il moins raisonnable de croire qu'existe quelqu'un qui voie déjà ce qui n'est pas encore, que de s'imaginer que ce qui sera n'est nulle part dans le temps et l'espace ? Si vous imaginez ceci, vous supposez que du néant, qui n'est ni l'espace ni le temps et qui n'existe point, puisse sortir quelque chose qui existe, et vous supprimez l'éternité ou l'éternel présent. Mais l'éternité supprimée, que reste-t-il ? Ce qui resterait si vous supprimiez l'infini de l'espace.

* *

N'oublions pas le grand principe, la clef des événements qu'il ne faut jamais perdre de vue : Tout ce qui sera est déjà. Tout ce qui fut est encore et sera toujours et peut être vu par quelqu'un qui a d'autres yeux que les nôtres.

* *

Mais, dira-t-on, si je voyais d'avance un malheur qui doit me frapper, il me serait possible de l'éviter. Pas toujours. Comment éviterez-vous, par exemple, la mort de vos parents ? Vous ne pourrez arrêter la marche du temps. D'autre part, si, prévoyant un accident, vous faites le nécessaire pour le détourner, l'empêcher de naître ou le rendre inoffensif, il ne se produira pas et vous ne verrez que vos démarches ou vos efforts pour échapper à un événement qui n'aura pas lieu et que, par conséquent, vous n'apercevrez point, et vous vous sentirez ridicule.

* *

La Révolution française avec tous ses épisodes était gravée dans l'avenir avant la prise

de la Bastille et ne fit que se dérouler à l'envers, dans le passé.

De même tous les grands tableaux de la prochaine guerre sont déjà peints sur l'espace et le temps, tels qu'ils se dérouleront à la fin de l'été ou de l'année funèbre qui se forme à l'horizon.

* * *

« La mort, me dit un spirite, est toujours un pas en avant. » Sans être spirite, sans croire à la survie telle qu'il se l'imagine, il a probablement raison. En tout cas que, par après, nous nous en rendions compte ou non, c'est pour nous la seule façon de sortir de l'énigme, dussions-nous n'en sortir que pour entrer dans d'éternelles ténèbres.

* * *

Dès les premiers pas dans cette énigme, nous nous heurtons à l'inconcevable, et quand nous ne pouvons plus concevoir, pouvons-nous encore raisonner ? Nous ne sommes plus dans notre sphère, nous nous trouvons en pays étranger dont nous ignorons la langue ; en proie à tous les hasards, à tous les vents de l'inconnu.

Du reste, l'inconcevable n'existe pas en soi. Il ne se dresse que devant l'homme d'aujourd'hui. Ses barrières peuvent tomber aux pieds de l'homme qui nous succédera, comme elles tomberaient devant l'ange qui nous précéderait.

* * *

Nous sommes trop enclins à croire que tout ce qui est illogique est insensé, imbécile ou impossible, comme si notre logique était la clef de l'univers, alors qu'elle ne sert qu'à remonter la montre démodée qui traîne encore au fond de notre gousset.

* * *

Ce n'est pas seulement la terre mais l'univers qui nous paraît être ce que les Anglais appellent « *a failure* » ; une affaire, un coup manqué. Cet incommensurable tourbillon de forces éternelles qui n'aboutissent à rien ne nous satisfait pas. Il nous semble que nous aurions fait autre chose. Mais quoi ? Pourquoi avons-nous une idée qui s'écarte de celles qui règnent partout ? Faut-il en être fier ou honteux ? Est-ce signe de noblesse ou de stupidité ? Est-ce nous qui sommes la *failure* ?

Mais s'il y a *faillure* dans le cosmos, c'est que tout n'y est point parfait. Il suffit d'une erreur pour semer le soupçon et empoisonner toutes les vies.

*
* *

Mais vivons-nous dans l'univers réel ? Ce n'est point parce que nous le voyons, qu'il est tel que nous le voyons. Ce que nous voyons ou croyons voir, c'est nos yeux qui le créent qui, étant misérables, ne peuvent créer que du misérable. Si nous devions éternellement vivre dans ce qu'ils voient, il serait préférable de ne pas naître, et, puisque nous y sommes, de n'y point faire d'enfants.

Pauvres yeux innocents ! Quand on pense que depuis l'origine du monde nous n'avons eu d'autres témoignages et que c'est à travers leurs erreurs, leurs illusions et leurs mensonges que nous avons jugé, que nous jugeons encore tout ce qui existe, que nous avons formé nos morales, nos religions et jusqu'aux petites certitudes de nos sciences !...

*
* *

Le jour où nous découvrirons enfin le monde

dans sa gloire et sa signification véritables, nous nous trouverons dans une situation aussi extraordinaire que celle d'une fourmi égarée dans Notre-Dame de Paris ou de Chartres, qui verrait et comprendrait tout d'un coup ce que c'est qu'une cathédrale.

* * *

Les anges rebelles et damnés ont-ils perdu la mémoire des secrets célestes ? Et nous, qu'avons-nous fait du souvenir de ces secrets ?

* * *

*« La treizième revient. C'est encore la première ;
Et c'est toujours la seule, — ou c'est le seul
[moment...] »*

a dit ce mystérieux et délicieux Gérard de Nerval. Qu'est-ce que cette treizième ? La nôtre, la dernière que nous n'entendrons pas sonner, mais qui est celle du cadran silencieux de notre destinée, la seule qui importe et qui nous apprendra enfin la vérité, c'est-à-dire tout ou rien ?

*
* *

Encore de Gérard de Nerval :

« *Modulant tour à tour sur la lyre d'Orphée
Les soupirs de la sainte et les cris de la fée...* »

Ce dernier vers n'est-il pas l'un des plus beaux de notre langue ? Il pourrait en émerger, si quelque grand poète parvenait à déceler ce qu'il recèle, la belle féerie tragique qu'on espère depuis la *Tempête*.

*
* *

Ce qu'on appelle n'être plus, c'est être encore, sous une autre forme, tout ce qu'on fut, comme c'est être déjà tout ce qu'on sera.

*
* *

Je quitterai cette vie, ayant cherché à tout savoir et n'ayant rien appris. Si c'était à recommencer, je saurais du moins, dès le départ, qu'il n'y a rien à apprendre.

*
* *

Supposons que nous recommencions notre

existence, après avoir oublié que nous l'avons vécue. Nous aurions perdu la mémoire des faits mais garderions l'acquis moral et intellectuel de nos expériences. Pourrions-nous maintenir notre vie dans les mêmes ornières ? N'est-ce pas la clef de bien des tragédies où la conscience est supérieure à la destinée ?

*
* *

Ce que nous appelons jouir de la vie, c'est oublier que nous vivons. Et oublier que nous vivons, c'est presque toujours faire tout ce qu'il faut pour nous rendre indignes de vivre.

*
* *

Autour du lit d'un mourant : la fille ou la femme voyant qu'on veut inutilement et cruellement prolonger l'agonie : « Mais laissez-le mourir ! » Et le mourant lui serrerait la main, pour la remercier, en silence.

*
* *

Du moment qu'on n'envisage plus l'avenir, c'est qu'on est déjà mort. On regarde alors le passé, pour se persuader qu'on a vécu.

*
*
*

Du reste, savons-nous où nous vivons ?
Les uns ne se trouvent que dans l'avenir, les autres ne s'aperçoivent que dans le passé. Où sont-ils ceux qui se sentent dans le présent ?

*
*
*

Si quelqu'un craignait le sommeil comme nous craignons la mort, on se croirait obligé de l'interner. Nous ne nous sentirions chez nous dans la vie que lorsque nous saurons qu'elle est déjà, qu'elle n'est autre chose que la mort.

Si la mort n'était pas la vie, dès longtemps elle aurait tout absorbé, et il n'y aurait plus de vie.

*
*
*

Ce n'est pas la science, c'est l'ignorance qu'on apprend.

*
*
*

Les souvenirs sont les traces incertaines et fugaces que nous laisse la vie. Que chacun recueille les siens; ils ne rempliront pas ce qu'on peut tenir entre le pouce et l'index.

Mais cette pincée de poussière est le seul trésor que nous voudrions arracher à la mort.

Nous croyons que les années qui prolongent nos misères augmentent le nombre de nos souvenirs; mais ceux que nous acquérons ne compensent pas ceux que nous perdons. A mesure que nous avançons en âge, ce qui nous advient n'a plus le temps ou ne prend plus la peine de se transformer en souvenir, et le centenaire, qui n'est qu'un enfant au prix de l'éternité, n'a plus rien dans la main.

* * *

Quand nous assistons aux obsèques d'un parent ou d'un ami, serait-il intéressant de savoir ce qui se passe au fond de tous ces cerveaux plongés durant une heure dans le bain forcé, dans le bain salubre et glacé de la mort? Je ne le crois pas, il ne s'y passe rien d'extraordinaire. Ils sont dépaysés mais plus engourdis que jamais. Ils n'en profitent point pour se laver l'âme. Ils ne songent qu'à sortir au plus tôt de cette eau glaciale qui les fait frissonner sans leur apporter, à ce qu'ils estiment, de sérieux avantages pécuniaires, alimentaires, sociaux ou érotiques.

SAINT THOMAS

Le jour de sa résurrection, près du sépulcre, Jésus se montre à Marie-Madeleine, qui croit d'abord que c'est le jardinier. « Sur le soir de ce même jour, le premier de la semaine, les portes du lieu où les disciples étaient assemblés de peur des Juifs, étant fermées, Jésus vint et se tint au milieu d'eux, et leur dit : « La paix soit avec vous. » (Jean, XX, 19.)

Thomas Didyme n'assistait pas à leur réunion. Ils lui apprennent qu'ils ont vu le Seigneur. Thomas répond : « Si je ne vois dans ses mains la marque des clous et si je ne mets mon doigt dans le trou des clous et ma main dans son flanc, je ne le croirai point. » (Jean, XX, 25.)

Huit jours après, Jésus reparait parmi ses disciples rassemblés dans le même lieu et dit à Thomas : « Portez ici vos doigts, et considérez mes mains, approchez aussi votre main et mettez-la dans mon flanc et ne soyez plus incrédule, mais fidèle. » Thomas fait ce qu'il lui demande et lui dit : « Mon Seigneur et mon Dieu ! » Jésus répond : « Vous avez cru, Thomas, parce que vous avez vu : heureux ceux qui ont cru sans avoir vu. » (Jean, XX, 26-29.)

Aucun étonnement, aucun reproche. Jésus trouve tout naturel que celui qui vécut avec lui durant les trois années de sa prédication parmi les grands miracles, jusqu'à ce qu'il mette les doigts dans les plaies, ne soit pas convaincu qu'il est Dieu. Mais nous qui n'avons rien vu, qui n'avons pas les témoignages vivants de ceux qui vivaient avec lui, mais des récits postérieurs et discutables, que pourrait-il nous reprocher ? De quoi pourrait-il nous punir ? De croire sans avoir vu, c'est à-dire contrairement à la raison qu'il a mise en nous ? Mieux que nous il connaît l'homme ; il le connaît comme l'horloger connaît la montre qu'il a faite. Mieux que nous il doit prévoir nos réactions et savoir ce que nous pouvons croire ou ne pas croire. Il est donc fort douteux que

ce soit lui qui nous demande l'impossible.

« Heureux ceux qui ont cru sans avoir vu ! »
Pourquoi faut-il croire sans avoir vu ? Quel mérite ? Que deviendrions-nous si nous nous mettions à croire de la sorte ? Pourquoi nous donner notre raison et nous féliciter quand nous ne nous en servons point ?

* * *

Les apôtres ne pouvaient-ils défendre leur maître et peut-être le sauver ? L'ont-ils abandonné parce qu'ils croyaient qu'il était Dieu et se sauverait lui-même, ou parce qu'ils avaient peur et n'avaient jamais cru qu'il fût Dieu ? Qui le saura ? Eux-mêmes le savaient-ils, bien qu'ils eussent vécu avec lui durant trois ans ?

* * *

Le temps est vraiment notre vie, car nous ne sommes qu'une durée plus ou moins longue ; et la durée finie, tout est fini. Nous ne savons plus ce que nous sommes ou si nous sommes encore. Et d'autre part, nous sommes presque sûrs que le temps n'existe point.

* * *

Pourquoi la mort garderait-elle des souvenirs

qui s'effacent déjà dans le sommeil qui mange un tiers de notre vie ?

Remarquons qu'endormis nous ne faisons jamais qu'un appel très vague, très furtif, toujours déformé et presque impersonnel à nos souvenirs de l'état de veille.

* *

La mort des élus, c'est la mort subite durant la nuit. On s'endort, on ne se réveille point et l'on ne saura jamais qu'on est mort. Du reste, les autres, après une longue agonie, ne le savent pas davantage. Seuls, ceux qui les ont aimés s'en aperçoivent et l'oublient.

* *

Un banc de harengs n'est pas plus intelligent qu'un hareng isolé. Pourquoi vivent-ils en masse ? Probablement dans l'obscur espoir d'échapper à des monstres que nous ne voyons pas. Un hareng dans son banc a-t-il plus de chances d'échapper au danger qu'un hareng isolé ? C'est peu probable ; mais ce peu, qui n'est rien, lui suffit, comme à nous.

* *

Que m'importe que je meure en même temps

que la foule qui m'entoure ; je mourrai toujours aussi seul que si j'étais seul au monde.

* * *

N'oublions pas que toute l'humanité posthume vit en nous et que nous sommes déjà cette humanité posthume.

* * *

Nous appelons aveuglément chaos tout ce qui obéit à des lois que nous ignorons. Sur les milliers de lois de la nature, nous en connaissons ou croyons en connaître une douzaine et n'avons pas le droit d'employer ce mot qui veut dire « confusion générale et primitive des éléments », confusion qui n'exista jamais, sinon l'univers n'eût pas existé non plus. Comme le mot néant, il n'a aucun sens possible ou raisonnable.

* * *

J'ai eu l'occasion de voir deux ou trois fois un fou assez curieux que j'aurais pu domicilier à côté de la Mercière, dans la rue de Gheel, où se promène *la Princesse Isabelle*.

Il était horloger dans une petite ville et possédait 77 horloges, montres ou pendules qu'il ne voulait pas vendre. Il s'évertuait à compléter

sa collection et à en réunir 777, parce que ce chiffre représente trois fois le *Vau*, le *Zain* ou l'*Iod* de l'écriture hébraïque. De l'aube à la nuit, il s'épuisait à régler les aiguilles et les sonneries de ses 77 machines à détailler les heures, courant sans cesse de l'une à l'autre dans les trois ou quatre petites pièces de sa vieille maison, allongeant, ou raccourcissant les balanciers ou les spiraux, les encourageant, les louant, les blâmant ou invectivant contre eux, et n'arrivant jamais à les mettre d'accord. Il y reperdait sa tête déjà perdue, se flattant que s'il réussissait un jour à les faire sonner toutes dans le même clin d'œil, il aurait préparé le triomphe final des 777 qui le sacrerait victorieux des jours, roi du temps et par conséquent maître de la terre, du ciel et de l'éternité.

Il paraît qu'au moment que les 77 de la première série tintèrent enfin toutes ensemble, dans le même dixième de seconde, il mourut d'un arrêt du cœur.

*
* *
*

« Le génie de l'homme, dit Charles Nicolle, ouvre plus souvent de fausses routes que de vraies. » C'est exact, mais c'est grâce aux

fausses routes que l'être obscurément prédestiné que nous sommes accomplit son destin et aboutit un jour à la vraie route qu'il n'aurait jamais découverte si les fausses ne l'avaient invité à se déplacer dans les ténèbres.

*
*
*

Si j'étais Dieu je supprimerais toute les maladies, toutes les infirmités injustes et cruelles, la laideur, l'imbécillité, l'envie, la haine, la perfidie, la bassesse, la misère, mais non point la mort qui est la récompense de la vie. Il n'y aurait plus de malheureux, mais l'humanité serait-elle plus heureuse ? Peut-elle l'être tant qu'elle ne saura pas pourquoi elle vit, et qu'elle n'aura plus les petits buts qui lui masquaient le grand vide où elle se déplace pour se rapprocher d'un autre vide qui n'a plus de bornes dans l'espace et le temps ?

*
*
*

Quand nous lisons, quand nous jouons, quand nous parlons, en un mot quand nous nous divertissons, quand nous nous distrayons, c'est toujours pour échapper à nous-mêmes, à notre néant, pour oublier que nous sommes en train de perdre une heure qui se détache de notre vie.

Quand nous nous ennuyons, nous ne pensons pas à la mort parce que nous avons énergiquement acquis l'habitude de n'y jamais penser. Mais nous avons regret à perdre des heures où nous ne jouissons pas de la vie et qui nous rapprochent de cette mort à quoi nous ne pensons jamais.

* * *

Pour la plupart des oisifs que tous les hommes voudraient être, le grand mystère du temps se réduit à ceci : que faire entre les repas ? Dormir du déjeuner au dîner ? Impossible, on ne dormirait plus la nuit. Manger du matin au soir ? Plus difficile encore. Quant à l'amour, dans sa plus belle période, il ne meuble que quelques minutes entre le sommeil et l'indigestion. Que reste-t-il ? Ainsi coule la vie qui ne va qu'à la mort.

* * *

Que pense Dieu des atrocités espagnoles ? Il en a vu de pires et n'a jamais rien dit. Du reste, dans la Bible, il en a bien des fois commandé d'aussi féroces ; et tous les vaincus sans défense, par centaines de mille, vieillards, femmes et enfants y sont régulièrement passés au fil de l'épée.

* * *

Caractère diabolique ou démoniaque de ces atrocités ? Inutile d'évoquer Satan ; l'homme a toujours suffi à les expliquer.

* * *

Quand trouverons-nous la « surmort », c'est-à-dire la mort totale et définitive ? Elle ne pourrait être que l'absorption en Dieu qui est la vie éternelle.

* * *

Chacun de nous a sa mémoire particulière dont la spécialité change fort peu durant une existence : chiffres, noms, affaires, pensées, impressions, sentiments ; etc. L'homme est avant tout représenté par sa mémoire.

* * *

Notre espoir n'est qu'en ce que nous ignorons. Ce que nous savons ou croyons savoir, n'apporte rien qui permette d'espérer. Heureusement, nous ignorons à peu près tout.

* * *

Le passé est le mirage à gauche, l'avenir, le mirage à droite du présent. Ils sont aussi

réels l'un que l'autre. Au milieu de tous ces mirages, le moins réel c'est nous.

* * *

Qui nous assure que Dieu raisonne comme nous ? Peut-être notre intelligence n'est-elle qu'une infirmité de l'esprit pur et éternel. Si Dieu nous semble parfois moins juste et moins sage que nous, est-ce lui qui a tort ?

* * *

La science est une magie expérimentale, car tout est magie en ce monde où nous ne savons rien.

Puisque nous ne savons rien, pourquoi ne pas draper notre ignorance dans les voiles d'un beau mythe ? Je n'y vois pas d'inconvénient, à condition qu'on sache ce qu'on fait et qu'on n'abuse pas du mythe pour nous induire en erreur.

* * *

Si j'étais mort il y a vingt-cinq ans, j'aurais emporté dans ma tombe l'illusion que l'humanité suivait une courbe ou une spirale ascendante ; au lieu que je constate aujourd'hui que l'étiage est invariablement le même, c'est-à-dire à fleur de la bestialité.

* * *

On se demande pourquoi, dans *la Vie de Jésus* de Mauriac, le Dieu a tant de peine a refréner l'homme. S'il en est ainsi chez l'homme-Dieu, quelle doit être chez l'homme simplement homme, la puissance de la bête ?

* * *

De jour en jour nous attendons demain. Pourquoi demain ne serait-il pas pire qu'hier ? Il n'a pas d'autre raison d'être.

Mais n'oublions pas que le pire est souvent le berceau du mieux.

* * *

Supposons qu'au moment de notre naissance et durant quelques minutes nous possédions le cerveau que nous aurons à l'heure de notre mort; et que dans ce cerveau se déroulent toutes les erreurs, toutes les fautes, toutes les défaillances, toutes les imprudences, toutes les inconséquences, toutes les injustices, toutes les malhonnêtetés, toutes les maladresses, toutes les folies ou sottises qui assombriront, empêteront, abaisseront, attristeront et diviseront notre destinée. Combien en éviterions-nous ?

N'oublions point qu'il y a en nous quelqu'un

qui les a vues, mais n'a presque jamais pu, jusqu'ici, efficacement intervenir.

* * *

Supprimez les douleurs physiques, la terre sera presque habitable et compréhensible. Mais que deviendrait l'homme ? Ne pourrait-on soutenir qu'un bon tiers de son génie ne naît que des souffrances de son corps ?

* * *

Combattre le finalisme ? Dans les détails il semble bien qu'il faille l'admettre ; mais en grand ? Pourquoi n'admettre point que la vie soit une fin en soi. Tout n'a-t-il qu'un but circulaire ?

* * *

Donnez ou ajoutez quelque chose à rien, il n'aura pas de quoi le recevoir ; il ne saura où le mettre. Donnez ou ajoutez quelque chose à l'infini, il l'a déjà.

* * *

Si le néant existe, il n'y a pas de Dieu ; si Dieu existe, il ne peut y avoir de néant.

* * *

Qu'y aurait-il s'il n'y avait pas de Dieu ? Rien du tout qui deviendrait Dieu.

* * *

« Satan n'est pas demeuré dans la vérité », dit simplement saint Jean. (VIII, 44.)

« Et les démons, affirme Bossuet, sont les ministres injustes de la justice de Dieu. »

* * *

Dieu connaît-il son propre infini ? Ne s'y perd-il point ? Ce serait se perdre en soi, c'est-à-dire se retrouver sans se chercher. Y a-t-il des zones qu'il n'ait jamais visitées ? Il n'a nul besoin de les visiter puisqu'il y est toujours, puisqu'elles sont en lui.

* * *

Il est astronomiquement certain que notre terre était encore une masse ignée ou semi-gazeuse lorsque la lune déjà solidifiée et attiédie offrait vraisemblablement, à qui voulait y vivre, une sorte de paradis où tout devait être plus subtil, plus léger qu'en l'Éden de la Mésopotamie, un paradis aux végétations inimaginables, éclairées par l'astre immense et resplendissant qu'était notre globe.

Quoi qu'il en soit, puisque rien ne meurt, la lune morte vit toujours ; et si elle disparaissait à nos yeux, tout ce qu'elle fut subsisterait.

JONAS

« La mort est meilleure que la vie », disait Jonas, sorti de la baleine.

A propos de Jonas, l'un des dix-huit prophètes authentiques de l'Ancien Testament, que penser de son histoire cocasse et saugrenue ? Tous les livres sacrés des grandes religions ont du reste de ces intermèdes comiques, de ces déconcertantes entrées de clowns. On se demande quel est le pince-sans-rire qui les a maintenus dans les textes canoniques. Rappelons-nous le récit de la Bible. Un jour le Seigneur adresse la parole à Jonas, fils d'Amathi, et lui donne l'ordre d'aller prêcher à Ninive. Jonas, qui n'aime point le pal, se met en chemin, mais « pour fuir de devant la face du Seigneur ». Il arrive à Joppé et s'embarque sur un vaisseau en partance pour Tharsis. Le Seigneur envoie une tempête et le navire coule.

Les matelots jettent Jonas à la mer qui s'apaise aussitôt. Un grand poisson engloutit le prophète et durant trois jours et trois nuits, l'héberge dans son ventre. Du fond de ce ventre, Jonas se plaint à Dieu d'être « descendu jusqu'aux racines des montagnes », le supplie de le délivrer et lui promet des « sacrifices avec des cantiques de louanges ». Dieu commande au poisson de rendre Jonas, qui est vomi sur la grève. Sur l'ordre du Seigneur, Jonas se rend à Ninive et y prêche. Les Ninivites l'écoutent, font pénitence, jeûnent et se couvrent de sacs. Le Seigneur leur pardonne. Jonas, affligé et furieux, dit au Seigneur : « N'est-ce pas ce
« que je vous disais lorsque j'étais encore dans
« mon pays ? Je savais bien que vous pardon-
« neriez. Il était inutile de m'imposer cette
« mission vaine et désagréable ; c'est pourquoi
« je vous prie de retirer mon âme de mon
« corps, parce que la mort m'est meilleure que
« la vie. — Croyez-vous, répond le Seigneur,
« que votre colère soit bien raisonnable ? »

« Jonas, toujours furieux, sort de Ninive et va se coucher dans un fourré « d'où il pouvait voir ce qui arriverait à la ville ». Le Seigneur Dieu fait naître alors un lierre ou un ricin qui s'éleva au-dessus de la tête du prophète pour lui

faire ombre, et pour le mettre à couvert, parce qu'il était fort incommodé de la chaleur : ce qu'il reçut avec une extrême joie.

« Le lendemain, dès le point du jour, le Seigneur envoya un ver qui ayant piqué ce lierre, ou ce ricin, le rendit tout sec.

« Le soleil ayant paru ensuite, le Seigneur fit lever un vent chaud et brûlant et les rayons du soleil, donnant sur la tête de Jonas, il se trouva dans un étouffement et dans un abattement extrêmes; et il souhaita de mourir en disant : « La mort m'est meilleure que la vie. »

« Alors le Seigneur dit à Jonas : « Pensez-vous avoir raison de vous fâcher pour ce lierre ? » Jonas lui répondit : « J'ai raison de me fâcher jusqu'à la mort. »

« Le Seigneur lui dit : « Vous vous fâchez pour un lierre qui ne vous avait pas coûté de peine, qui est crû sans vous, qui est né en une nuit, et qui est mort la nuit suivante. »

« Et moi, je ne pardonnerais pas à la grande ville de Ninive, où il y a plus de cent-vingt mille personnes qui ne savent pas discerner leur main droite d'avec leur main gauche, et un grand nombre d'animaux ? »

« Et Jonas, n'y comprenant rien, ne répondit pas. »

LE TEMPS

En avançant en âge nous constatons que nos années se précipitent et s'accourcissent. A mesure que notre vitalité diminue, celle du temps augmente. Plus la première s'alentit, plus l'autre s'accélère. Le temps devient impatient et vorace. « Tout se passe, nous dit Lecomte du Noüy dans sa remarquable étude sur *le Temps et la Vie*, tout se passe comme si le temps sidéral, pour un homme de cinquante ans, s'écoulait quatre fois plus vite que pour un enfant de dix ans. »

D'autre part il a constaté que cette accélération du temps correspond mathématiquement à un ralentissement vital. En effet, un enfant de dix ans cicatrise une plaie de 20 cm² en vingt

jours, alors qu'un homme de cinquante ans n'obtient la même cicatrisation qu'au bout de soixante-dix-huit jours. A soixante ans, il en faut cent, c'est-à-dire qu'elle est cinq fois plus lente et que l'année cinq fois plus rapide du sexagénaire ne représente que le cinquième de celle de l'enfant. Et plus le vieillard se rapproche de la mort, plus l'accélération s'accroît, comme si le temps mangeait de la vie, avait hâte de s'en gorger avant qu'elle disparaisse dans la tombe.

Pour qui le temps est-il réel ? Pour le jeune ou le vieux ?

« Les jeunes et les vieux, ajoute Lecomte de Noüy, réunis dans le même espace, vivent dans des univers séparés où la valeur du temps est profondément différente. »

Ils vivent en effet dans le même moment mais non point à la même cadence ni dans la même durée physiologique. Comment pourraient-ils s'entendre ? Ils habitent la même planète dans l'espace mais non point dans la durée.

*
* *
*

Rappelons-nous, quand nous étions enfants, les magnifiques perspectives que déroulaient,

devant nos yeux crédules et vierges, six semaines de vacances à la campagne. Elles semblaient infinies et nous enrichissaient de plus de souvenirs que ne le firent le milieu et le déclin de notre vie. Pourtant, il ne s'y passait rien de mémorable : une ou deux visites de grands-parents, d'oncles et de tantes qui apportaient des gâteaux, deux ou trois déjeuners familiaux où, peu surveillés, nous mangions et buvions à nous rendre malades, une promenade en voiture, une promenade à cheval, une partie de pêche, des baignades dans l'étang ou le canal, un petit chat blessé, le gros chien de garde attelé au charretton du jardinier, des travaux de terrassiers afin de creuser jusqu'à la nappe d'eau, une chèvre échappée, un crapaud martyrisé, une vache mécontente, un moineau apprivoisé, un conflit avec les abeilles, une petite cousine écervelée mais attrayante, une indigestion de groseilles, une poire, une grappe de raisins subtilement escamotées, etc. Tout cela, comme disent les Anglais, « aurait tenu dans une coque de noix », mais semblait couvrir et peupler des années.

En ce temps-là, le temps ne coulait pas encore. Il encerclait nos premiers jours.

*
* *

Notre temps personnel, notre temps subjectif, le temps de notre corps, n'est donc pas le même temps sidéral qui lui-même naît et dépend des mouvements de certains astres.

Existe-il un temps réel, un temps hypersidéral ? De qui, de quoi dépendrait-il ? Que pourrait être le temps absolu, sinon la mort même du temps, c'est-à-dire l'éternité ou l'éternel présent ?

Qu'est-ce qui, sur notre terre ou par rapport à notre terre, est hors du temps ? Que devient le temps dans le vide et le vide dans le temps ? Mais le vide n'est-il pas aussi impossible que le temps ?

Quel est le temps de la pensée ? Le temps existe-t-il ailleurs qu'en la matière ? Quand avons-nous surpris notre pensée hors de la chair ?

*
* *

Même quand nous nous efforçons de l'élever jusqu'à Dieu, c'est encore nous-mêmes, c'est-à-dire un fantôme de chair, que rencontre notre imagination.

*
* *

L'horloge qui compte nos heures ne se trouve que dans notre conscience.

Ne cherchez pas le temps dans l'univers; vous ne l'y trouverez point. Il n'est qu'en nous. Est-ce dire qu'il existe ?

* * *

L'horloge sidérale semble régler notre existence comme celle de la terre et de tout ce que nous voyons dans les cieux. Mais le temps qu'elle mesure n'est qu'une fiction. Rien ne nous prouve que les évolutions et les rotations de notre système solaire aient toujours eu la même durée réelle. Nous ne savons pas ce qu'est une durée réelle puisque, hors l'horloge sidérale, nous n'avons aucun repère. Rien ne nous dit que les heures, les jours, les mois, les années et les siècles n'aient été ou ne puissent être beaucoup plus longs ou plus courts. Nous ne nous en douterions même pas. Nos organes, notre cœur, nos poumons, notre appareil digestif, s'adapteraient à la durée nouvelle. Vingt-quatre heures tiendraient la place de vingt-quatre jours, vingt-quatre jours celle de vingt-quatre siècles; et nous serions convaincus que nous vivons aussi longtemps qu'aujourd'hui.

Cette incroyable élasticité du temps ne montre-t-elle pas qu'il est imaginaire ?

* * *

Que serait une voix qui viendrait d'ailleurs que de la terre ? Qui pourrait l'entendre ou la comprendre ? Sortirait-elle d'un être qui saurait ce que nous sommes ?

* * *

« Il arrive souvent, dit le grand Suarès, que la terrible nature nous refuse le corps de notre âme. » C'est l'injustice et le drame qui s'amorce dès que l'âme s'élève. Les uns ont un corps qu'ils ne méritent point, les autres n'ont pas le corps qu'ils méritent. Et l'on ne peut même pas se demander si c'est le corps qui forme l'âme ou l'âme qui forme le corps, car personne n'est à même de répondre.

* * *

Notre corps croit avoir des ailes parce qu'il monte et descend sur des tourbillons d'air. Nos pensées, elles aussi, ne sont portées que sur des tourbillons qu'elles peuvent plus ou moins provoquer, mais qui ne leur appartiennent point.

* * *

Pour que Judas n'eût pas senti la présence et le souffle divins, il eût fallu que Jésus ne fût pas Dieu. Il n'y a, pour les croyants, d'autre explication à l'incompréhensible trahison que la volonté même de Dieu.

* * *

Tout s'explique en admettant l'inexplicable, tout s'efface quand on le regarde sous l'aspect de l'éternité.

L'univers n'a d'autre but que de durer éternellement, et comme il lui est impossible de ne durer point, on peut dire qu'il n'a pas de but. Dans notre vanité d'insectes, nous nous figurons que nous en avons un, que nous lui servons à quelque chose et l'aidons à atteindre un but qu'il n'a point; qu'il ne saurait atteindre que sous peine d'anéantissement.

* * *

Parfois ce qu'on ne dit pas compte plus que ce qu'on dit. Mais ce qu'on ne dit pas n'existerait point si l'on n'avait pas dit ce qui ne compte pas.

* * *

Y a-t-il un univers qui ne soit pas encore créé ? Il existe depuis toujours, comme l'univers où nous sommes, qui lui-même n'a pas été créé.

S'il avait été créé, ce serait le Dieu qui le créa qui n'aurait pas été créé, et l'énigme serait exactement pareille.

* * *

J'admire les bonnes gens qui expliquent tout par Dieu. Mais c'est Dieu que d'abord il faudrait expliquer. Ce ne serait pas plus facile que d'expliquer l'univers ; ou plutôt, ce serait la même chose.

Ce qu'ils ne peuvent expliquer, ils nous disent que c'est un mystère. C'est ce que nous disons également quand il s'agit de l'univers.

Ex æquo, nous ignorons l'essentiel. Tout ce que vous m'apprendrez d'intelligent ou d'acceptable sur votre Dieu, me ravira. Nous nageons dans les mêmes eaux inconnues, mais mon univers ne me défendant rien, j'y nage plus librement que vous.

* * *

Pourquoi nous étonner des folies des hommes et des peuples quand nous voyons les folies de la nature ? Notre logique, notre morale, notre équilibre sont-ils exceptionnels ? N'est-ce pas notre justice, notre raison qui sont les folles de l'univers ?

Attendons que tout s'explique ; et si rien, pour nous, ne s'explique, est-ce à dire qu'il n'y ait pas d'explication possible ?

N'ayant pas fait l'univers, nous ne sommes pas à même de le juger. Ce qui nous appartient, c'est de l'observer en cherchant à le comprendre.

* * *

N'oublions pas que Dieu n'a pu s'empêcher de vouloir la mort de son fils ; et nous aurons une idée de la force du destin.

LE MONDE RENVERSÉ

Il y a peut-être des mondes où la vie commence à la mort et remonte depuis le dernier moment de la vieillesse, en passant par l'âge mûr, l'adolescence et l'enfance, jusqu'à la naissance et même jusqu'à l'*Ab ovo*. Tous les événements se dérouleraient à rebours, avec leurs joies, leurs peines, leurs fautes, leurs mérites; et ceux de notre jeunesse nous demeureraient aussi cachés que le sont à présent ceux de nos derniers jours.

Ne serait-ce pas possible? De même que nous voyons notre droite et notre gauche inversées dans un miroir, quelqu'un ne pourrait-il voir notre vie à l'envers? Ne serait-il pas plus logique de rajeunir que de vieillir?

Et si l'homme naissait mort, si la vie sortait de la mort, d'où sortirait la mort? Mais d'où

sort la naissance ? L'une n'est pas plus mystérieuse que l'autre.

Mais que serait une vie où l'effet précéderait la cause ?

Serions-nous plus ou moins malheureux, plus ou moins ahuris, plus ou moins sages et prévoyants ? En tout cas, il me semble que nous entrerions avec plaisir dans le sein de notre mère. Pourquoi redoutons-nous de rentrer dans celui de la terre maternelle ?

* * *

Le grand regret, à l'instant de la mort, sera de mourir sans savoir pourquoi l'on est né.

* * *

Peut-on refuser de naître ? En est-il qui refusèrent ? Que devinrent-ils ? Qui nous dira les tragédies prénatales ?

N'entrons-nous pas dans la vie chargés d'un long passé, d'une lourde expérience ?

* * *

Non plus que je n'ai voulu commencer ma vie, je ne voudrais la recommencer.

Mais m'a-t-on demandé mon avis pour la commencer ? Me le demandera-t-on pour la recommencer ?

*
*
*

Les décrets du destin naissent-ils des circonstances ? Mais d'où naissent les circonstances ? Puisqu'il n'y a pas d'effets sans causes, le hasard semble moins défendable que le préétabli. Mais qui prémédite le préétabli ? Dieu, affirment les croyants. « On ne sait pas », hasardent les autres. Les deux réponses sont, au fond, identiques et se valent ; avec cette différence que l'« on ne sait pas » n'abuse point de l'incognito et de l'incognoscible pour édicter des lois qui n'ont rien à voir avec ce qu'il est ou n'est pas.

*
*
*

Un enfant naît et meurt en venant au monde, parce que le médecin accoucheur n'a pas fait l'opération césarienne qu'un docteur plus heureux, plus habile et plus compétent aurait pratiquée afin de sauver la mère et l'enfant. Pourquoi invoquer le hasard pour excuser le préétabli ? Le hasard n'est que le nom que nous donnons au préétabli quand il nous semble trop bête, trop injuste et trop monstrueux, mais n'explique ou n'excuse rien ni personne.

Quoi de plus tragique que le sort de cet enfant qui n'aperçut la vie que pour ne plus

la revoir ? Qui comprendra, qui justifiera sa destinée ? Mais n'est-ce pas la nôtre ?

* *

Afin d'apprendre à quel point tout dépend de nos sens, admettons que nous soyons des êtres nocturnes, des nyctalopes, semblables aux animaux qui n'y voient que dans les ténèbres. Une dilatation, une élasticité plus grande de nos pupilles, l'univers et toute notre existence seraient changés : les nuits deviendraient jours, les ténèbres se transformeraient en joies, le soleil serait le grand fléau, la lune une calamité mensuelle, les étoiles une maladie de l'ombre ; et notre morale, notre vie sociale et politique, notre esthétique, etc ?...

Il est du reste probable que, sans nous en douter, nous sommes nyctalopes par rapport à des êtres qui voient la lumière telle qu'elle est.

* *

La terre est le seul point de l'univers que nous apprenons à connaître. Nous découvrons peu à peu que tout n'y est pas parfait, du moins à notre avis. Si la terre est imparfaite, pourquoi l'univers serait-il parfait ? Si Dieu est l'univers, ou si l'univers est Dieu, il n'est point parfait.

Et s'il n'est pas l'univers, c'est-à-dire tout, qu'est-il donc ?

Mais qu'est-ce que le parfait ?

*
* *

A quel ange noir a-t-il délégué ses pouvoirs sur la terre ?

*
* *

Si je pouvais ne plus être, je n'aurais jamais été.

*
* *

Un mort n'est vraiment mort qu'au bout d'un certain temps, — quelques semaines ou quelques mois, — puis, à peine est-il mort dans le premier souvenir, qu'il ressuscite dans le second et, dans la mémoire décantée, reprend sa véritable vie qui ne mourra plus.

*
* *

Qu'est-ce que penser ? C'est confronter ou combiner deux ou trois aspects de notre ignorance invincible.

*
* *

Ce n'est pas parce que vous ne le trouvez point que Dieu n'existe pas. Si vous le trouviez,

c'est vous, tel que vous êtes aujourd'hui, qui n'existeriez plus; et comme vous ne pouvez vous imaginer autre que ce que vous êtes, crainte de vous perdre en le trouvant, vous aimez mieux ne le point chercher.

* * *

Pour que Dieu pût se mouvoir, il faudrait qu'il y eût un lieu où il ne fût point, ce qui est impossible. Dieu est forcément immobile en lui-même.

* * *

« C'est une profonde erreur psychologique, dit George Henry Lewes dans son *Aristotle*, d'affirmer que toutes les fois que nous nous formons des idées nettes qui ne se contredisent pas, ces idées doivent nécessairement représenter des vérités de la nature. »

* * *

Nous sommes devant l'énigme de l'univers comme devant l'énigme de la lune. A cause de l'immémorial synchronisme de ses mouvements de rotation et d'évolution avec ceux de la terre, nous n'en apercevons jamais que la même face. Mais la lune a sa libration, c'est-à-dire une sorte de balancement

dans l'espace qui nous permet de découvrir un peu plus de la moitié de sa sphère, exactement 59 %. Nos ancêtres en découvraient-ils davantage ? Nous n'en savons rien, car avant l'invention de la photographie nous ne possédions qu'une sélénographie élémentaire et fantaisiste (la carte la plus ancienne, celle de Langrenas, date de 1645). Mais, si comme il est probable, le balancement s'amplifiait, nos descendants finiraient par connaître une grande partie de la face qu'on n'avait jamais vue. Que leur révélerai-t-elle ? Est-elle habitée et tous les Sélénites s'y sont-ils réfugiés ?

Pourquoi notre énigme n'aurait-elle pas, elle aussi, sa libration qui romprait l'immémorial synchronisme entre la rotation de notre ignorance et l'évolution du mystère ?

* * *

Le Créateur était-il obligé de créer ? Obligé par qui ? Et s'il n'y était pas obligé, pourquoi ne pas s'abstenir s'il ne voulait pas créer un monde heureux et parfait ? Car on ne peut prendre au sérieux les explications par épreuves, mérites, récompenses, etc., dont toutes les conséquences étaient nécessairement prévues dans leur création même.

PRÉFIGURATION

Comme je l'ai dit dans le *Sablier*, notre maison de campagne était située le long d'un large canal qui reliait le port de Gand à l'estuaire de l'Escaut, en Zélande. Mon frère, ma sœur et moi, gosses de neuf à douze ans, quand nous n'avions rien de mieux à faire, c'est-à-dire provoquer les abeilles, brûler un nid de guêpes, chercher des hannetons, creuser un tunnel, boxer les chèvres, jouer aux Robinsons dans un énorme noyer, etc., nous nous amusions à regarder passer les bateaux à vapeur, les chalands ou les navires à voiles qui, halés par des chevaux ou des hommes, semblaient frôler les arbres du jardin. Nous avions appris à reconnaître leur nationalité, bien moins aux pavillons qu'à l'aspect du vaisseau.

Les hollandais nous émerveillaient comme des jouets qu'on venait de sortir de leur boîte : boules, rampes et tringles de cuivre, ventres vernis, flancs rebondis, astiqués de la poupe à la proue, rideaux blancs et géraniums rouges aux hublots. Les anglais, même les charbonniers, promenaient discrètement une propreté plus sobre, plus sévère et sans luxe déplacé. Les allemands étaient convenables mais pauvres ; puis venaient les français rapiécés, déteints ou écaillés par la mer. Nous nous disions que Bordeaux — car ils étaient chargés de vins — devait être une ville mal tenue. Quant aux italiens d'avant l'ère mussolinienne, nous nous demandions s'ils nous apportaient des oranges, des citrons ou de la poussière.

Mais le désastre commençait aux espagnols et culminait aux russes. Il ne s'agissait plus d'écaillage et de poussière, mais de crasse, d'ordures, de puces et de poux. Les slaves, affichaient une misère, une saleté, une incurie, un délabrement repoussants ; et les ibériques les imitaient de leur mieux et pouaient comme des morts

Nous ne nous doutions pas, plus de soixante ans avant l'histoire, que l'avenir de l'Europe, en symboles prophétiques, défilait sous nos

yeux. Le virus, la sanie démoniaque, venue du fond des steppes, contourna la Hollande et l'Angleterre, attaqua l'Italie et l'Allemagne qui réagirent, l'une magnifiquement, l'autre brutalement. Elle empoisonne aujourd'hui l'Espagne, qui en meurt, et contamine la France dont le sort est encore incertain.

* * *

Que notre âme vive éternellement ou meure en même temps que notre corps, l'un n'est pas plus extraordinaire que l'autre et les deux peuvent raisonnablement se défendre. L'incertain ne commence qu'au moment de savoir ce que sera cette mort ou cette vie éternelle, et si elles ne sont pas deux aspects d'un même avenir, d'une même existence. Car la mort, si elle n'est pas la vie devenue éternelle, qu'est-elle donc ?

* * *

Que la vie serait belle, disent les uns, s'il n'y avait pas la mort ! Que la mort serait belle disent les autres, s'il n'y avait pas la vie !

Mais il est bon d'avoir vécu pour pouvoir emporter l'image de la vie dans la mort où peut-être elle ne nous servira de rien.

* *

L'homme pieux s'efforce de ressembler à son Dieu. Mais comme il ignore ce qu'est Dieu, il ne ressemble qu'à la caricature qu'il s'en fait.

* *

Pourquoi la présence de Dieu nous troublerait-elle, puisqu'il est toujours là ?

* *

Les causes que, depuis la dernière guerre, on se plaît à appeler les « impondérables », sont aussi lourdes que les autres. Toutes les causes ont le même poids et produisent leurs effets; mais il y a celles qu'on voit et celles qu'on ne voit pas, parce que l'intelligence des hommes qui nous mènent ne va pas assez loin ou ne monte pas assez haut. Aux yeux d'un ange, il n'y a pas d'impondérables, parce qu'il n'a pas de balances assez matérielles pour peser l'imbécillité ou la cécité des humains.

* *

Aux yeux de Dieu, nous étions morts avant que d'être en vie; nous étions tous sauvés ou damnés avant que d'être nés. Était-ce donc la peine de naître et de mourir ?

* * *

Au dire de la plupart des théologiens, rares seront les élus. Dieu ne peut-il être heureux s'il n'a en soi — car tout est en lui et ne peut être ailleurs — d'éternels malheureux ?

* * *

Le ciel et l'enfer seront-ils un commencement ou une fin ?

* * *

La fin de la terre et du monde ne sera pas, ne peut être l'anéantissement.

* * *

Quelqu'un ne voit-il pas l'avenir comme nous voyons un cerisier et tous ses fruits dans son noyau ?

* * *

Comme au Jugement dernier, tous nos morts ressuscitent en nous.

* * *

Le bon docteur Thomas Browne, un classique anglais né en 1605, une sorte de Montaigne insulaire qui se pose souvent de bien curieuses questions, se demande, dans sa *Religio*

Medici, quelle fut la stupéfaction des grands philosophes, des grands sages, des héros, de tous ceux qu'on pourrait appeler les saints de l'antiquité, quand, pour être venus sur terre avant le Rédempteur, ils se virent, à leur mort, éternellement réprouvés en punition d'un péché commis par un certain Adam dont ils n'avaient jamais entendu parler ?

* * *

Nous sommes aussi nombreux en nous-mêmes que si nous étions dans une cohue ; et les conseils ou les ordres que nous nous y donnons sont aussi contradictoires que s'ils venaient du dehors. Le forum intérieur n'est pas moins agité que celui de la ville et ses décisions ne semblent pas plus sages. Plus nous sommes en nous, moins nous nous connaissons et toute notre sagesse ne vise qu'à réduire le nombre de nos « moi ».

Nous ne pouvons espérer de savoir ce que nous sommes que lorsque nous ne serons plus.

* * *

A mesure que s'écoule notre temps et que s'élargit notre horizon, nous voyons s'effondrer

les idées qui nous soutenaient. Nous marchons sur des ruines en avançant vers de nouveaux mirages qui masquent encore la dernière certitude : celle que nous atteindrons quand nous aurons cessé de vivre, c'est-à-dire d'être complètement aveugles.

* * *

Étrange destinée de l'homme qui, si la mort ne l'éclaire point, aura passé sa vie dans un monde auquel il n'aura rien compris et qu'il ne reverra jamais.

* * *

La haine ne se trouve pas dans notre sang comme le dévouement ou l'amour. Nous n'avons pas de phagocytes qui s'y sacrifient. Tous ses ferments viennent du dehors.

* * *

Quand un homme fait une bêtise, on dit : « C'est une bêtise », et l'on n'en parle plus. Quand c'est un peuple qui la fait, c'est de l'histoire et l'on en scrute sérieusement les causes et les mystères qui sont aussi bêtes qu'elle.

* * *

Le jour où tous les hommes seront morts, qu'y aura-t-il de changé dans l'univers ?

* * *

Qui de nous, s'il était Dieu ou seulement un ange, songerait à se venger de ses pires ennemis ? N'est-ce pas le plus grossier des blasphèmes que de supposer que Dieu le puisse faire ? D'ailleurs, comment Dieu pourrait-il avoir un ennemi ?

Neuf fois sur dix, il suffit d'être heureux pour pardonner.

* * *

Nous ignorons les maux qui nous menacent et oublions ceux qui sont passés ; c'est ce qui nous fait supporter le présent qui, dès qu'on y pense, est déjà le passé.

* * *

S'il y avait eu *Rien*, c'eût été fort surprenant mais personne ne l'eût constaté. Il y a *Tout* ; et c'est aussi surprenant. Il s'est trouvé que *Tout est*, rendant *Rien* rétroactivement et éternellement impossible.

* * *

On peut soutenir que la vie et l'univers ne sont qu'un songe ou une illusion. Mais alors c'est le songe ou l'illusion qui existe et prend la place de l'univers. Nous n'y gagnerions rien et ne comprendrions pas davantage. Tout aurait simplement un autre nom.

* * *

Il eût fort bien pu se faire que la lumière, qu'on a appelé l'ombre de Dieu, fût invisible. Des organes qui percevraient l'électricité, la gravitation ou d'autres forces spirituelles ou matérielles qui manœuvrent l'univers, remplaceraient nos yeux; et sans quitter notre terre, nous vivrions sur une autre planète.

* * *

Rien ne pouvant périr ou se perdre, tous les morts, qu'ils ne soient plus que pourriture, ossements ou cendres, puisqu'ils furent, sont toujours tels qu'ils étaient durant leur vie. Il s'agit de trouver le réactif qui les rappelle, les révèle ou les ressuscite.

Peut-être est-il en usage, quelque part, dans un autre monde, sans que nous nous en doutions ?

Si vous pouviez ranimer un certain nombre de morts que vous avez aimés, lesquels choisiriez-vous ? Et si vous pouviez redresser devant vous tous ceux que vous avez perdus, le feriez-vous ?

* * *

Le démon est né et n'a jamais vécu que dans l'homme. Lui a-t-il appris un péché, un vice, un crime qui ne soit pas humain ? Qu'il s'agisse du bien ou du mal, nous ne sortons jamais de notre coquille.

Est-ce à-dire qu'il n'y ait rien hors de cette coquille ? Nullement, mais nous l'ignorons comme l'huître ignore ce qui se passe au casino.

* * *

Ou l'on sacrifie le libre arbitre à la grâce, comme Calvin, et l'on rencontre l'injustice divine ; ou l'on sacrifie la grâce au libre arbitre, comme les jésuites, et l'on ne tient plus compte du destin qu'il est impossible d'abroger. Qu'y a-t-il entre les deux ? Notre ignorance.

* * *

Qui m'a donné la raison ou le caractère qui fait que je croie ou ne croie point ? Est-ce moi ?

Mais je n'étais rien, je n'avais rien, je ne suis que ce que j'ai reçu. Jusqu'à ma façon d'interpréter ce qu'on m'a donné n'est pas à moi; d'autres me l'ont enseignée et la manière même d'accepter ou de refuser ce qu'on m'enseignait ne m'appartient pas davantage. Alors, qu'est-ce qu'on récompense ou punit en ce moi, sur ce moi qui n'est pas à moi, qui déjà n'était pas moi, ni à moi, des siècles avant que je fusse ?

* * *

On a dit que la foi est l'adhésion de l'homme à ce qui le dépasse, l'affirmation d'une existence qu'il ne comprend pas. D'accord; c'est ma foi. Mais la vôtre est l'affirmation d'une existence que vous bornez en croyant la comprendre.

* * *

Si notre âme est immortelle, il est probable qu'elle ne changera point. Ce que nous voyons changer, c'est la matière; et si notre esprit change, c'est que la matière à laquelle il est mêlé, change en lui. Mais le corps disparu ou dispersé, si l'âme lui survit, ne sera-t-elle pas un pur esprit ? Sinon quoi ?

Quand nous croyons que notre esprit évolue,

c'est le plus souvent à cause de notre corps qu'il le fait.

* * *

On accuse ceux qui ne croient pas à la vie d'outre-tombe telle que la décrivent la plupart des religions, d'être athées, bornés ou bassement matérialistes. C'est le contraire qu'il faudrait leur reprocher. Ils regardent trop haut ou trop loin. Leur immortalité, leur âme, leur Dieu sont trop grands. Ils s'égarent peut-être, mais uniquement dans des excès spirituels.

* * *

Les morts que nous n'avons pas connus de leur vivant ne nous semblent pas morts. Nous les traitons comme s'ils n'avaient pas existé et ils ne nous inspirent aucune crainte. Au rebours, ceux que nous avons vus durant leur passage sur la terre, ne restent pas irrévocablement dans leur tombe. Ils ne nous sont pas encore tout à fait étrangers et se mêlent parfois à notre existence. Cela ne marque-t-il point que nous ne croyons pas réellement à la survie et qu'elle ne se manifeste que dans notre souvenir ?

Il y a plus mort que la mort ; c'est la mort du souvenir.

JOB

Job sur son fumier racle avec un débris de pot la pourriture qui sort de ses ulcères. Trois de ses amis sont venus le voir : Élip haz de Théman, Baldad de Suh et Sophar de Naamath. « Ils demeurèrent avec lui assis sur la terre durant sept jours et durant sept nuits, dit la Bible, et nul d'entre eux ne lui dit aucune parole; car ils voyaient que sa douleur était excessive. » (Job, II, 13.)

« Après cela, Job ouvrit la bouche et maudit le jour de sa naissance :

« — Puisse périr le jour auquel je suis né, et la nuit en laquelle il a été dit : « Un homme
« est conçu... »

« Pourquoi ne suis-je pas mort dans le sein de ma mère ? Pourquoi n'ai-je cessé de vivre aussitôt que j'en suis sorti ?

« Car je dormirais maintenant dans le silence, et je me reposerais dans mon sommeil.

« Je n'aurais point paru, non plus qu'un fruit avorté, ou que ceux qui ayant été conçus n'ont point vu le jour. » (II, 13-11-16.)

« Pourquoi m'avez-vous tiré du ventre de ma mère ? Plût à Dieu que je fusse mort et que personne ne m'eût jamais vu. J'aurais été comme n'ayant point été, n'ayant fait que passer du sein de ma mère au tombeau. » (X, 18-19.)

Voilà ce qu'on lit dans l'un des plus grands poèmes de la terre et l'un des plus vieux livres du monde; car le livre de Job est attribué à Moïse.

Job maudit donc le jour de sa naissance; il aurait voulu n'être pas né. Mais ne savait-il pas, lui qui était si près de Dieu, que n'être pas né était impossible, qu'il était né bien avant de naître ?

Remarquons qu'il parle déjà de l'homme avant sa naissance, de l'être simplement conçu. Mais il ne remonte pas plus haut, bien qu'il soit difficile de concevoir que l'être n'existe pas avant la conception. Il faut bien qu'il soit quelque part, puisqu'il en sortira. Il n'est pas créé au moment qu'il sort. Et voilà qui nous plonge non pas dans les abîmes du non-être

qui est impossible, mais dans ceux de l'avant-
être tel que nous pouvons l'imaginer.

Job côtoie cette préconception ou les régions
de cet avant-être, lorsqu'il parle « du silence
où il dormirait et du sommeil où il se repose-
rait ».

L'univers semble peuplé non point de non-
être, ce qui exclurait Dieu, mais de pré-êtres
qui attendent leur apparition sur la terre; car
le *Post* et le *Pré* ne sont que des illusions
humaines, de même que l'absence et la pré-
sence.

Vient ensuite, entre Job et ses trois amis
auxquels s'est joint un quatrième visiteur,
Eliu, fils de Barachel, de Buz, de la famille de
Ram, une longue discussion au sujet de la
justice divine, discussion prolixie et confuse,
pleine de redites et de contradictions, mais
zébrée de traits fulgurants qui précèdent les
siècles et nous montrent que sur ce point nous
n'en savons pas davantage et ne voyons pas
plus loin ni plus grand que ces hommes qui
vivaient il y a trois ou quatre mille ans.

Notons quelques propos du grand colloque :

« L'homme est-il plus pur que celui qui l'a
créé ? » dit Éliphas. (IV, 17.) « Avez-vous des
yeux de chair et regardez-vous les choses

comme un homme les regarde ? » (X, 4) demande Job à son Dieu. « Que sert à Dieu que vous soyez juste ? » demande encore Eliphaz, comme nous le demandons aussi. « Que peut connaître Dieu, il juge au travers d'un voile. » (XXII, 9-13.) « L'homme ouvrira les yeux et ne trouvera rien. » « Et les ombres couvrent son ombre. » (XXVII, 19.) « Pourquoi la vie a-t-elle été donnée à un homme qui marche dans une route inconnue et que Dieu a environné de ténèbres ? » (III, 23.)

Eliu dit encore ce qui suit :

« Croyez-vous, Job, avoir eu une pensée raisonnable en disant : « *Je suis plus juste que Dieu* » ?

« Car vous avez dit en lui parlant : « Ce qui est juste ne vous plaît point : ou quel avantage retirez-vous si je pêche ? » (XXXV, 12-3.)

Le même Eliu prononce enfin une parole bien étrange au sujet de ceux qui sont dissimulés et doubles de cœur : « Leur âme mourra d'une mort précipitée. » (XXXVI, 14.) L'âme peut donc mourir ?

On se demande par moments si l'œuvre n'est pas diabolique et si l'auteur ne se complaît point à injurier la justice divine sans en avoir l'air, sous le masque de la défense et par

personne interposée. Quelle que soit la bouche d'où ils sortent, ennemie supposée ou amie avérée de Dieu, les blasphèmes proférés et lancés dans l'espace portent bien plus loin que les louanges ou les pâles réfutations, et l'homme ne les oubliera plus.

Enfin, Dieu intervient directement, et s'adresse aux hommes « du milieu d'un tourbillon ». Il s'étend, s'enfle et se travaille et sa voix paraît moins divine que celle des humains. Il parle de la pluie, de la neige et de la rosée, de la mer et des astres; célèbre sa grandeur, sa puissance et tout ce qu'il a fait, comme s'il vantait sa marchandise, décrit longuement deux monstres antédiluviens qu'il a créés : Béhémoth, « dont les dents servent de séjour à la terreur » et Léviathan, « de la gueule de qui sortent des lampes allumées et devant lequel marche la famine ».

Job épouvanté renonce à se faire comprendre et à discuter, s'humilie et « fait pénitence dans la poussière et dans la cendre ». Le Seigneur lui pardonne le mal qu'il lui a fait. On sacrifie sept taureaux et sept béliers et tout se termine dans la joie, le bonheur et la richesse « restituée au double de ce qu'elle était auparavant ».

*
* *

La mort est-elle l'ombre du destin, ou le destin l'ombre de la mort ? Et de qui ou de quoi l'un et l'autre sont-ils l'ombre ?

*
* *

Ce qui rassure à la veille des catastrophes les plus menaçantes, c'est qu'on peut se dire que seul l'imprévu se réalise.

*
* *

Ce n'est pas la Fortune, c'est nous qui portons un bandeau sur les yeux.

*
* *

Pourquoi toutes les religions, et principalement la chrétienne, se sont-elles évertuées à empoisonner le seul bien qui nous attendait au bout d'une vie heureuse ou malheureuse : la certitude du sommeil éternel ?

Est-ce le désir de survivre ? Mais, si l'on n'avait pas adultéré sa raison, l'homme aurait-il eu l'idée de se survivre ? Cette idée est-elle

innée et naturelle ? Pouvons-nous encore le savoir ?

*
*
*

L'enfant ne se souvient vraiment que des enfants de son âge. Ils peuvent à la rigueur avoir un an ou deux de plus que lui, mais, au delà, ne se gravent plus dans sa mémoire. Qui de nous revoit ses parents jeunes ? Pour nous, ils n'avaient pas d'âge ; nous les regardions sans les voir. Ils étaient les « grandes personnes » et nous ne remarquâmes qu'ils vieillissaient que lorsque nous eûmes dépassé l'enfance pour entrer dans l'adolescence. En revanche, nos grands-parents se fixent en nous à l'état de vieillards. Durant le temps que je connus les miens, ils n'évoluèrent point et me parurent toujours aussi vieux. Ils s'étaient arrêtés au point où les années ne comptent plus.

Parmi les compagnons de la septième à la seizième année, je revois le mieux ceux qui étaient plus jeunes que moi. On dirait que la mémoire vieillit plus vite que notre vie et s'engourdit bien avant la fin de celle-ci ; comme si elle se demandait à quoi bon retenir encore ce qui sera bientôt passé.

Que chacun s'interroge et fasse le point.

* *

Le sort de l'homme : travailler toute sa vie pour gagner de quoi vivre et perdre sa vie pour gagner de quoi ne pas mourir.

* *

Le déterminisme n'est que la conséquence de la prescience. Dans ce qui a été vu d'avance, rien ne peut être changé, car ce qui aurait pu changer est également vu d'avance.

Est-il concevable que tout ne soit pas vu d'avance ? Quelle idée nous ferions-nous de Dieu ?

* *

Ce n'est pas Dieu ou les étoiles qui nous regardent ; c'est nous qui nous regardons et les conséquences et les sanctions sont plus graves.

* *

On se demande quelle eût été la vie si on avait rencontré d'autres êtres que ceux que le hasard ou le destin mit sur le même chemin ; si on avait eu une autre parenté, d'autres

amis, d'autres ennemis, d'autres indifférents ? Il est certain que les événements n'eussent pas été pareils; mais l'essentiel eût-il été dérouté ? Mais qu'est-ce que l'essentiel ? Nous ne le savons pas encore.

* * *

Comment voulez-vous que le néant soit possible ? S'il l'était, il serait le Dieu même que vous essayez de nier.

Nous ne vivons que parce que le néant n'est point; et s'il pouvait être nous vivrions encore parce qu'il ne serait plus le néant.

* * *

Ce que nous appelons la vie, que nous croyons le contraire de la mort, n'est, comme la mort, qu'une manifestation accidentelle et temporaire de l'éternel présent.

* * *

Quand nous naissons, nous sommes déjà ce que nous serons; et quand nous mourons, nous sommes encore ce que nous fûmes, outre

ce que furent tous ceux qui vécurent avant et ce que seront tout ceux qui vivront après nous.

*
* *

On nous dit: Vous ne vous inclinez que devant le Dieu que vous avez créé; c'est de l'orgueil et de l'autolâtrie. Mais votre Dieu ne fut-il pas, lui aussi, créé par des hommes? Qui l'aurait fait sinon les hommes? Les insectes, les oiseaux ou les mammifères? Celui que je me suis créé est formé de ce que j'ai trouvé de plus grand, de plus haut, de plus pur dans ce qu'avaient trouvé ceux qui m'ont précédé. Je ne demande qu'à m'incliner devant le vôtre s'il est meilleur que le mien.

LA PRIÈRE

N'est-ce pas faire injure à Dieu que de lui demander quelque chose dans nos prières ? N'est-ce pas lui signifier qu'il ne sait plus ce que nous sommes et ce qui nous est nécessaire ? N'est-ce pas le rappeler à l'ordre, lui faire entendre qu'il est injuste ou inattentif et ignore ce que nous méritons ? N'est-ce pas quémander un passe-droit, l'inviter à éluder ou à enfreindre en notre faveur les lois éternelles qu'il a établies ? N'est-ce pas implicitement lui reprocher ce qu'il fait pour ceux qui, à notre avis, ne nous valent pas ? N'est-ce pas le traiter comme un enfant que de croire qu'à force de l'importuner nous finirons par obtenir ce qu'il ne voulait pas nous accorder ?

La plupart des prières ne sont que des radotages de la piété. Les dévots se jettent d'abord

à plat ventre devant leur Dieu, comme des débiteurs insolubles, puis se dressent tout d'un coup, comme des créanciers exigeants et hargneux. Sous sa fausse humilité rien n'est plus insolent qu'un homme pieux.

Prenons garde à nos prières. Elles dévoilent à Dieu ce que nous pensons; et lui révèlent ce qu'il est au fond de notre âme.

Dites-moi ce que vous dites, ce que vous demandez à votre Dieu; et je vous dirai ce qu'il est et ce que vous êtes.

La prière est trop souvent basse. La seule qui ne soit pas vile, la seule qui soit digne de Celui-qui-se-Cache, c'est une pensée qui cherche à le comprendre.

Vous me direz que prier ce n'est pas seulement demander quelque chose, mais aussi louer Dieu, l'admirer, l'adorer, le remercier, s'humilier devant lui. Il est vrai; mais si vous ne le faites qu'en récitant les vaines formules de vos bréviaires, de vos psautiers, de vos chapelets, vous le traitez comme vous n'oseriez pas traiter un homme intelligent. Adorez-le en le plaçant au sommet de votre pensée, cherchez-le sans espoir, dans l'inconnu, vous vous rapprocherez de la véritable prière, la seule qui soit permise à l'homme de bonne volonté.

Et les saints, que font-ils ? Les petits égrènent leurs chapelets, mais les grands ne prient point. Ils regardent, ils admirent, ils adorent en silence.

* * *

Le mot fameux de Pascal ou de saint Augustin, l'un des plus beaux qu'ils aient prononcés, n'est pas juste : « Console-toi, tu ne me chercherais point si tu ne m'avais déjà trouvé. » Si je l'avais trouvé, je ne serais plus sur terre, mais en lui.

* * *

Une autre forme de la véritable prière, c'est l'humiliation totale devant Dieu. Mais chercher Dieu, le vouloir, le voir plus grand, plus parfait, plus haut que tout ce que nous pouvons imaginer, n'est-ce point s'humilier de la seule manière qui soit digne de lui ? Quel plaisir pourrait-il prendre à d'autres abaissements ? Pourquoi se complairait-il à nous voir à genoux ? Estimerions-nous l'homme qui ramperait à nos pieds ? Pourquoi ce qui nous répugne si nous sommes justes et intelligents, ferait-il le bonheur de Dieu ? N'est-ce pas le traiter comme un tyran vaniteux et imbécile, n'est-ce pas le blasphémer ?

* * *

Mais pourquoi se cache-t-il ? Est-ce notre faute si nous ne le trouvons point ?

* * *

« *Ubi est Deus tuus ?* » Où est ton Dieu ? dit le Psalmiste. (Ps. XLI, 13.) Il est où je suis, où vous êtes, où nous sommes. Nulle part puisqu'il est partout. Si nous pouvions nous cacher en un coin où il ne serait point, c'est nous qui serions Dieu.

* * *

Nous vivons en lui quand nous croyons ne plus vivre. Nous vivions en lui avant de vivre ici. Nous vivons en lui, même si nous ne naissons pas. Il est aussi impossible de ne pas vivre, même quand on n'est pas appelé à ce que nous appelons la vie, qu'il est impossible de mourir.

* * *

Parfois il arrive qu'une prière semble miraculeusement exaucée. Mais c'est toujours nous qui l'exauçons, parce que c'est nous-mêmes que nous prions quand nous prions notre Dieu.

Il y a en nous des puissances qui sont plus puissantes que nous.

Tout ce que nous donnons à Dieu, c'est à nous que nous l'offrons. Nous avons tout, nous sommes tout ce que nous ne savons pas encore, outre tout ce que nous ne saurons jamais.

* * *

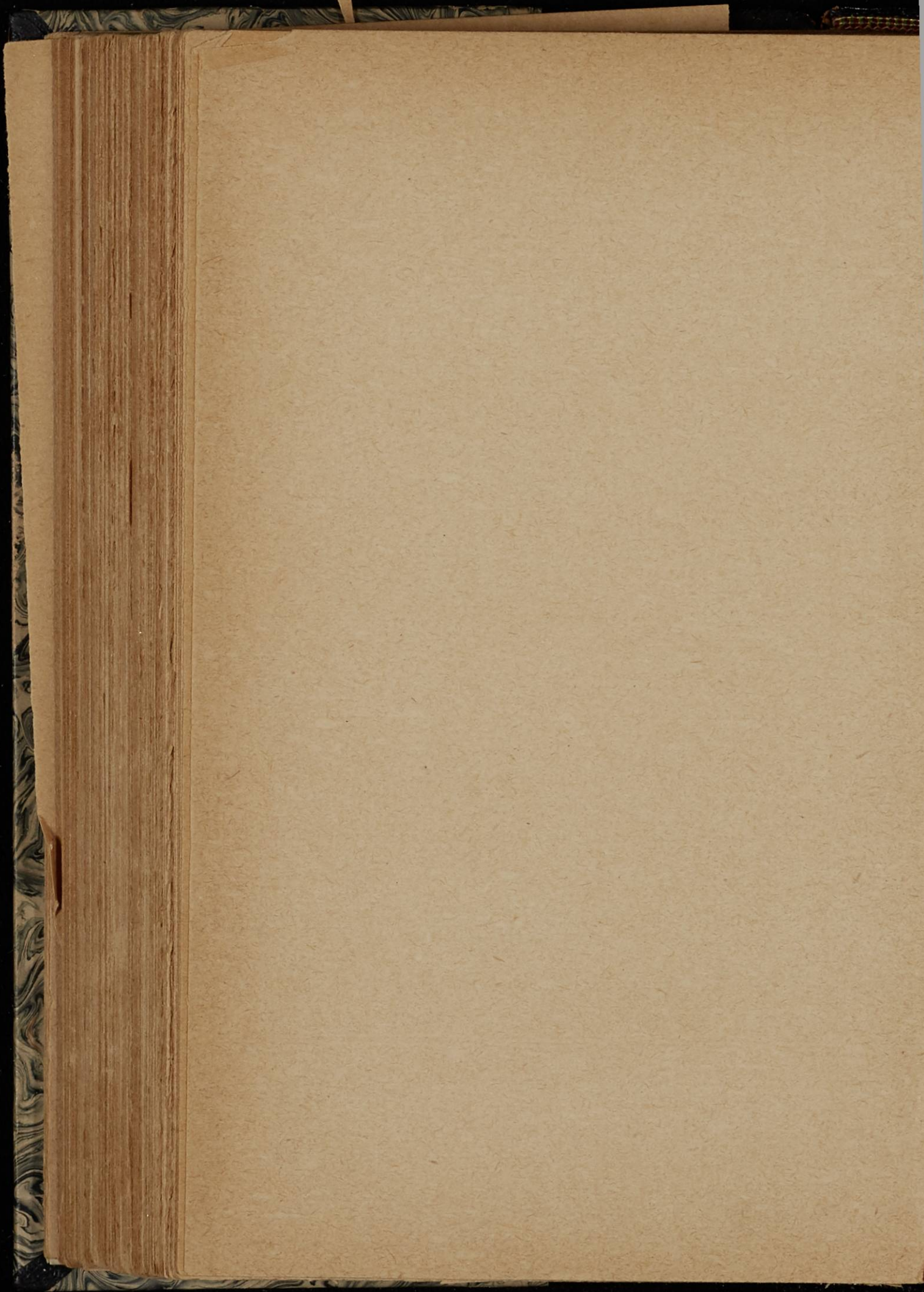
Mettre en doute l'existence de Dieu, c'est mettre en doute l'existence du monde et la nôtre, puisque nous ne pouvons exister que parce qu'il existe; car, s'il n'existait pas, il n'y aurait rien; et s'il était possible qu'il n'y eût rien, ce rien deviendrait Dieu.

* * *

Le croire inconcevable, loin de nier qu'il existe, lui donne la plus grande existence qu'il nous soit possible de concevoir.

Elle n'est pas à la mesure de ce qu'il est, puisque rien n'est à cette mesure; mais c'est tout ce que peuvent lui donner les hommes qui font de leur mieux.

FIN



TABLE

	Pages
L'Ombre des Ailes.....	5
Le Vide.....	24
Lazare.....	27
Ceux qui ne sont pas nés.....	32
L'Infini.....	38
Équilibre.....	42
Lotan Tumblers.....	53
L'Héroïsme.....	58
Communication d'Outre-Tombe.....	63
Univers.....	66
Les Trois Géométries.....	75
Notre Moi.....	81
T. S. F.....	89
La Lumière.....	93
Libre Arbitre.....	102
Destin et Destinée.....	108
Le Vieil Entomologiste.....	113
Au Bord des tombes.....	118
Doutes de Pascal.....	122
Politique.....	136
Le Surnaturel.....	149
Les Anges.....	153
Astrologie.....	161
Judas et Lazare.....	172
Radiesthésie.....	179
Précognition.....	183
Saint Thomas.....	195
Jonas.....	208
Le Temps.....	211
Le Monde renversé.....	220
Préfiguration.....	227
Job.....	239
La Prière.....	249





OUVRAGES DE MAURICE MAETERLINCK

La Sagesse et la Destinée (109 ^e mille) . . .	1 vol.
La Vie des Abeilles (174 ^e mille)	1 vol.
Le Temple Enseveli (38 ^e mille).	1 vol.
Le Double Jardin (31 ^e mille)	1 vol.
L'Intelligence des Fleurs (62 ^e mille). . . .	1 vol.
La Mort (70 ^e mille).	1 vol.
Les Débris de la Guerre (19 ^e mille)	1 vol.
L'Hôte inconnu (36 ^e mille).	1 vol.
Les Sentiers dans la Montagne (24 ^e mille).	1 vol.
Le Grand Secret (25 ^e mille)	1 vol.
La Vie des Termites (100 ^e mille).	1 vol.
La Vie de l'Espace (50 ^e mille)	1 vol.
La Grande Féerie (30 ^e mille)	1 vol.
La Vie des Fourmis (76 ^e mille)	1 vol.
L'Araignée de verre (40 ^e mille).	1 vol.
La Grande Loi (30 ^e mille).	1 vol.
Avant le grand Silence (25 ^e mille).	1 vol.
Le Sablier (20 ^e mille)	1 vol.

THÉÂTRE

Joyzelle, pièce en 5 actes (15 ^e mille)	1 vol.
L'Oiseau bleu, féerie en 6 actes et 12 tableaux (98 ^e mille).	1 vol.
La Tragédie de Macbeth. de SHAKESPEARE.	
Traduction nouvelle avec <i>Introduction</i> et <i>Notes</i> .	1 vol.
Marie-Magdeleine, drame en 3 actes	1 vol.
Monna Vanna, pièce en 3 actes (54 ^e mille) .	1 vol.
Monna Vanna, drame lyrique en 4 actes et 5 tableaux. Musique de HENRY FÉVRIER (14 ^e mille).	1 broch.
Pelléas et Mélisande, dr. lyrique (31 ^e mille) .	1 broch.
Intérieur, pièce en un acte	1 broch.
La Mort de Tintagiles, drame lyrique en 5 actes. .	1 broch.
Ariane et Barbe-Bleue, conte en 3 actes . .	1 broch.
Le Miracle de Saint Antoine, farce en 2 act.	1 broch.
Théâtre. Tome I. — <i>La Princesse Maleine, L'In-</i> <i>truse, Les Aveugles</i>	1 vol.
Tome II. — <i>Pelléas et Mélisande</i> (1892), <i>Alladine et Palomides</i> (1894), <i>Intérieur</i> (1894), <i>La Mort de Tintagiles</i> (1894)	1 vol.
Tome III. — <i>Aglavaine et Sélysette</i> (1896), <i>Ariane et Barbe-Bleue</i> (1901), <i>Sœur Béatrice</i> (1901).	1 vol.
Le Bourgmestre de Stilmonde, suivi de Le Sel de la Vie.	1 vol.
La Princesse Isabelle, pièce en 20 tableaux.	1 vol.

